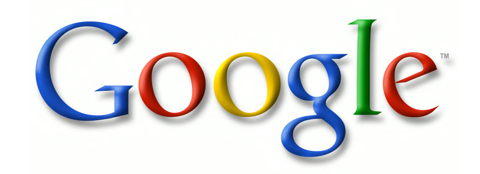
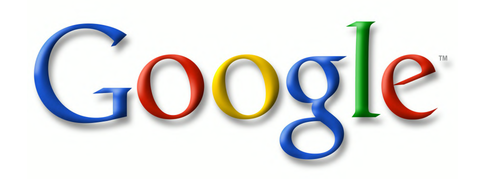






SOUS PEINE DE MORT !

HEADON-HILL, pseud.

Francis ~~Edward~~ Grainger

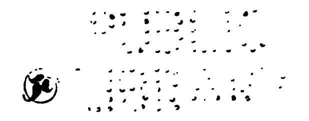
SOUS PEINE DE MORT!

UN PÉRIL DANS L'AIR

Adaptés de l'anglais

PAR

F. DELMONT



PARIS

ÉDITION DU "*MONDE ILLUSTRÉ*"

13, QUAI VOLTAIRE, 13

1907

SOUS PEINE DE MORT !

I

LE MANDATAIRE

Un soir de mai, à six heures, au coin de la douzième avenue et de Broadway, à New-York, les entrailles de la terre semblèrent s'ouvrir et dégorger un flot d'hommes et de femmes, à la mine fatiguée, qui se dispersèrent aussitôt dans toutes les directions.

C'étaient les employés de la grande maison de nouveautés F. Steward, qui avaient fini leur journée ; la règle absolue de la maison était que tous ceux qui recevaient un salaire, aussi bien les chefs de rayon et les élégantes

dames vendeuses que les garçons de recettes et les hommes de peine, devaient descendre dans les sous-sols pour signer la feuille de présence, devant un détective particulier et remonter ensuite par un étroit escalier pour, de là, gagner une rue latérale, par une sorte de porte de service.

Le grand portail aux panneaux vitrés, donnant sur la principale avenue, ne devait pas servir aux abeilles travailleuses de la ruche, mais aux gais papillons de la mode qui les faisaient vivre.

Le dernier à sortir fut un jeune homme vêtu d'un complet rapé, dont la coupe ne semblait pas américaine. On eût dit qu'elle portait la marque déjà ancienne d'un bon faiseur de Bond Street ; mais, certainement, cela ne venait pas d'un de ces « décrochez-moi ça » où les employés de New-York vont se renipper.

Une expression de colère se lisait sur la figure du jeune homme lorsqu'il apparut à la lumière, expression qui s'effaça bientôt pour faire place à un rire silencieux.

Le détective attaché à la maison, ayant remarqué le gonflement d'une poche, venait de le fouiller et avait négligé de lui faire des excuses en découvrant que la grosseur n'était autre chose qu'un paquet de sandwiches immangeables que le jeune homme se proposait de présenter à sa logeuse pour lui faire affront.

Sa rancune ne dura pas longtemps. Qu'était ce détail dans une tourmente qui, dans le cours d'une année, avait fait d'un officier d'un des plus brillants régiments de la cavalerie anglaise, un petit employé mal payé d'un magasin de nouveautés américain ?

Il y avait douze mois à peine, Charles Hanbury faisait des parties de polo et de gimkana dans le nord de l'Inde, mais des dépenses extravagantes avaient bientôt amené la ruine. Sa famille s'était lassée de le repêcher ; alors il avait quitté l'armée, il était venu aux Etats-Unis avec la pensée de se refaire dans les plaines de l'Ouest. Mais, la déveine s'étant attachée à lui, une chute du haut d'une passerelle, au cours du voyage, l'avait laissé boi-

teux, et la crainte de mourir de faim l'avait contraint à accepter ce poste peu glorieux.

Ses fonctions consistaient à additionner des colonnes de chiffres représentant les tickets de vente : elles n'avaient qu'une minime importance et il était payé en conséquence. Il touchait 8 dollars par semaine et en dépensait 5 pour sa pension.

Remontant la dixième avenue, il tourna le coin de Bowery pour suivre le chemin ordinaire qui le conduisait chez lui par le grand pont de Brooklyn ; le tramway étant au-dessus de ses moyens, il faisait toujours la route à pied, aller et retour, et c'était une de ses rares distractions d'étudier la vie cosmopolite de ce quartier grouillant et sordide qu'il avait à traverser.

Il riait encore de l'air penaud du détective, quand ses yeux s'arrêtèrent sur une étiquette à la devanture d'un magasin de chaussures à bon marché. « Trois dollars la paire ». Cette annonce provoqua un douloureux soupir chez un homme qui avait payé et, hélas ! devait encore un nombre égal de guinées pour une

paire d'escarpins, au temps de sa splendeur mondaine.

Je ne pense pas qu'ils me vendraient une demi-paire, car c'est tout ce que je peux faire, murmura-t-il en se détournant de cette camelotte et, dans ce brusque mouvement, il heurta du coude un passant. La victime, un gros homme blond en redingote légère et en chapeau panama, s'arrêta d'un air mécontent.

— Je vous demande mille pardons, dit le coupable poliment ; j'étais si absorbé dans mes réflexions que j'avais oublié qu'il faut surveiller ses mouvements dans Bowery.

— Vous êtes Anglais, répliqua l'autre, d'un air adouci. Moi aussi. Pas besoin d'excuses. En ma qualité de compatriote en pays étranger, permettez-moi de vous offrir un rafraîchissement. Autrement dit, entrez boire un verre dans cette taverne.

Après un léger mouvement d'hésitation, M. Hanbury se laissa persuader. Ce retard allait lui coûter son souper à son boarding house, mais les distractions se faisaient rares sur son chemin et un verre de whisky « à

l'œil » était bien tentant. Oui, voilà où il en était ! Le gros Anglais ne semblait pas homme à compter sur une semblable politesse en retour de la sienne. Pour être juste, Hanbury ne cédait pas seulement à un vague désir de boisson, mais aussi à un sentiment patriotique que l'accent cockney de l'inconnu avait éveillé en lui.

La pièce brillamment éclairée, dans le sous-sol où ils descendirent, était presque vide à ce moment de la soirée. Une plantureuse Hébé vint leur apporter leur consommation et parut froissée de n'être pas invitée à boire avec eux. L'étranger se mit alors à observer son hôte avec tant d'insistance que celui-ci ne put s'empêcher d'en rire.

— Vous me regardez de près, observa-t-il avec une nuance de mécontentement.

— De très près. Mais il n'y a pas d'offense j'espère. Je voudrais savoir votre nom, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Hanbury — Charles Hanbury. — Et vous ? demanda le jeune homme, calmé par le ton conciliant de l'autre.

— Appelez-moi Jevons, dit le gros homme. Maintenant, dites-moi, Monsieur Hanbury, je ne veux pas que nos relations commencent par un malentendu. J'avoue que je me suis arrangé pour être heurté par vous, afin d'avoir l'occasion de vous parler. Voilà une quinzaine de jours que je vous ai remarqué comme un Anglais et un gentleman. Depuis ce moment, je vous ai vu passer chaque jour le long de la Bowery. J'ai besoin d'un Anglais qui soit en même temps un gentleman, pour une affaire qui lui rapporterait une petite fortune.

— Je ne pense pas que vous ayez pu me prendre pour un capitaliste, dit Hanbury en regardant ironiquement ses vêtements rapés et ses chaussures éculées. Croyez-moi, je suis un gentleman très décavé ; mais enfin ma noblesse subsiste et je suis prêt à en tirer parti commercialement, si c'est là ce que vous entendez.

M. Jevons vida son verre d'un trait et ne dit plus un mot jusqu'à ce qu'on les eût servis de nouveau. Alors, approchant sa chaise,

il sortit un portefeuille d'où il tira cinq billets de 100 dollars.

— Avant de sortir d'ici, je vous remettrai ceci pour vos menus frais, si nous nous entendons, dit-il en observant l'effet produit par cette exhibition sur la figure de l'autre. Satisfait par l'expression de convoitise qu'il lut dans ce regard fatigué, il devint plus communicatif.

— Il y a un certain risque à courir, mais il n'est pas bien grand ; si le coup réussit, vous serez remis d'aplomb, vous emploierez une partie de cet argent à payer votre passage pour l'Angleterre sur le prochain steamer et vous en recevrez davantage à votre arrivée.

— Mon cher ami, vous m'avez l'air d'une sorte d'Aladin. Si vous saviez l'existence que j'ai menée ici, sans avoir même le courage d'y mettre fin, vous ne douteriez pas de ma réponse, répondit Hanbury plus curieux qu'inquiet de savoir ce qu'on attendait de lui. Ah ! lâcher cette maison de nouveautés ! Retourner en Angleterre avec de l'argent en poche et de l'argent en perspective ! Il semblait à l'ex-

officier de cavalerie que, pour réaliser ce rêve, il aurait volé les diamants de la couronne et il ne s'en cacha point.

— Alors, vous êtes mon homme, conclut M. Jevons. Ce n'est pas très régulier, ce que nous voulons faire, mais ce n'est pas du vol avec effraction : il s'agit de faire passer un certain papier admirablement imité. Est-ce trop raide pour vous ?

Hanbury fit la grimace, mais répondit sans hésiter :

— Participer à un faux n'est pas le chemin que j'aurais choisi pour arriver à la fortune ; mais les mendiants... Vous connaissez le proverbe. La société ne s'est pas montrée si tendre pour moi et je ne vois pas pourquoi je prendrais son parti. Oui, je marcherai et si je suis pincé, j'irai casser des pierres à Portland. Cela vaudra autant que d'aligner des chiffres dans un sous-sol. Donnez-moi quelques détails, Monsieur Jevons, et je tâcherai de m'en tirer avec toute l'adresse que j'ai reçue du ciel.

— Vous aurez des détails, dit l'autre.

Puis il s'arrêta et eût un petit rire nerveux.

— Comprenez-moi bien. Je ne suis qu'un intermédiaire dans cette affaire, et nous voici arrivés au seul point ingrat de ma tâche. Il n'est pas dans mon caractère d'user de menaces, même dans un entretien privé. Pourtant, d'après mes instructions, je dois le faire avant de vous en dire plus long.

Le chenapan était visiblement ennuyé. Hanbury, avec l'aisance des gens de sa classe, le rassura.

— Allez donc ! je devine ce que vous avez à me dire. Ce qui m'attend si je manque à ma promesse, n'est-ce pas ?

— Jevons fit signe que oui et, approchant son visage où perlait la sueur :

— C'est une très grosse affaire, murmura-t-il, qui demandera beaucoup d'argent et une organisation disposant d'énormes ressources. Je ne donnerais pas cher de votre vie si, après avoir reçu nos confidences, vous veniez à nous lâcher. Eh bien ! voulez-vous les recevoir à ces conditions ou faut-il nous dire adieu ?

Hanbury tendit une main impatiente vers les billets.

— Veuillez satisfaire ma curiosité, dit-il, et donnez-moi ceci. J'accepte vos conditions. Ma vie est sans valeur pour moi ici-bas. Pourtant, si mauvais que je sois, je ne suis pas homme à lâcher pied. Si jamais je le fais, veuillez me faire mon affaire le plus humainement possible.

— Alors, voici la chose, murmura Jevons dans l'oreille de l'autre. Il s'agit de faire passer de faux bons du Trésor américains à la Banque d'Angleterre pour une valeur de trois millions — trois millions de livres, pas de dollars, entendons-nous. — Vous vous rendrez en Angleterre par le *Saint-Paul* qui partira pour Southampton après-demain. A votre arrivée à Londres, vous irez trouver M. Clinton Ziegler, à l'hôtel Cecil. C'est notre chef, il vous donnera ses instructions définitives pour la partie du plan qui vous concerne. Vous verrez qu'il sait payer généreusement.

— J'aurai grand plaisir à faire la connaissance de M. Ziegler, répliqua Hanbury en em-

pochant les billets de banque que l'autre lui tendait. Aurai-je le plaisir de votre compagnie pendant la traversée ?

— Je crains que non. C'est ici que j'ai à faire, dit Jevons. Et puis... je dois vous dire que c'est plutôt malsain pour moi, là-bas. Cette confession fut accompagnée d'un clignement d'œil qui amena chez son compagnon la conviction qu'il appartenait à la classe des criminels. Son nouvel ami, son « copain », comme il devait l'appeler maintenant, le jugeait évidemment digne de recevoir ses confidences personnelles.

Après une nouvelle tournée, ils sortirent et se séparèrent, Hanbury reprenant son chemin vers Brooklyn. Il se retourna brusquement à plusieurs reprises pour voir s'il était suivi, mais l'homme au panama était invisible, d'où la conclusion évidente que le rusé compère avait déjà su découvrir son domicile aussi bien que la maison qui l'employait, avant d'entamer cette délicate affaire.

En traversant le large pont, tout grouillant de monde, l'ex-hussard s'abandonnait à la

douce joie de sentir de nouveau de l'argent dans sa poche. Ce n'était pas encore grand'-chose et c'était dépensé d'avance pour ses frais de voyage et pour remonter sa garde-robe. Mais c'était le gage d'une plus forte somme à toucher; c'était le viatique qui devait ramener l'exilé dans son pays natal — aux dépens de son honneur, peut-être ? — Eh bien, soit. Qu'était l'honneur pour un commis de nouveautés, à huit dollars par semaine ? Deux ans auparavant, il aurait sans doute pensé autrement, il tenait encore à l'honneur; il n'y tenait plus maintenant que le monde était contre lui.

Arrivé à son misérable boarding-house, il monta à sa chambre, sous les toits, sachant bien qu'il avait manqué son souper de hâchis de bœuf et qu'il était trop tard pour aller le réclamer dans la salle à manger. Son aire, tout en haut de la maison était flanquée d'un côté par la chambre d'un cocher allemand, de l'autre par celle d'un porteur irlandais.

Le mobilier se réduisait à un lit et à une table de toilette.

Sur la toilette, il trouva un télégramme à lui adressé, le premier qu'il eût reçu depuis son séjour en Amérique. Sa main tremblait un peu en l'ouvrant, mais elle trembla bien davantage quand il lut ces mots fatidiques.

« Votre oncle et votre cousin ont été tués dans un accident de chemin de fer. Revenez de suite en Angleterre. J'ai câblé à Morgan de vous ouvrir un crédit de mille livres.

« PATTISONS. »

Les Pattisons étaient les sollicitors de la famille et celui qui, quelques instants auparavant, s'était nommé lui-même Charles Hanbury, savait maintenant que la prochaine édition du héraldique *Debrett* le désignerait comme « Charles Auguste Trevor Fitz-Roy Hanbury, septième duc de Beaumanoir », avec un revenu de deux cent mille livres par an.

— Et il était lié, sous peine de mort, avec la bande qui allait passer de faux bons à la Banque d'Angleterre !

II

A BORD DU « SAINT-PAUL »

Le *Saint-Paul* s'avançait vers l'Est à bonne allure et, de tous les sentiments d'espoir et de crainte qu'il emportait, les plus poignants, certes, étaient ceux qui se combattaient dans le cœur du nouveau duc.

Pour avoir le temps de se reconnaître, il s'était fait inscrire sous le nom de Charles Hanbury, simplement. Il n'avait pas revu Jevons jusqu'à son départ, mais il ne doutait pas que le fin matois ne l'eût filé ou fait filer jusqu'au bateau, si même il n'y avait

communs ; mais le nom était écrit sur la carte qui marquait sa place : « Miss Léonie Sherman », et il était probable qu'elle avait appris son nom par la même voie.

— Je vais vous le dire, Mademoiselle, dit-il avec une gravité feinte. J'étais en train de me demander jusqu'à quel point il est permis de faire le mal en vue du bien.

C'était une étrange réponse à faire à une jeune fille qu'il ne connaissait que depuis trois jours de traversée et Miss Sherman le regarda avec un intérêt naissant.

— Cela dépend, dit-elle, si le bien doit profiter à vous ou à d'autres.

— Oh ! à moi, répliqua-t-il en souriant. Je ne suis pas un philanthrope, bien au contraire.

— Alors vous ne devez certainement pas le faire, dit la jeune fille d'un ton décidé, comment pouvez-vous hésiter ? Il vaudrait bien mieux faire le bien pour éviter le mal ; tenez, voilà justement une occasion qui se présente.

— Je serais très heureux d'en profiter, dit Beaumanoir avec politesse.

— Alors, aidez-moi à éviter une semonce de ma mère en me faisant faire un tour de promenade, poursuivit Léonie, en désignant une majestueuse dame qui venait de monter du pont inférieur et cherchait autour d'elle ; c'est la meilleure pâte de mère, mais elle s'est mis en tête une idée qu'elle veut me faire partager, et cela devient un peu ennuyeux.

Elle se persuade que le devoir d'une jeune fille américaine allant en Angleterre est de déployer toutes ses grâces pour arriver à épouser un duc.

Beaumanoir écoutait sans broncher.

— Oui, dit-il, épouser un duc pourrait être, serait probablement un véritable malheur ; je vous aiderai à l'éviter. En tous cas, faisons un petit tour, Miss Sherman, si vous voulez bien ne pas faire attention à ma boiterie.

Ils se joignirent aux autres promeneurs et c'est ainsi que commença une amitié qui devint assez rapidement intime, comme il arrive souvent entre passagers de sexe différent. Les hautaines dames - vendeuses

n'avaient pas daigné remarquer le pauvre commis aux écritures et il ne fallut qu'un instant à Léonie pour captiver par sa beauté piquante un homme qui, depuis un an, avait été privé du commerce des femmes. Elle avait ce ton de camaraderie aisée qu'ont les Américaines bien élevées et sa joie d'aller s'amuser en Europe était communicative. En l'écoutant, Beaumanoir arrivait à oublier le sombre nuage qui planait sur sa tête ; il jouissait de l'heure présente.

Il lui avait une grande reconnaissance de le faire ainsi sortir de lui-même, et la reconnaissance, quand elle s'adresse à une ravissante jeune fille, est bientôt suivie d'un sentiment plus tendre.

Léonie, de son côté, s'intéressait à ce jeune Anglais, si réservé sur tout ce qu'il avait fait en Amérique, et encore plus sur sa situation, sur ses projets d'avenir dans son pays natal. Au cours de leur promenade ou lorsqu'ils s'arrêtaient pour s'accouder à la barre d'appui, elle chercha plusieurs fois à le faire parler ; mais elle ne put rien en tirer, sinon qu'ils

avait été à New-York pour affaires et que ses affaires le rappelaient dans son pays.

Pour tout le reste et spécialement pour les plaisirs qui pourraient la charmer à Londres, il se montrait très communicatif.

La jeune fille n'ayant rien à cacher, lui découvrait librement ses projets. Sa mère et elle se rendaient à Londres pour y passer toute la saison avec des amis; ils iraient alors passer un mois à Paris et à Rome avant de retourner en Amérique à l'automne.

Son père, le sénateur Sherman, devait les accompagner; mais il avait été retenu à Washington par des affaires d'intérêt public, il devait les rejoindre à Londres plus tard.

Le cinquième jour de la traversée, comme le *Saint-Paul* approchait de la Côte d'Irlande, Léonie et Beaumanoir étaient assis sur le pont, devisant dans la demi-obscurité, lorsqu'elle posa tout à coup sa main sur le bras de son compagnon.

— Voyez-vous cet homme qui vient de passer fumant un cigare, murmura-t-elle en indi-

quant la file des promeneurs qui passaient et repassaient entre les lignes de chaises.

Beaumanoir, suivant son regard, aperçut alors un petit individu insignifiant, en pardessus brun et en casquette de voyage.

— Oui, eh bien ? demanda-t-il — il n'avait pas parlé à cet homme, mais maintenant que son attention était attirée sur lui, il lui semblait qu'il l'avait beaucoup vu tourner autour de lui depuis quelques jours.

— Cet homme vous surveille, Monsieur Hanbury, dit Léonie avec conviction. Comment ne vous en êtes-vous pas aperçu ? Dès que vous parlez, il s'approche pour essayer d'entendre. Quand vous êtes sur le pont, il y est ; quand vous descendez, il descend. Vous seriez un fugitif et lui un détective qu'il ne vous suivrait pas de plus près.

Le duc réprima une grimace.

— Je n'ai pas de raisons pour fuir la justice, Miss Sherman — pas encore ! ajouta-t-il mentalement.

Il ne pouvait pas dire à cette rieuse jeune fille que cet homme l'épiait en effet, non pour

le livrer à la justice, mais en vue d'un crime à commettre, pour s'assurer qu'il était fidèle à leur pacte de faire passer de faux bons. Car maintenant qu'il avait été mis sur ses gardes, il était convaincu que sa gentille informatrice avait raison. L'étranger occupait la cabine voisine de la sienne, il était toujours autour de lui, sans affectation, mais sans répit.

Il remercia la jeune fille de son avertissement, prenant un ton détaché comme s'il n'avait aucune raison d'être inquiet, et se mit à parler d'autre chose.

Mais avant de se retirer dans sa cabine, il demanda au garçon le nom de son voisin de chambre. C'était un certain Marker.

— Probable que ce Marker n'a pas d'autres fonctions que celles d'espion, se dit-il ; car si c'est là un échantillon du genre de « bravo » à qui j'aurais à faire si je lâchais pied, ce n'est pas bien dangereux. Là-dessus, tournant le bouton de la lampe électrique, il se disposa à rêver de Léonie Sherman.

III

L'HOMME AUX LUNETTES BLEUES

Le lendemain matin, le *Saint-Paul* arrivait à Southampton, mais Beaumanoir s'arrangea pour être dans le même compartiment du train que ses nouvelles amies ; il ne devait donc s'en séparer qu'à la gare de Waterloo.

Il fut plus d'une fois tenté de révéler son nom et son titre à la vieille dame pour gagner ses bonnes grâces, bien que Miss Sherman eût exagéré la faiblesse de sa mère pour les titres nobiliaires. La femme du sénateur était

en réalité une très brave créature, avec un penchant invincible pour les choses hors de sa portée, — et l'aristocratie anglaise était du nombre.

Mais en apercevant le pardessus de M. Marker tout près d'eux, à l'arrivée, le duc changea d'avis ; au reste, Mme Sherman se chargea de rendre cette confidence inutile.

— Venez-nous voir, Monsieur Hanbury, dit-elle en lui tendant le bout des doigts ; nous descendons chez de bons amis à nous, 140, Grosvenor Gardens, et nous sommes là comme chez nous. Le sénateur nous y rejoindra dans une semaine ou deux : il sera très heureux de vous remercier de vos bons soins.

— J'irai vous présenter mes hommages sans faute, répondit Beaumanoir, et lorsque Léonie lui eut tendu sa petite main bien gantée avec un regard qui confirmait l'invitation de sa mère, il comprit qu'elle était devenue tout pour lui.

Il se mit à la recherche de son maigre bagage avec un soupir. Combien tout eût été différent s'il avait pris un autre chemin pour

rentrer chez lui le fameux soir où il s'était laissé entortiller par Jevons !

Les choses alors se seraient arrangées d'elles-mêmes; il aurait pu loyalement demander à Léonie de partager sa nouvelle fortune. Et maintenant il était complice d'une entreprise criminelle qui la remplirait de mépris et d'horreur, si elle venait à l'apprendre ; et, s'il se ravisait d'autre part, un instinct sûr lui disait qu'il était un homme mort.

La vue du minable espion Marker, se dissimulant derrière une pile de bagages, lui rappela que le danger était imminent pour lui, s'il montrait la moindre hésitation à suivre le plan qu'on lui avait tracé. Non que le petit homme au pardessus lui inspirât personnellement la moindre crainte, mais le fait qu'il eût été lui-même filé pendant la traversée indiquait une organisation qui ne reculerait devant rien pour arriver à ses fins.

Au reste, il s'était décidé à aller voir le mystérieux Ziegler ; il prouverait ainsi sa bonne foi et serait délivré de cet ennuyeux espionnage.

puis remettre la main sur le télégramme qui me parle de vous.

Encouragé par l'aspect débile du vieillard, alors qu'il s'était attendu à se trouver en face d'un colosse à la contenance impénétrable, le duc se confirma dans l'intention de garder son titre secret.

— Je m'appelle Charles Hanbury, dit-il hardiment.

A peine avait-il prononcé ces mots, que M. Ziegler toussa.

A ce signal, trois hommes masqués surgissant de la chambre voisine, se jetèrent sur le jeune homme, paralysant ses mouvements et étouffant son cri d'alarme.

— Que faut-il faire de lui, Monsieur? demanda l'un des trois hommes.

— Vous allez le chloroformer d'abord; nous verrons après, dit la petite voix de fausset, sortant de la chaise d'invalide.

Un des assaillants se prépara aussitôt à exécuter l'ordre, mais au moment où il allait imbiber un mouchoir, Ziegler eut un rire aigu.

— Laissez-le aller, garçons. Il m'a menti,

c'est pourquoi j'ai voulu lui donner une leçon, allez !

Les trois hommes disparurent aussitôt.

— Et maintenant « Votre Grâce » reconnaîtra peut-être qu'il ne fait pas bon se jouer de moi, nasilla M. Ziegler, et que, si j'ai le bras long, mes informations s'étendent loin aussi. Voilà plusieurs jours que j'ai appris le changement de fortune arrivé au gentleman que mon bon ami Jevons avait su me procurer, et je m'en suis félicité. Cela double votre valeur à nos yeux, d'autant plus que votre visite, sitôt votre débarquement, prouve que vous voulez rester fidèle à notre traité. Mais il ne faut plus de ces petites cachotteries. S'il vous plaît d'en essayer encore, soyez sûr qu'elles seront découvertes et punies sur-le-champ.

Le duc rajusta son col tout froissé ; il avait l'air d'un homme dompté et il l'était en effet. L'infirme, dans sa chaise roulante, représentait une puissance contre laquelle il ne pouvait lutter. Il ne semblait pas possible qu'un homme pût être supprimé violemment dans un

des hôtels les plus fréquentés de Londres. Cela tenait du mélodrame ; mais l'expérience des quelques minutes précédentes lui avait fait voir avec quelle promptitude un chef aussi bien obéi que Ziegler y serait parvenu. Et s'il était à sa merci dans un endroit aussi populeux que l'hôtel Cecil, où serait-il en sécurité ? Oui, décidément, s'il voulait jouir de sa nouvelle position, il ne lui restait qu'à se soumettre.

— Eh bien, donnez-moi vos instructions. Que dois-je faire, dit-il avec raideur ?

— Vous avez très bien débuté déjà, répliqua Ziegler, tout en l'observant attentivement à travers ses lunettes bleues. Un gentleman, envoyé par le gouvernement des Etats-Unis, doit bientôt apporter en Angleterre des Bons du Trésor, représentant trois millions de livres, que nous nous proposons de confisquer. C'est vous qui serez chargé du soin d'alléger de ces papiers le délégué et d'y substituer des bons de notre fabrication, lesquels seront déposés à la Banque d'Angleterre en échange d'un envoi d'or correspondant.

— Ah ! je vois, murmura le duc machinalement. Mais, ajouta-t-il aussitôt, en quoi ai-je fait un bon début ?

— En ayant su gagner les bonnes grâces de Miss Léonie Sherman. C'est son père, le sénateur Sherman, qui apporte les véritables Bons.

Telle fut la réponse qui glaça le cœur du duc et le laissa sans paroles. Le vieux coquin semblait tout savoir, avoir tout arrangé d'avance dans l'espace et dans le temps.

— Vous devriez me savoir gré de vous faciliter ainsi les voies, nasilla Ziegler, qui jouissait visiblement de sa perplexité. Mon agent a su se faire bien venir du steward et vous a fait placer à côté de Miss Sherman à table à bord du *Saint-Paul ;* il m'a télégraphié ce matin, à Southampton, que vous avez su profiter de l'occasion.

— Ah ! je vois, fut tout ce que le pauvre duc put répéter faiblement.

— Vous avez été invité à rendre visite aux Sherman, à Londres. Vous savez où ils demeurent, 140, Grosvenor Gardens.

— Oui, dit Beaumanoir.

— Bon. Alors Votre Grâce voudra bien continuer comme elle a commencé ; gagnez la confiance de la fille et celle de la mère. Ce dernier point sera facile, en faisant valoir votre nouvelle dignité ; et revenez me voir samedi prochain à midi, dans trois jours. J'aurai sans doute alors de nouvelles instructions à vous donner.

Et d'un geste de sa main blanche et délicate, M. Clinton Ziegler le congédia.

IV

LA DAME DU LANDAU

Beaumanoir traversa les corridors d'un pas mal assuré, tout étourdi des complications terribles où il était tombé. Comme il s'était laissé prendre facilement ! Comme il était tenu maintenant ! Son premier mouvement fut de courir au Scotland Yard dénoncer le vieil invalide à barbe blanche et demander protection. Mais alors, il fallait avouer qu'il s'était engagé à être un des instruments du crime, pour le déshonneur éternel de la grande famille dont il était maintenant le

chef. Il avait à choisir entre deux alternatives : trahir odieusement la confiance de celle qu'il aimait ou succomber presque sûrement sous les coups des sbires de Ziegler.

Il atteignait le palier de l'escalier monumental lorsqu'une main se posa sur son épaule.

— Charley, mon vieux ! ou bien dois-je dire « Votre Grâce » ? Que diable faites-vous ici, dit le jeune homme qui avait couru après lui ?

L'expression angoissée de Beaumanoir s'éclaircit devant le regard honnête d'Alec Forsyth lorsqu'il sentit l'étreinte loyale de sa main. Ils s'étaient perdus de vue depuis quelques années, mais ils avaient été bons camarades à Eton et leur amitié subsistait. Alec avait été le seul de tous ses amis à se rendre à Liverpool un an auparavant pour souhaiter bon voyage à Charles Hanbury, le bouc émissaire.

— J'avais une visite à faire avant d'aller chez les Pattisons, à Lincoln's Inn, dit le duc.

Puis, d'un air inquiet, indiquant du doigt la porte par où il venait de sortir :

— Venez-vous de là ! demanda-t-il, avez-vous aussi affaire à Ziegler ?

— Ziegler ? Qu'est-ce que Ziegler ? demanda Forsyth, surpris de son air embarrassé. Non, je ne viens pas de cet appartement, mais de celui qui lui fait suite. J'avais une visite de politesse à faire à une certaine Mrs Talmage Eglinton. Mais, Dieu merci ! elle n'était pas chez elle. Maintenant, parlons de vous, Charley. La fortune vous sourit de nouveau, hein ?

— C'est un triste sourire pour le moment, répliqua Beaumanoir, d'un ton abattu. Tenez, Alec, j'ai mon bagage sur un cab à la porte. J'ai débarqué à Southampton trop tôt pour y déjeuner. Venez avec moi, nous causerons un peu pendant que je mangerai un morceau avant d'aller voir les Pattisons.

Un instant après, ils étaient assis dans un restaurant du Strand et le duc racontait au jeune Ecossais sa pénible lutte contre le démon de la pauvreté, à New-York, sans lui dire

un mot de sa perplexité actuelle. A son tour, Forsyth put expliquer les points que le télégramme du sollicitor avait laissés dans l'ombre et apprendre à Beaumanoir de quelle manière il était devenu l'héritier du titre.

Le duc défunt se rendait à Newmarket dans un train de course particulier, avec son neveu et héritier George Hanbury, lorsqu'ils furent tués tous les deux dans une collision. La double cérémonie funèbre avait eu lieu la semaine précédente à Prior's Tarrant, le château ancestral des ducs de Beaumanoir, dans le Herfordshire ; toutes les dispositions avaient été prises par les sollicitors, en l'absence du successeur. Le dernier duc était veuf sans enfant. Les deux frères, les pères respectifs de George et de Charles Hanbury, l'avaient précédé dans la tombe ; il n'y avait donc eu aucun proche parent pour suivre le chef de la maison à sa dernière demeure.

— Attendez, donc, mon cousin George avait une sœur, Sybil, qui vivait avec mon oncle, dit Beaumanoir. Je me demande ce qu'elle est devenue.

— Je crois qu'elle est toujours chez vous, dans votre maison de Picadilly, répliqua Forsyth, avec un air embarrassé auquel le duc, absorbé dans ses préoccupations, ne fit pas attention. Pourtant, une minute après, Beaumanoir s'étonna que son ami eût pu lui répondre avec cette précision. Car il ne le savait pas en relations avec ses parents.

— Vous avez donc fait la connaissance de Sybil Hanbury? demanda-t-il.

— Oui, depuis votre départ pour l'Amérique, j'ai eu le plaisir de la rencontrer pour la première fois chez mon oncle, le général Sadgrowe, à Grosvenor Gardens. Vous vous le rappelez bien, n'est-ce pas?

— Oui, oui, je me rappelle le général; un vieux renard, avec des yeux comme des vrilles, dit Beaumanoir. Mais, qu'est-ce que vous dites de Grosvenor Gardens? les Sadgrove demeuraient à Bruton Street.

— En effet. Mais ils sont allé demeurer au 140, Grosvenor Gardens, l'an dernier, à Noël.

— 140! s'écria le duc. C'est là que les Sherman vont demeurer aussi pendant leur séjour.

Ce sont des amis à moi... avec qui j'ai fait la traversée, ajouta-t-il avec un peu d'embarras.

Forsyth lança un regard malin sur son vieux camarade.

— Oui, je sais que l'oncle Jem attendait des Américains ces jours-ci à demeure, et il ne tarit pas en éloges sur le compte de la jeune fille depuis quelque temps. Vous êtes emballé, Charley; votre attitude m'a frappé depuis que je vous ai rencontré dans l'hôtel. Puis-je vous demander si mon oncle a reçu, sans le savoir, une future duchesse ?

A la surprise du jeune Ecossais, le duc sembla un instant prendre la plaisanterie de travers. Il rougit, prononça quelques mots sans suite, puis, se reprenant, changea de conversation.

— Ne vous inquiétez pas de moi, ma vieille branche, dit-il. Parlez-moi de vous. La vie est-elle meilleure pour vous qu'autrefois ?

— C'est à peu près la même chose, répliqua Forsyth en haussant les épaules. Ils m'ont augmenté de vingt livres l'année der-

nière, ce qui élève mes appointements comme attaché de troisième classe au Foreign Office au chiffre énorme de 200 livres par an. L'avenir n'est pas brillant. Quand je serai un vieux bonhomme usé, à soixante ans, je pourrai avoir droit à une retraite à peu près équivalente à ce que je gagne aujourd'hui.

— Eh bien, savez-vous, Alec, envoyez promener le service public et venez avec moi, dit le duc affectueusement. Je vous donnerai 800 livres par an pour commencer et je vous augmenterai plus tard jusqu'à 2.000 ; et vous pourrez habiter la maison de la famille, à Prior's Tarrant. Vous serez mon secrétaire privé, mon agent, tout ce que vous voudrez, mais venez. Il faut vous dire que... eh bien, que j'ai été un peu secoué par tout ce que j'ai eu à endurer. J'ai besoin d'avoir près de moi quelqu'un qui soit mieux qu'un mercenaire.

Ce fut au tour de Forsyth de rougir, mais de plaisir à l'offre qui lui était faite. Il accepta en quelques mots très simples et, le duc, ayant réglé sa dépense, ajouta :

— Venez avec moi chez Pattisons, puis nous irons à Picadilly nous installer.

L'entrevue avec le sollicitor ne fut pas longue, il s'agissait surtout de prendre des rendez-vous. En sortant, le duc et son nouveau secrétaire se firent conduire dans le West End.

Pendant le trajet, Beaumanoir s'enquit de nouveau de sa cousine Sybil que, par suite de son départ pour l'Inde et de sa brouille avec sa famille, il n'avait jamais vue. Forsyth lui apprit que, pendant les six derniers mois, depuis son entrée dans le monde, elle dirigeait virtuellement la maison du défunt duc...

— Mais ce doit être encore une petite fille, protesta Beaumanoir ; n'empêche que je ne puis garder avec moi une cousine de dix-huit ans pour diriger ma maison ; cela ferait marcher les langues. Il s'agit de savoir ce qu'il faut en faire. Le vieux Pattisons me dit qu'elle est à son aise, mais je n'aimerais pas lui dire de s'en aller, si elle ne le propose pas. Quel genre de personne est-ce, Alec ?

— C'est une assez drôle de question à me poser, répliqua Forsyth en *a parte*. Je ferais aussi bien de me confesser tout de suite, ajouta-t-il aussitôt. Vous êtes maintenant son plus proche parent et le chef de la famille. Depuis que j'ai vu Sybil Hanbury pour la première fois, le plus cher désir de mon cœur a été de l'épouser ; mais, n'ayant aucun avenir devant moi, je ne pouvais me proposer. Voilà ma confession faite, mon noble patron.

Beaumanoir lui donna une tape affectueuse sur l'épaule.

— Mon cher ami, dit-il, allez de l'avant et réussissez. Voilà mon conseil. Maintenant que je suis là, votre avenir ne doit plus vous inquiéter. Mais vous n'avez pas répondu à ma question ; je vais vous la poser autrement. Comment pensez-vous qu'elle va prendre mon apparition sur la scène ?

— Je crains qu'elle ne soit un peu prévenue contre vous. Son frère George ne vous aimait pas beaucoup, comme vous savez, et sa mort l'a très abattue.

Forsyth poursuivit brusquement, comme

pour se débarrasser d'une chose désagréable à dire :

— Je ne crois pas que vous ayiez à craindre qu'elle reste à Beaumanoir House, quand vous aurez paru sur la scène. Pour être sincère, je l'ai vue hier et elle m'a dit qu'elle ferait ses paquets aussitôt qu'elle serait sûre que vous n'avez pas été noyé en route.

— Excellente fille ! s'écria le duc. Eh bien, Alec, si vous la voyez avant moi — et je ne tiens pas à la voir si elle ne le désire pas — dites-lui donc qu'elle n'a pas besoin de se presser, car je ferai la navette entre Prior's Tarrant et l'hôtel ; je vous en serai infiniment obligé.

— Mais vous disiez tout à l'heure que vous vouliez vous installer ?

— J'ai changé d'idée. Pour des raisons que je ne puis vous dire, mon séjour tout près de Londres pourrait m'exposer à des dangers ; et je serais désolé que ma jolie cousine ait le moindre ennui à cause de moi. Mais pas un mot là-dessus, ni à elle, ni à personne, n'est-ce pas ?

Le cab était arrivé devant la maison du duc et Forsyth se retint d'exprimer l'étonnement qu'il éprouvait. Au moment où les deux hommes allaient monter le perron, un landau qui passait vint s'accoter au trottoir auprès d'eux, et une jeune femme qui l'occupait seule, se pencha à la portière.

— Vous ne voulez pas me voir, Monsieur Forsyth. Vous êtes trop fier pour faire attention à moi, maintenant que vous fréquentez les ducs.

Forsyth, ennuyé, ne put faire autrement que de s'approcher de la voiture et de serrer la main bien gantée qu'on lui tendait.

— Comment allez-vous, Mrs Talmage Eglinton ? Vous savez que c'est le duc qui est avec moi, ajouta-t-il tout bas.

La jeune femme prit sa face à main et se mit à lorgner tranquillement le duc qui attendait.

— Vraiment ! C'est curieux !

Puis, assez haut pour que l'intéressé pût entendre :

— Pourquoi ne me le présentez-vous pas,

au lieu de le laisser là à attendre ? Vous savez que nous autres Américains nous sommes portés sur les ducs.

Sur un geste de Forsyth, qui semblait vouloir s'en excuser, Beaumanoir s'avança en souriant. Ses malheurs l'avaient rendu assez démocratique, il était toujours prêt à voir le côté comique des choses, jusqu'à ce que le drame l'eût atteint lui-même, comme cela était arrivé dans la matinée. Quand il avait eu affaire à l'agent Jevons, dans Bowery, il avait trouvé très drôle que l'héritier d'une maison ducale consentît à gagner quelques sous en faisant passer de faux titres.

Mrs Talmage Eglinton, une jolie blonde à la tournure élégante et à la voix d'enfant, accueillit le duc avec effusion.

— J'ai fait arrêter ma voiture pour inviter M. Forsyth à venir prendre le thé, samedi, minauda-t-elle. J'espère que Votre Grâce voudra bien venir aussi. Je suis à l'hôtel Cecil et je serai enchantée de vous voir.

La terrible association d'idées que cette invitation fit naître dans l'esprit de Beauma-

noir l'empêcha d'en remarquer l'effronterie. Ce papillon de la mode occupait l'appartement qui faisait suite à celui où Zeigler tissait sa toile venimeuse, où cet horrible vieillard lui avait tracé sa tâche criminelle. N'était-il pas étrange d'être invité à une frivole réunion mondaine dans le même hôtel et le jour même où il devait s'y rendre pour traiter des affaires d'un genre bien différent.

Car, samedi était le jour où Ziegler devait lui donner d'autres instructions.

Il avait conscience que les yeux moqueurs de la jeune femme l'observaient curieusement ; dominant son émotion, il prit à ce moment même son parti sur la question vitale qui l'agitait.

Il aurait sans doute pris le même parti, un peu plus tard, mais cette invitation fut la circonstance déterminante qui acheva de le remettre dans la bonne voie.

— Je suis désolé, répliqua-t-il, mais je vous prie de m'excuser. Je vais demain à Prior's Terrant, ma maison de campagne,

dans le Herfortshire et je ne serai pas à Londres samedi.

Pendant une seconde, elle parut abasourdie par ce refus. Elle rougit légèrement sous sa poudre de riz et ses doigts se crispèrent sur le manche de son ombrelle ; mais aussitôt elle reprit gaiement.

— Ce n'est pas gentil à vous. Enfin, ce qui doit être, sera. Adieu, Votre Grâce. Adieu M. Forsyth. Vous, je vous attends en tous cas. Allez Bennett.

Et la voiture s'éloigna.

— Je suis content que vous l'ayez rembarrée, dit Forsyth. On l'a pas mal reçue dernièrement dans certains cercles et elle s'en fait accroire maintenant.

— L'ai-je rembarrée vraiment, dit le duc avec insouciance? Alors, c'est sans le vouloir, car je lui dois des remerciements. Vous ne croiriez pas, Alec, que ce petit incident vient de me déterminer sur un point qui m'angoissait ; tout simplement la question de savoir si je resterais un honnête homme ou si je deviendrais une canaille. Quant à ma cousine,

en y réfléchissant, je n'irai pas à Beaumanoir House, mais je vous serai obligé de lui dire que la maison est à sa disposition jusqu'à ce qu'il lui plaise de la quitter.

— Mais, qu'allez-vous faire vous-même? dit Forsyth, au comble de l'étonnement.

— Je vais aller d'abord à Bond Street, réjouir le cœur d'anciens créanciers à moi ; ensuite, je me rendrai par un train du soir à Prior's Tarrant. Et puis, dites-moi, Alec, si vous pouviez quitter le Foreign Office, aussitôt votre démission donnée et venir me rejoindre le plus tôt possible. vous me rendriez un bien grand service.

V

ZIEGLER DONNE DE SES NOUVELLES

Le dimanche suivant, dans la matinée, le duc de Beaumanoir se tenait à une des fenêtres de la longue bibliothèque de Prior's Tarrant, tambourinant distraitement sur le carreau. Un beau soleil de juin perçait à travers les épais ombrages du parc ; les parterres du vieux jardin hollandais étaient dans toute leur splendeur d'été.

Mais, les beautés du paysage étaient perdues pour lui.

Il y avait maintenant vingt-quatre heures

qu'il avait manqué à son rendez-vous avec Ziegler et il était en train de se demander comment cet autocrate en matière de crime allait manifester son mécontentement de cette rébellion ; qu'une sentence fut prononcée contre lui tôt ou tard, il n'en avait pas le moindre doute ; la partie était sérieuse et les hommes qui l'avaient engagée jouaient leur va-tout.

Les ducs de Beaumanoir n'avaient jamais brillé par leurs vertus, pas plus qu'ils n'avaient passé pour des lâches. Ce qui l'agitait, c'était la responsabilité qu'il avait encourue, plutôt que la crainte pour sa propre sécurité ou pour sa réputation.

S'il devait lui arriver malheur, d'autres seraient atteints. Ainsi, ce n'était que tout dernièrement, depuis son séjour à la campagne, qu'il avait pensé aux conséquences que sa mort entraînerait pour Alec Forsyth. Ce serait la ruine pour lui qui avait quitté une position assurée pour le servir.

L'héritier, après lui, était un cousin âgé chargé de famille : très certainement, il ne garderait pas Forsyth.

Puis Beaumanoir réfléchit avec un soupir que sa nouvelle et charmante amitié avec Léonie Sherman, — amitié qu'aucune tache sur son blason ne menaçait plus, — serait brisée brusquement. Le roi des Epouvantements se chargerait de détruire ce que son honneur avait sauvegardé. Quant à demander à Léonie de partager son sort, avec un pareil nuage au-dessus de sa tête, il ne pouvait en être question.

Il avait déjà pris la plume pour dénoncer Ziegler à la police par une lettre anonyme, mais il l'avait reposée avec découragement. Un praticien de cette force avait dû prendre ses précautions contre une éventualité aussi probable et se créer une honorabilité que Beaumanoir ne pouvait ébranler qu'en avouant sa complicité. Alors c'était le déshonneur et son parti était pris à cet égard : mieux valait la mort.

Ses idées étaient rendues plus noires encore par l'isolement absolu où il se trouvait dans cet ancien monastère féodal, qui lui appartenait maintenant : car Forsyth n'avait pu obtenir de quitter immédiatement ses fonctions

et n'avait pu venir le retrouver. Beaumanoir tira de sa poche et se mit à relire pour la cinquième fois une lettre qu'il avait reçue dans la matinée, de son secrétaire et ami.

« Mon cher duc (je ne dois plus me permettre « Charley » tout court) j'ai encore des ennuis avec les gens du F. O. au sujet de mon départ, mais je crois pouvoir vous promettre que j'irai mardi vous rejoindre. J'y suis même décidé, lors même que cela me ferait mal voir; car vous me pardonnerez, je pense, si je vous dis que je suis inquiet sur votre compte. L'autre jour, vous aviez l'air d'un homme qui a au cou une meule de moulin et il rentre dans les devoirs d'un secrétaire privé d'enlever ce genre d'objet du cou de son chef. Je voudrais seulement que vous ayiez pleine confiance en moi et que vous disposiez de moi absolument. Mais ceci sans doute est votre affaire.

« J'ai dîné hier soir chez mon oncle, le général Sadgrove, et j'ai eu le plaisir d'y trouver Mistress et Miss Sherman. Celle-ci est vraiment charmante. Elle était un peu inti-

midée en parlant de vous, mon oncle lui ayant appris que ce Monsieur Hanbury, qu'elle avait rencontré sur le bateau, était sans doute le duc de Beaumanoir, allant prendre possession de son duché. Mistress Sherman ne tarissait pas sur votre politesse « ancien régime » et le général, en plaisantant, remarqua qu'elle avait été aussi élogieuse avant de connaître votre rang. Ils m'ont tous félicité très gentiment quand je leur ai appris que j'étais fiancé à Sybil, ce qui s'est fait à peine dix minutes après que je vous eus quitté à la porte de Beaumanoir House.

« Si cela peut vous intéresser, je n'ai pas été aujourd'hui au thé de Mistress Talmage Eglinton.

« Bien à vous,

« Alec FORSYTH. »

Le duc, froissant la lettre, la remit dans sa poche.

— Il faut, se dit-il, que j'aille en ville demain, rendre visite aux Sherman. En attendant, je vais faire ce qui convient, je vais aller à

l'église. Je ne veux pas me cacher dans les coins à cause de ce vieux démon de Ziegler.

L'église, où des générations de Hanbury étaient venu prier, était située au centre du village de Tarrant, à un mille de la loge du portier, mais on pouvait couper à travers le parc. C'est le chemin que prit le duc qui, d'abord, traversa la pelouse et rejoignit la route par une petite porte de sortie, après avoir traversé la ceinture de taillis qui entourait le domaine. Les villageois qui l'attendaient, tête nue, dans le cimetière, furent désappointés de ne pas le voir arriver en voiture de grand apparat.

Mais sa simplicité et ses bonnes poignées de main aux habitants qu'il avait connus dans son enfance, lui gagnèrent les cœurs : le verdict fut favorable au nouveau duc. Pendant le service, tous les yeux étaient tournés vers le banc de la famille, qu'il était seul à occuper, et, bien que flatté de cet hommage muet, le duc ne fut pas fâché lorsque le service fut fini et qu'il put reprendre le chemin de la maison.

Mais ce n'était pas si facile; au moment de rentrer dans le parc, pour retourner chez lui par le même chemin à travers le taillis, il entendit des pas derrière lui et M. Bristow, le vicaire, qu'il avait déjà vu la veille, le rejoignit.

— Votre Grâce est encore seule? dit-il tout essoufflé. Je suis chargé par Madame Bristow de vous demander, — veuillez excuser cette liberté, — si vous voudriez bien accepter de venir luncher à la maison.

Beaumanoir se décida sur-le-champ à accepter. Il s'était pris d'amitié pour ce vieux vicaire, encore plein de vigueur et de santé, qui avait chez lui toutes les archives de sa famille : une heure ou deux passées en sa compagnie le feraient sortir de lui-même.

Il rebroussa donc chemin avec lui jusqu'au presbytère et fit la conquête de Madame Bristow, par son appréciation élogieuse du chœur et ses compliments sur la crème et les fraises.

Il était plus de quatre heures quand il revint à Prior's Tarrant : le maître d'hôtel le

reçut à l'entrée avec une figure qui n'annonçait rien de bon.

— Qu'y a-t-il, Manson? demanda le duc. M. Bristow a bien envoyé un gamin pour dire que je déjeunais au presbytère, n'est-ce pas?

— Oui, Votre Grâce, ce n'est pas cela : mais Jennings, le troisième jardinier, a été attaqué au moment où il traversait les taillis du parc, à son retour de l'église : on lui a jeté un lasso comme on fait aux buffles, m'a-t-on dit, dans d'autres pays. Un homme a surgi aussitôt du fourré pendant qu'il se débattait à terre, mais il l'a laissé aller, disant que c'était une plaisanterie. Jennings ne se connaît pas d'ennemis. C'était un vilain tour à faire à un homme un peu estropié et boiteux, il en a été très secoué.

— Je le comprends aisément, dit le duc. Il est possible que ce ne soit qu'une farce, en effet, mais vous ferez bien d'avertir le constable, en le priant de faire une enquête.

Le butler parti, le duc fit la grimace. Ziegler commence à sortir ses tours, murmura-t-il, ses

hommes ont été trompés par la boiterie, mais il ne va pas en rester là, j'aurai sans doute de quoi m'amuser.

Mais quand le jour eut fait place au crépuscule, puis à la nuit, le sentiment d'être ainsi traqué commença à agir sur ses nerfs. Instinctivement il prolongea son dîner solitaire, pour avoir la compagnie du butler et du valet de pied qui le servaient : il se priva ensuite d'une promenade au clair de lune sur la terrasse, qui l'aurait tenté. Ce ne fut qu'une fois la maison bien fermée et les verrous poussés, qu'il cessa de caresser dans sa poche le revolver qui ne le quittait point.

Avant de se retirer dans ses appartements, il demanda au maître d'hôtel si l'enquête du constable avait donné quelque chose et ne fut pas surpris d'apprendre qu'on n'avait rien découvert. Ziegler n'était pas homme à employer des agents incapables de tenir tête à un policeman de village.

La chambre qu'occupait Beaumanoir était celle où avaient couché ses ancêtres depuis un temps immémorial : une grande pièce d'ap-

parat avec une cheminée gigantesque et des fenêtres profondes, drapées de rideaux épais.

Il n'aimait pas beaucoup cette chambre, mais, voyant que les vieux serviteurs seraient scandalisés s'il couchait ailleurs que dans la « Chambre du duc », il se résigna.

Ayant bien fermé la porte à clef et vérifié les fenêtres, il prit la précaution de faire encore un rapide examen de la cheminée ; pénétrant sous le manteau, il aperçut, en levant la tête, un grand rond de ciel étoilé et sentit le courant d'air venant d'en haut.

Il resta éveillé quelque temps, puis s'endormit d'un sommeil agité; quelques heures plus tard, il s'éveillait, non pas en sursaut, mais sous une impression croissante d'oppression. Que se passait-il donc ? A chaque minute, il lui devenait plus difficile de respirer. A la fin, il rejeta les couvertures et en faisant ce mouvement il aperçut quelque chose de si étrange, qu'il en fut plus abasourdi qu'effrayé.

Il y avait du feu dans le foyer, une grosse boule rouge se consumait lentement sans flamme avec l'éclat intense du charbon en in-

candescence, en émettant des gaz délétères qui ne semblaient pas trouver issue dans la cheminée.

En dehors même de l'affreuse oppression qui l'étouffait, il y avait quelque chose de terriblement mystérieux à ce feu allumé en pleine nuit dans une chambre dont les portes et fenêtres étaient verrouillées.

Asphyxié ! Ziegler ! étaient les seuls mots qui bourdonnaient dans son cerveau engourdi.

VI

LE GÉNÉRAL SE MONTRE CURIEUX

Le lendemain, dans l'après-midi, à l'heure du thé, quatre dames se trouvaient assises dans le salon élégant du 140, Grosvenor Gardens, la résidence du général Sadgrove, autrefois du corps d'Etat-Major de l'armée des Indes.

Mistress Sadgrove, une grosse dame d'extérieur agréable, n'offrait rien de remarquable : nous connaissons déjà Mistress Sherman et sa fille Léonie.

La quatrième, toute en deuil, était Sybil

Hanbury, venue pour annoncer ses fiançailles avec Alec Forsyth, à Mistress Sadgrove, qui lui tenait lieu de mère et qui était la tante d'Alec. Vu les deuils récents survenus dans la famille, la nouvelle ne devait pas encore être rendue publique ; mais Sybil n'avait pas de secret pour les Sadgrove qui l'avaient connue dès l'enfance, bien avant qu'elle eût été recueillie, à la mort de ses parents, par son grand-père, le duc de Beaumanoir. Miss Hanbury séduisait par un type bien anglais non pas de beauté — elle n'y prétendait pas — mais de fraîcheur et de santé. D'une énergie un peu masculine, elle tenait un bon rang dans les sports en général ; ne craignant pas, à l'occasion, d'appeler les choses par leur nom, elle était aussi fidèle à ses amitiés qu'à ses haines, avec un petit caractère qui lui avait fait donner à Alec le conseil de s'armer de bonne humeur, s'il voulait éviter les scènes.

— J'ai une nature de mégère, mon cher ami, lui avait-elle dit, cinq minutes après leur premier baiser, mais vous me mènerez facilement avec un gant de velours.

En somme, Miss Sybil Hanbury, était une petite volontaire, mais pas bête du tout et inaccessible à la crainte.

Les deux jeunes filles avaient naturellement fait bande à part et étaient en train de parler du nouveau duc, l'ami d'Alec et le cousin de Sybil.

Celle-ci, après avoir entendu le récit, un peu embarrassé que lui fit Léonie de sa rencontre avec Monsieur Hanbury, avoua franchement qu'elle n'avait jamais entendu dire grand bien de son cousin, mais elle ajouta aussitôt :

— Il a bien trompé mes prévisions par sa générosité envers mon fiancé; une place de secrétaire qui lui a permis de... vous savez quoi. Un homme aussi fidèle à ses anciens camarades, quand il ne leur doit rien, ne peut être bien mauvais.

Léonie ne put qu'approuver.

— Il m'a eu l'air très bon et attentionné. Je ne le crois pas capable d'une action malhonnête.

— Personne ne l'a jamais accusé de cela.

Il était seulement extravagant et mon grand-père s'est lassé de payer ses dettes. Voyez-vous il n'était pas l'héritier alors et... eh bien ! oui, on a peut-être été un peu dur pour lui. Je suis toute disposée à l'aimer.

La conversation fut interrompue par un domestique qui annonça :

Mistress Talmage Eglinton.

— Une compatriote à vous. Je me demande si vous la connaissez, murmura Sybil, au moment où une radieuse vision en rose pâle et grand chapeau orné de plumes, faisait son entrée, accueillie plutôt fraîchement, par Mrs Sadgrove.

— Non je ne connais ni le nom, ni cette dame, répliqua Léonie, saisie d'une étrange antipathie pour ces yeux hardis qui semblaient faire l'inventaire de tout ce que renfermait le salon, elle-même comprise.

Mistress Talmage Eglinton regarda Léonie et sa mère avec tant d'assurance que Mistress Sadgrove, persuadée qu'elles avaient dû se rencontrer déjà, se hâta de les présenter comme des amies américaines habitant chez

elle. Mais les Sherman connaissaient toute la société de New-York et le fait de n'avoir même pas entendu prononcer son nom, indiquait qu'elle n'en était pas.

L'élégante vision reçut le choc avec un sang-froid superbe et après quelques banalités, se tourna de nouveau vers la maîtresse de maison, s'efforçant de mêler à la conversation Sybil à qui elle n'avait pas été présentée.

— Cette femme est une brute, dit Sybil à Léonie à voix basse ; je vous dirai tout à l'heure pourquoi.

La porte s'ouvrit à ce moment pour donner passage à un homme de soixante ans environ, à la moustache et aux cheveux grisonnants : on aurait dit que son arrivée mettait Mrs Eglington en fuite, tant celle-ci mit de hâte à se lever et à faire ses adieux.

— Non, vraiment, je ne puis rester, chère Mistress Sadgrove, même pour avoir le plaisir de bavarder avec le général, dit-elle en minaudant. J'ai d'autres visites à faire et je suis restée trop longtemps déjà. Adieu, adieu, général, ne descendez pas. Et, avec un salut d'une

exagération voulue aux Sherman, elle sortit accompagnée par le maître de la maison.

Le général était un homme qui portait allègrement son âge : froid et sobre de paroles, il était perspicace et alerte d'esprit. Il avait l'ordre du Bain en récompense de ses éminents services dans la répression des Thughs et son nom est encore redoutable aux criminels de l'Inde. « Jem Sadgrove, avait dit de lui un haut personnage, n'a pas besoin d'être mis sur la trace, il la trouve tout seul, il a le nez d'un fox-terrier et le jarret d'un lévrier. »

Mais il y avait du temps de cela : il était permis de croire que ces facultés exceptionnelles s'étaient un peu émoussées dans le calme de la retraite. Pourtant Mistress Sadgrove, qui connaissait bien les changements de sa physionomie, le regarda à deux reprises avec une certaine inquiétude, en lui offrant du thé.

Le général prit sa tasse et, s'approchant de la cheminée, considéra pendant quelque temps le foyer vide. Puis, regardant alternativement chacune des dames présentes :

— Vous m'avez l'air bien calme toutes, dit-il, pour des gens qui viennent d'entendre une histoire émotionnante.

— Ma foi, non, dit Sybil, rien d'émotionnant. Cette dame nous a fortement ennuyées. Malgré son esbrouffe, Léonie dit qu'on ne la connaît pas en Amérique.

— Ne vous a-t-elle pas raconté, poursuivit le général, qu'en venant ici, sa voiture a renversé un homme qui a failli être tué ?

Les dames répondirent « non » en chœur.

— Elle ne m'en a pas parlé non plus.

— Comment donc avez-vous appris l'accident, demanda Mistress Sadgrove ?

— Je l'ai vu, c'est arrivé devant Buckingham Palace. Je revenais du club. Le cocher a été droit sur l'homme au moment où il traversait la rue. Il a été jeté à terre et c'est miracle qu'il n'ait pas été foulé aux pieds des chevaux et écrasé sous les roues. Il en a été quitte pour la peur et ses vêtements couverts de boue. En tous cas, il s'est relevé et je l'ai vu entrer dans la boutique d'un coiffeur, sans doute pour se faire donner un coup de brosse.

Le général expliqua ensuite brièvement que c'était bien le landau de louage de Mistress Talmage Eglington, qu'elle était dans la voiture au moment de l'accident, qu'il avait trouvé le même landau à la porte en rentrant et aussi quand il avait reconduit cette dame à l'instant.

— C'est bien étrange qu'elle n'en ait rien dit, remarqua Mistress Sadgrove, d'autant plus que ce n'était pas sa faute, mais celle de son cocher.

— Précisément, dit le général.

— Quelle créature ! dit Sybil avec mépris. Dieu merci ! je ne la connais pas. Mais Alec m'en a assez parlé : le pauvre garçon ne peut la souffrir, elle lui fait de l'œil effrontément.

— Alors, nous comprenons votre jugement, dit le général en souriant. Comment avons-nous connu cette dame ? demanda-t-il à sa femme.

Mistress Sadgrove expliqua qu'une certaine Lady Roseville lui avait demandé comme une faveur d'aller voir Mitress Eglington et qu'elle avait toujours regretté de l'avoir fait.

— Je suppose que c'est une veuve riche, mais sans les Roseville, je n'en aurais jamais entendu parler, conclua-t-elle.

« Sa Grâce le duc de Beaumanoir » annonça un domestique.

Bien qu'accoutumés à recevoir, les assistants, aussi bien Anglais qu'Américains, se sentirent un peu impressionnés à l'entrée du visiteur. Léonie s'efforça en vain de ne pas rougir. Sybil Hanbury regarda de tous ses yeux le cousin qui, de sa baguette magique, avait comblé les vœux de son fiancé. Mistress Sadgrove fut la maîtresse de maison aimable et empressée qu'elle devait être : quant au général, pour une fois, il eut un sursaut de surprise que personne ne remarqua.

Les manières de Beaumanoir étaient pleines d'aisance et de correction, mais il y avait quelque chose d'anxieux dans son regard : le général le regardait attentivement.

Le duc était l'homme qu'il venait de voir renversé par la voiture de Mistress Talmage Eglinton et en danger de mort.

Le coup de brosse avait bien pu faire dis-

paraître la boue, mais non l'écharpe qui retenait le bras gauche. Le général Sadgrove avait coutume de laisser les choses prendre tournure d'elles-mêmes : il ne dit donc rien de l'accident dont il avait été témoin et attendit que le duc en fit lui-même le récit. Mais rien. La victime de l'accident n'était pas plus disposée à en parler que son auteur ; sans le vouloir Mistress Sherman provoqua une assertion fausse, qui piqua la curiosité du général.

— Je crains que Votre Grâce ne se soit blessée à la main, dit-elle en indiquant une bande de diachylum qui recouvrait la main de son visiteur.

Oui je... je me suis écorché contre la roue en sortant du cab, fit Beaumanoir, un instant décontenancé.

Cela passa inaperçu, sauf du général qui remarqua en outre, que le duc mettait délibérément la conversation sur l'arrivée du sénateur Sherman en Angleterre : et même, qu'il posait des questions frisant l'indiscrétion sur la nature du voyage sénatorial.

— Ah oui, il vient pour affaires politiques, m'avez-vous dit, observa le duc d'un ton à demi interrogateur, lorsque Léonie eut annoncé que son père s'embarquait dans deux jours sur le *Campania*, et serait à Liverpool au commencement de la semaine suivante.

— C'est politique en un sens, dit Mistress Sherman. Mon mari est chargé d'apporter des valeurs américaines pour une somme très importante, il doit en faire le dépôt à la Banque d'Angleterre contre un envoi d'or aux Etats-Unis.

— Voilà ce qu'il voulait savoir, se dit le général; mais que diable peut-il vouloir faire de ce renseignement ? et il continua a observer.

— Une dangereuse mission, il me semble, dit le duc.

— Dangereuse ! et comment ? s'écria Léonie surprise. Les bons du Trésor américain, ce n'est pas de la dynamite.

— Non, mais le monde est plein de voleurs, Miss Sherman, et il y en a qui pourraient être tentés par l'occasion, dit Beaumanoir, plus sérieusement que la chose ne semblait le com-

porter. Si j'avais un parent chargé d'une mission pareille, je crois que je lui câblerais d'avoir l'œil bien ouvert, Mistress Sherman.

Mais la bonne dame répondit en riant qu'elle se ferait remettre à sa place par le sénateur ; celui-ci trouverait certainement qu'il était assez grand pour se tirer d'affaire tout seul.

Le duc n'insista pas, mais le général remarqua son air désappointé.

— Sa Grâce sait quelque chose. Voyons un peu. Il était à bout quand on l'a tiré de son trou de New-York, murmura le vieux chasseur d'étrangleurs dans sa moustache grise.

Beaumanoir prit congé bientôt ; en faisant ses adieux, il échangea quelques mots avec Sybil qui avait observé son cousin avec autant d'attention, mais plus ouvertement que le général.

— Je vais aller trouver Alec, chez lui, dans John Street, lui dit-il, et je lui demanderai sans doute de m'héberger pour la nuit.

— C'est vraiment honteux que vous en soyiez réduit là, dit Sybil étourdiment. Vous avez été trop bon pour nous. J'aurais dû quit-

ter Beaumanoir House tout de suite ; je filerai dès que je pourrai prendre d'autres arrangements.

— Je vous demande de n'en rien faire, dit Beaumanoir gracieusement. Alec est à peu près mon seul ami et... et j'ai besoin d'un ami, cousine Sybil. J'ai été heureux de lui rendre service ainsi qu'à vous : si, du moins, on peut appeler cela vous rendre service, ajouta-t-il avec une gravité qui surprit la jeune fille.

Elle lui donna une poignée de mains énergique et le général qui n'avait pas échangé quatre mots avec son visiteur, le reconduisit jusqu'à la porte d'entrée.

— Allez-vous à pied, duc, demanda-t-il, ou faut-il siffler un cab ?

Beaumanoir regarda dans la rue à droite et à gauche et haussa les épaules :

— Que j'aille à pied ou en voiture, ce sera tout pareil pour moi, dit-il. Adieu, général.

Celui-ci le regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'il fut hors de vue : puis, rentrant dans son appartement particulier, tout tapissé du butin de ses campagnes d'Orient, il choisit un

cigare avec soin et s'enfonça dans un confortable fauteuil d'osier.

— Il se trame quelque chose, murmura-t-il. Je perçois une certaine vibration dans l'air qui me rappelle tout à fait les anciens jours. Je me demande ce que c'est.

VII

LA RENCONTRE SUR L'ESCALIER

Alec Forsyth occupait dans John Street, quartier d'Adelphi, deux chambres qui formaient un petit appartement de garçon ; la maison était louée à des particuliers, sauf le rez-de-chaussée qui était une boutique de marchand de vins. Les moyens limités du jeune Ecossais ne lui permettaient pas d'habiter un quartier plus aristocratique ; et puis John Street était tout près de Downing Street, où l'appelaient ses fonctions journalières.

Pendant la journée les locataires étaient

absents, à leurs affaires; la vieille maison était vide, sauf à l'étage supérieur où se tenait la femme de charge; par contre, la boutique du marchand de vins était encombrée de clients; à la nuit, c'était tout l'opposé; la boutique était fermée et silencieuse et toutes les chambres étaient occupées.

Dans la soirée de ce lundi où le duc de Beaumanoir avait fait sa visite aux Sherman chez le général Sadgrove, Alec était chez lui, en train de trier ses papiers et de faire ses préparatifs de départ pour Prior's Tarrant où il devait se rendre le lendemain. Huit heures sonnaient; il venait d'allumer sa lampe, quand la porte s'ouvrit brusquement et donna passage à Beaumanoir.

— Comment, c'est vous, Charley... Ah! le diable m'emporte, duc veux-je dire! Je vous croyais à la campagne! s'écria Alec, plus étonné encore de l'allure de son ami que de sa brusque arrivée.

En effet, Beaumanoir, après s'être glissé à l'intérieur, avait fait volte-face aussitôt et fermé à double tour; non content de cela, il

avait poussé les vieux verrous massifs en haut et en bas de la porte et s'était jeté ensuite dans un fauteuil en s'épongeant le front avec son mouchoir.

— Je ne crois pas avoir été suivi, murmura-t-il, mais c'est plus sûr. Puis, plus haut : je suis venu vous demander l'hospitalité pour cette nuit, ma vieille branche ; donnez-moi un sofa, n'importe quoi ; seulement, j'ai peur de vous jouer un vilain tour ; mon voisinage n'est pas très sûr, je vous en préviens. Mais, en ce moment, je suis assez... embêté ; j'ai besoin de compagnie.

Forsyth se leva et mit affectueusement la main sur l'épaule du duc.

— Allons, dit-il avec fermeté, je vais oublier un instant que je suis votre employé ; je ne suis plus que votre ami. Que veut dire tout cela ? Je vois que vous avez été blessé aussi. Vite, racontez-moi toute l'histoire et voyons ce qu'il y a à faire.

Beaumanoir secoua la tête, tristement.

— Je ne peux pas vous raconter mon histoire, commença-t-il. Enfin, je puis vous par-

ler des effets, sinon des causes. Depuis hier, midi, on a attenté à ma vie certainement deux fois et peut-être trois.

— Comment cela? demanda Forsyth laconiquement.

— A Prior's Tarrant, un jardinier boiteux a été attaqué puis relâché quand ses assaillants se sont aperçus de l'erreur; ils l'avaient pris pour moi. A la nuit, montés sur le toit, ils ont essayé de m'asphyxier en allumant un feu de charbon de bois et en bouchant la cheminée. Je me suis réveillé à temps; j'ai eu la force de ramper jusqu'à la porte.

— Eh bien, vous avez dû appeler et faire empoigner ces gredins. Ils n'ont pas pu s'échapper ainsi par les toits, s'écria Alec d'un air un peu incrédule.

Beaumanoir secoua de nouveau la tête.

— Je n'ai pas appelé et ils se sont sauvés sans laisser de trace. Il y a des raisons, Alec, qui m'auraient empêché de témoigner contre eux, s'ils avaient été pris. Ces mêmes raisons m'empêchent de vous en dire plus long.

— Ah çà, vous avez donc fait un vilain

coup, tué quelqu'un pour le moins ? dit Forsyth gravement.

— Au contraire, je n'ai rien fait du tout, répliqua Beaumanoir. C'est pour avoir refusé de faire une certaine chose que je suis poursuivi.

— Et le troisième attentat ?

— Il a eu lieu cet après-midi. Au moment où je me rendais chez votre oncle, j'ai été renversé par une voiture qui a failli m'écraser. Mais cela pouvait être un accident.

— Avez-vous remarqué le cocher et les personnes qui étaient dans la voiture ?

Beaumanoir dut avouer qu'il n'en avait rien fait. Au moment, il n'avait pensé qu'à se faire nettoyer et à bander son poignet foulé ; la voiture était déjà partie quand il eut l'idée que cela pouvait être un nouvel attentat succédant aux deux autres.

Forsyth ne dit rien sur le moment et prit une cigarette sur la cheminée. Après avoir fumé quelques instants, il éclata tout à coup :

— Cela ne peut pas durer ainsi. Avez-vous des raisons de croire que ceux qui vous pour-

suivent ne vous lâcheront pas jusqu'à ce qu'ils aient réussi ?

Beaumanoir sembla réfléchir comme si ce point de vue était nouveau pour lui.

— Non, dit-il avec un rire nerveux. Je n'ai pas eu beaucoup de temps jusqu'ici pour voir devant moi. Je ne puis rien affirmer, mais je crois que si je pouvais atteindre la fin de la semaine prochaine, mettons quinze jours, le danger serait écarté.

Forsyth s'assit pour mieux réfléchir, tout en s'entourant d'un nuage de fumée bleuâtre ; deux ou trois minutes s'écoulèrent ainsi dans le silence. A ce moment, un faible bruit se fit entendre du côté de la porte ; le duc, dont les nerfs étaient tendus, fut le premier à s'en apercevoir ; le regard de Forsyth prit la même direction et tous deux virent une chose étrange : le bouton de la porte bougeait ; quelqu'un poussait la porte de l'extérieur, mais celle-ci étant fermée à clef, refusa naturellement de s'ouvrir.

Forsyth mit un doigt sur ses lèvres et fit signe à Beaumanoir de passer dans la chambre

à coucher, séparée du cabinet de travail où ils se trouvaient par une draperie. Puis, s'approchant sans bruit de la porte, il tira tout doucement les verrous et ouvrit la porte brusquement : il se trouva en face d'un petit homme qui recula devant son attitude menaçante.

— Qui diable êtes-vous et que venez-vous faire ici pour déranger les gens à cette heure ? demanda Forsyth brutalement.

— N'est-ce pas ici que demeure M. Crofton, Monsieur ? bégaya l'intrus.

— Non ; il n'y a personne ici qui s'appelle Crofton, répliqua Forsyth, un peu adouci par l'attitude craintive du personnage. Celui-ci commença à s'excuser en expliquant qu'il venait apporter une potion commandée chez un pharmacien dans le Strand et qu'on lui avait sans doute mal indiqué la maison.

Pour témoigner de sa bonne foi, il présentait une petite fiole, et se retira en renouvelant ses excuses ; mais non sans avoir lancé un rapide coup d'œil dans l'appartement.

Forsyth se tint sur l'escalier jusqu'à ce que

l'homme eût entièrement disparu, puis rentra dans la chambre en barricadant la porte comme elle l'était auparavant.

— Ce n'est rien, dit-il, en soulevant la portière ; un pauvre diable qui s'est trompé d'adresse.

— Pas tant que vous croyez, répliqua le duc, calme en apparence, mais devenu très pâle. Je l'ai entrevu un instant. C'est un individu qui m'a suivi comme mon ombre depuis mon départ d'Amérique ; il ne m'a pas lâché jusqu'au moment où je vous ai rencontré à l'hôtel Cecil. Il se fait appeler Marker et il est de la bande, Alec.

— Il n'avait pas l'air bien terrible ; vous renverseriez ça d'un coup de poing, répondit Forsyth qui commençait à croire son ami un peu frappé. Il ne reconnaissait plus le fringant hussard d'autrefois, Charles Hanbury, cavalier intrépide, champion de boxe, rompu à tous les sports. Comment pouvait-il trembler devant un avorton pareil ?

— Je pense qu'il est envoyé seulement pour m'espionner, pour s'assurer de ma présence

ici, répliqua Beaumanoir, en passant la main sur ses yeux, d'un geste las.

Par une inspiration subite, Forsyth passa dans la chambre à coucher en laissant retomber la draperie de façon à être dans l'obscurité.

La fenêtre donnait sur la rue; en se penchant, il aperçut un homme traversant sur le trottoir opposé et reconnut Marker au moment où il passait sous la clarté d'un réverbère.

Forsyth attendit un moment et put voir l'espion revenir lentement sur ses pas :

— Vous avez raison, dit-il, il y a quelque chose de louche. Cet homme monte la garde dehors.

— Je m'en vais. Je ne peux pas vous exposer ainsi, dit Beaumanoir en prenant son chapeau, un chapeau neuf qu'il avait acheté aussitôt après l'accident.

Forsyth le força à se rasseoir.

— Vous êtes fou, tout duc que vous êtes, dit-il rudement. Ce qu'il vous faut, c'est un bon somme, et vous le prendrez ici, dans cette chambre.

Marker n'est pas sûr que vous soyez ici, au-

trement il ne serait pas venu nous raconter ses histoires. D'un autre côté, il a des doutes, sans quoi il serait déjà parti ; il faut lui faire prendre le change. Ah ! si mon oncle, le général Sadgrove était ici ! Tenez, ajouta-t-il après un moment de réflexion, voici ce que nous allons faire. Il est neuf heures ; c'est l'heure où l'on va à son club. Je vais prendre la Northumberland Avenue et aller passer une heure au « Constitutional ». Vous, pendant ce temps-là, vous me ferez le plaisir de vous étendre là, bien tranquillement, les portes bien fermées, et le gaz baissé. Cet animal ira retrouver ceux qui l'envoient ; il sera complètement fourré dedans, car il ne pourra pas s'imaginer que je vous ai laissé seul.

— Oui, ce n'est pas mal trouvé, dit Beaumanoir. Mais, je vous en prie, Alec, ne restez pas absent plus d'une heure. Je ne crois pas que je tiendrais plus longtemps.

Forsyth le rassura et, passant sa tenue de soirée, lui donna ses instructions finales : Beaumanoir devait s'enfermer, dormir si possible, et n'ouvrir qu'au mot de passe « RAT ».

Là-dessus, Forsyth le quitta; dans la rue il aperçut l'espion rôdant toujours sur le trottoir opposé. Sans paraître le remarquer, il se rendit rapidement à son Club, où il resta patiemment une heure entière, temps qu'il avait jugé nécessaire pour que Marker en vint à la conclusion qu'il désirait.

Il était dix heures et demie quand Forsyth repassa dans John Street; la rue était déserte; il vit de suite que l'homme n'était plus à son poste. Pressé d'aller délivrer Beaumanoir, il se hâtait de gagner sa maison quand, au moment d'atteindre le seuil, il entendit un bruit de pas sur l'escalier. A la lueur d'un bec de gaz allumé au-dessus de la boutique du marchand de vins, il put voir deux hommes descendant rapidement et parlant à voix basse, l'un, grand, maigre, famélique, avec une sorte de soutane de clergyman; l'autre, gros et gras, misérablement vêtu et coiffé d'un chapeau mou.

Forsyth se rangea au pied de l'escalier pour les laisser passer, et, remarquant les regards furtifs qu'ils lui lançaient en se retournant,

monta chez lui quatre à quatre. Il connaissait de vue tous les locataires de la maison ; ceux-ci étaient des étrangers dont la mine ne lui disait rien de bon. Arrivé à la porte de sa chambre, il frappa tout en prononçant le mot convenu ; mais une sorte d'instinct le poussa à tourner le bouton de suite. La porte céda aussitôt ; elle n'était même pas fermée.

— Où êtes-vous ? s'écria Forsyth, regardant autour de lui dans la chambre à demi éclairée, telle qu'il l'avait laissée.

Pas de réponse. Le cœur serré, Forsyth ouvrit le bec en plein et se précipita dans l'autre chambre : vide aussi! Le duc de Beaumanoir avait disparu.

Forsyth courut de nouveau à la porte d'entrée. Pas de doute, elle avait été forcée. On avait fait une pesée avec une pince, et la porte avait été simplement tirée par les malfaiteurs à leur départ. Des éclats de bois indiquaient assez le genre de travail auquel ils s'étaient livrés ; pourtant, chose bien curieuse, les verrous avaient été tirés.

Mais qu'était devenu Beaumanoir ?

VIII

LE PANNEAU COUPÉ

Dans le superbe salon de Beaumanoir House, Sybil Hanbury se préparait à mettre fin à sa soirée solitaire en allant tout simplement se coucher. Le maître d'hôtel, homme pointilleux sur le cérémonial, tenait la main à ce que tous les candélabres, toutes les appliques fussent allumés chaque soir ; la vaste salle brillait de mille feux comme une salle de bal, et la petite silhouette noire y semblait perdue. Sybil posa son livre et se mit à réfléchir sur l'inconvenance qu'il y avait pour elle

à rester plus longtemps dans la maison : « Tout ce personnel et un palais ducal pour ma petite personne, c'est vraiment trop ridicule, se dit-elle, d'autant plus que le véritable propriétaire est là, tout prêt à y entrer. J'espère que les Vincent pourront me recevoir bientôt. »

Son cousin l'avait à la fois étonnée et attirée. Dans son enfance, elle avait si souvent entendu dire qu'il ne serait jamais bon à rien, que malgré les bons procédés qu'il avait eus pour Alec Forsyth elle n'avait pu se défaire de ses préventions. Mais elle avait été conquise par son regard qui semblait implorer son amitié. Son instinct de femme lui disait que le chef de la famille était sous l'influence d'une tension d'esprit qui le troublait, même physiquement.

— On dirait un homme assis sur une machine infernale, attendant le moment de l'explosion, pensait-elle. Pourtant, je ne crois pas qu'il soit mauvais ou qu'il ait un passé qui puisse se dresser tout à coup devant lui. Je voudrais savoir ce qui le tourmente, afin de

lui rendre, Alec et moi, un peu du bien qu'il nous a fait.

Elle se levait pour se retirer dans sa chambre, lorsque le maître d'hôtel entra brusquement avec des signes d'agitation d'autant plus visibles que sa tenue était plus correcte d'ordinaire.

M. Prince avait vieilli au service de la famille ; la seule liberté qu'il se permit envers l'orpheline, était un ton parfois un peu paternel.

— Je ne sais vraiment pas, Miss, si je devrais vous déranger aussi tard pour un pareil motif, dit-il. Deux hommes sont en bas qui demandent à voir Sa Grâce ; en son absence, ils insistent pour que je vous demande si vous voulez bien les recevoir.

— Je ne sais rien des affaires du duc et je vais monter me mettre au lit, répondit Sybil, surprise de l'animation du butler. Et puis, Prince, « insister » est une expression plutôt singulière à employer ici, n'est-ce pas ?

— Je ne me serais pas permis de la répéter, Miss, si elle n'avait été appuyée d'une sorte

d'autorité, se hâta de répondre le serviteur. J'aurais dû dire que ce sont des détectives du Scotland Yard et Miss comprendra mon émotion.

Sybil, prenant son parti aussitôt, se rassit et dit à Prince de les faire entrer. Elle n'avait aucun désir de s'ingérer dans les affaires de son cousin, mais, à ce moment, le sentiment instinctif qu'elle avait du mystère environnant le duc se précisa et elle vit, avant tout, l'intérêt de la maison.

Elle comprit qu'il fallait voir ces hommes, qu'elle devait arriver à savoir, dans l'intérêt même de son cousin, ce qu'ils lui voulaient.

Prince revint bientôt pour introduire non pas deux, mais un seul homme, un individu d'âge moyen, d'aspect cadavérique, vêtu comme un clergyman et qui se tint obséquieusement sur le seuil, tandis que le butler venait apporter sa carte.

— Vous ne les aviez pas laissés seuls dans le hall? demanda Sybil au butler à demi-voix.

— Oh! non, certainement, Miss; William

était à son poste quand je suis monté ; je n'ai plus trouvé que cet homme en bas quand je suis descendu, il m'a dit qu'il avait renvoyé l'autre, que ce n'était pas la peine de vous déranger à deux.

Le butler parti, Sybil fit signe à l'individu d'approcher. Sa carte portait « Inspecteur Chantrey, service des Recherches criminelles ». Il s'avança d'un pas hésitant, avec une humilité qui s'accordait avec son déguisement. Mais Sybil crut voir que son allure inquiète n'était pas entièrement feinte et qu'il prêtait une oreille attentive aux bruits du dehors. Il arriva enfin devant elle et se tint là, debout, comme un loup affamé devant une brebis, mais une brebis sur ses gardes et n'ayant aucunement l'intention de se laisser dévorer.

Il se mit à parler rapidement, pour la forme seulement, à ce qu'il semblait, et toujours l'oreille tendue :

— Je pensais trouver sa Grâce à la maison, commença-t-il d'un ton à moitié interrogateur.

— Eh bien, le butler a dû vous dire qu'elle n'y était pas, répondit Sybil sèchement.

— C'est vrai, mais on ne peut pas toujours se fier aux domestiques et j'ai pensé que je ferais mieux de voir quelqu'un de la famille. Puis-je vous demander si le duc est attendu ici ce soir ?

— Non. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

L'aplomb avec lequel cette question fut posée sembla déconcerter le questionneur. Il lança un regard furtif à la jeune fille bien campée dans son grand fauteuil, dans une attitude de nonchalante sécurité.

— Voici la chose, dit-il d'un ton hésitant. Nous savons... nous avons reçu avis de la brigade de police de Prior's Tarrant qu'une agression a été commise hier dans le parc contre un des serviteurs. On croit dans la commune que l'attaque était dirigée en réalité contre le duc; et on nous a télégraphié de faire une enquête.

La raison donnée paraissait assez plausible et pouvait expliquer l'attitude d'homme traqué qu'avait le duc. Pourtant était-ce une

excuse suffisante pour se présenter à pareille heure?

— Je ne puis comprendre encore comment je pourrais vous être utile dans une affaire dont je ne sais rien, dit-elle, sans dissimuler sa méfiance.

— Je voulais m'assurer seulement que le duc n'était pas à la maison. Maintenant que j'ai le renseignement de bonne source, permettez-moi de me retirer, répliqua l'homme d'un air embarrassé, et il commençait déjà à battre en retraite en saluant gauchement.

Mais à peine avait-il fait trois pas vers la porte, que celle-ci s'ouvrit et Prince annonça d'un air important :

« Sa Grâce le duc. »

Beaumanoir, très pâle, s'avança délibérément au-devant de Sybil. A la vue de l'homme :

— Eh bien, Monsieur? dit le duc brusquement.

Sybil entendit l'homme répéter mot pour mot l'histoire qu'il avait racontée pour justifier sa visite. Le duc parut très contrarié.



— Oui, oui... il y a eu quelque chose comme cela dans le parc, à Prior's Tarrant, dit-il avec colère. Mais cette méprise ne justifie nullement votre intrusion auprès de cette jeune fille, à onze heures du soir. Je me plaindrai à vos supérieurs de cette inconvenance.

— Que se passe-t-il ? se demanda Sybil.

L'attitude inquiète, aux aguets, de l'homme avait disparu ; sa figure sournoise avait pris une expression insolente, et ce fut d'un ton dégagé qu'il répondit :

— Alors, je vais souhaiter bonne nuit à Votre Grâce. Il est probable qu'elle y regardera à deux fois avant d'avertir le Scotland Yard.

Le duc suivit l'homme jusqu'à la porte et le remit aux mains de Prince en priant ce dernier de le mettre dehors.

Beaumanoir revint auprès de Sybil et lui fit toutes ses excuses avec une certaine hâte.

— Ma chère cousine, dit-il en lui prenant la main, je suis plus qu'ennuyé qu'on ait laissé entrer cet homme. Il est heureux que je me sois trouvé là pour vous en débarrasser. Je

voudrais faire dire quelque chose à Alec qui va venir probablement.

— Mais Alec est la correction même, dit Sybil en riant malgré elle. Il ne rend pas visite à une demoiselle seule, même étant son fiancé, à onze heures du soir.

— Peu importe ! j'ai lieu de croire qu'il va venir dans quelques instants ; je voudrais qu'il sache que tout va bien pour moi et que, décidément, je quitte la ville pour aller passer quelques jours au bord de la mer. Je lui écrirai quand j'aurai besoin de ses services comme secrétaire. C'est tout, je crois... Maintenant, il faut que je m'en aille, vraiment.

Mais Sybil ne prit pas tout de suite la main qu'il lui tendait. Elle se rappelait lui avoir entendu dire qu'il devait passer la nuit chez Alec ; et cette décision nouvelle, ce message pressant, avaient quelque chose de bien étrange. Elle vit dans son regard la même expression agitée, anxieuse.

— Puisque Alec doit venir, ne vaudrait-il pas mieux que vous l'attendiez ici ? demanda-t-elle, en ajoutant ingénument : « Je pour-

rais même vous donner un lit si vous consentiez à vous sentir chez vous... dans votre propre maison.

Mais Beaumanoir n'était pas à même de remarquer le côté amusant de la situation. Il ne tenait pas en place et Sybil en conclut qu'il voulait être parti avant l'arrivée d'Alec. Elle se décida à faire tous ses efforts pour retenir son cousin aussi longtemps que possible; mais elle n'eut pas besoin de grands frais d'imagination. Prince apparut de nouveau à la porte, d'un air un peu ahuri, et annonça : « M. Forsyth ».

Beaumanoir était visiblement décontenancé de n'être pas parti à temps. Sybil voyant que les deux hommes avaient quelque chose à se dire, se retira à l'autre bout de la chambre.

Après un sourire de bienvenue à sa fiancée :

— Qu'est-ce qui vous a fait quitter le gîte? mon vieux, dit Forsyth au duc. Vous m'avez fait une rude peur. Quand je me suis aperçu de votre départ, je suis venu à tout hasard.

— Je n'ai pas voulu vous exposer aux chances que vous pouviez courir en me recevant

cette nuit, dit Beaumanoir d'un air las ; alors je suis parti. J'ai bien pensé que vous viendriez vous informer ici, c'est pourquoi je suis venu pour qu'on vous dise que je suis sain et sauf... jusqu'à présent.

— Vous n'avez pas été inquiété avant de quitter mon appartement ?

— Non. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que quelqu'un y est venu. Ce doit être après votre départ, dit Forsyth d'un ton grave. Et il raconta qu'il avait trouvé la porte enfoncée et qu'il avait croisé d'abord sur l'escalier deux hommes d'allure louche, l'un misérablement vêtu, l'autre habillé comme un clergyman.

— Comme un clergyman ! s'écria Beaumanoir, oubliant la présence de Sybil dans la chambre. Alors, mon cher Alec, j'ai vu la mort en face, ici même, il n'y a pas dix minutes. J'ai trouvé votre homme ici, se donnant pour un détective, mais je ne l'ai pas cru un seul instant.

Sybil entendant, malgré elle, ces paroles prononcées à haute voix, se dit que la maison

de Beaumanoir se trouvait dans une passe dangereuse. Quel était ce danger menaçant son noble cousin, elle n'avait aucun moyen de le savoir. Mais le duc avait dit qu'il s'était trouvé face à face avec la mort dans ce même salon qui lui semblait, à elle, un lieu si sûr, et elle ne put s'empêcher de frissonner; de plus, elle comprit instinctivement que cet homme, qui n'était pas en sécurité dans ce splendide appartement inondé de lumière, avec une armée de domestiques à portée de sa voix, allait affronter l'insécurité des rues de Londres, en pleine nuit, parce qu'il ne voulait pas qu'elle fût exposée à un danger quelconque à cause de lui.

Cette conduite chevaleresque éveilla en elle, en dehors des sentiments de famille, cet instinct de dévouement qui se trouve dans tout cœur de femme.

— Je n'ai pu m'empêcher de vous entendre, dit-elle, en se rapprochant. Moi aussi, je me suis défiée de cet homme, absolument. Je suis sûre qu'il avait de mauvaises intentions. Mais je voudrais vous dire, cousin Charles..., que

vous devriez rester ici cette nuit. Si vous quittez la maison, je la quitterai aussi.

Forsyth lui lança un regard reconnaissant.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit-il vivement. Allons, ne soyez pas entêté, cher ami. L'homme a déguerpi, je pense. Eh bien, nous serons de pauvres gens si nous ne l'empêchons pas de rentrer, et je ne suppose pas qu'il essaiera. Rien ne s'oppose à ce que vous passiez une nuit tranquille ici, sans le moindre inconvénient pour Sybil, et demain matin nous pourrons voir à loisir ce que nous aurons à faire.

— Et ce que j'ai dit, je le ferai, ajouta Sybil avec fermeté. Si vous ne restez pas ici, j'aurai l'ennui d'aller chercher un hôtel en pleine nuit. Croyez-vous que je puisse supporter la pensée de vous enlever l'abri de votre propre toit ?

Beaumanoir hésitait ; dormir était bien tentant. Il sortit de la chambre et alla trouver Prince dans le grand hall d'entrée.

— Cet homme qui se donnait pour un détective est bien parti, n'est-ce pas ? Vous en

êtes bien sûr ? Vous l'avez mené vous-même jusqu'à la porte et vu partir ?

— Et verrouillé la porte derrière lui, Votre Grâce. M. Forsyth m'est témoin que j'ai dû tirer les verrous pour le laisser entrer.

Beaumanoir retourna au salon.

— Vous êtes bien gentils tous les deux et je resterai ici, cette nuit seulement, dit-il. Je voudrais vous donner des explications, mais... je suis victime des circonstances.

— L'explication attendra, dit Forsyth d'un ton bref. Puis-je rester aussi ?

La permission fut accordée, naturellement, et Sybil se retira dans sa chambre, après avoir donné des ordres pour qu'on préparât deux chambres contiguës. Pendant ce temps, les deux hommes allèrent au fumoir boire un verre de whisky et fumer une cigarette. Mais ils restèrent silencieux, évitant par un accord tacite, la question qui les préoccupait. Alec n'avait qu'une idée, c'était que Beaumanoir eût une bonne nuit ; après quoi, il tâcherait de causer sérieusement avec lui.

Ils se séparèrent à la porte de leurs cham-

ores situées au premier. Les fenêtres donnaient sur Piccadily où la circulation ne s'arrête jamais; rien à craindre de ce côté. Pourtant, Forsyth resta longtemps assis avant de se mettre au lit.Ne sachant d'où venait le danger pour le duc, il n'avait pas voulu recommander aux domestiques de bien fermer partout : mais le pas tranquille de Prince faisant sa ronde le rassura, et enfin il s'endormit. Sybil, de son côté, à l'autre bout du corridor, avait plus de peine encore à trouver le sommeil. Le contraste des incidents de la soirée avec le calme habituel régnant dans cette maison bien ordonnée, l'avait troublée, pour ne pas dire alarmée ; c'était une nature saine, peu ou pas nerveuse ; pourtant elle était impressionnée.

Pourquoi le duc était-il aussi anxieux de savoir si le faux clergyman avait réellement quitté la maison ? Et maintenant elle se rappelait trop tard qu'elle avait oublié de dire une chose très importante : c'est que deux hommes s'étaient présentés en bas et qu'elle n'en avait reçu qu'un. Prince avait bien dit

que l'autre avait été renvoyé par William, le second valet de pied, mais ce domestique était un homme insouciant ; on ne pouvait compter sur lui, d'autant plus qu'il avait une passion malheureuse pour la principale femme de chambre. Sybil ne put chasser la pensée que l'autre homme, trompant la surveillance du valet de pied, était peut-être encore dans la maison, caché dans une des chambres inoccupées.

Elle ne put s'endormir ; une ou deux fois elle entr'ouvrit la porte pour regarder dans le corridor ; mais elle ne vit à la lumière vacillante de sa bougie que les deux rangées de portes fermées et s'efforça alors de fixer son attention sur un livre ; la nuit s'écoula ainsi. Vers trois heures du matin, elle se décida à jeter encore un coup d'œil avant de se mettre au lit.

Elle avait déjà empoigné le bouton de la porte, quand elle retira la main comme si elle avait été mordue par une vipère. Quelqu'un était dans le corridor, occupé à une besogne mystérieuse, c'était un léger bruit, incessant,

monotone, comme le bourdonnement d'une abeille. Retournant sur ses pas, elle baissa le gaz de sa chambre et souffla sa bougie. Puis, rouvrant sa porte avec précaution, elle avança sur la pointe des pieds dans le corridor. Le bruit devenait plus distinct et elle put se rendre compte qu'il venait de la chambre occupée par le duc. Elle ne se laissa pas le temps d'avoir peur; il fallait avertir immédiatement Alec et le duc, mais sans donner l'alarme au malfaiteur.

L'épais tapis amortissait ses pas ; en tâtant et comptant les portes, elle arriva à celle de la chambre occupée par Forsyth, à quelques pieds seulement de l'homme, absorbé dans son travail inquiétant. Sans perdre une seconde, Sybil frappa à la porte de Forsyth en l'appelant par son nom. Le bruit à la porte voisine cessa immédiatement et, à ce moment, il arriva deux choses; une main de fer saisit le poignet de la jeune fille en même temps que Forsyth ouvrait la porte de sa chambre dont il avait laissé le gaz allumé. La lumière projetée dans le corridor fit voir un homme en

habits râpés et en chapeau mou, maintenant Sybil d'une main, tandis que de l'autre il cherchait à diriger son revolver sur Forsyth. Mais, à ce moment, apparut le duc en pyjama.

— Donnez-moi ce pistolet, dit-il froidement en braquant son revolver sur la tempe de l'homme.

Puis quand le malfaiteur fut désarmé :

— Maintenant, veuillez marcher devant moi jusqu'à la porte, que je vous mette dehors moi-même. Et vous deux, ajouta-t-il du même ton tranquille, vous m'obligerez beaucoup en ne donnant pas l'alarme aux domestiques pendant que je serai en bas.

— Je descends avec vous, dit Forsyth sèchement.

Sybil avait l'air plus qu'étonnée de l'attitude du duc ; courant à sa chambre chercher de la lumière pendant que l'homme était mis dehors, elle vit qu'un panneau de la porte avait été en partie coupé avec une petite scie à ressort, encore engagée dans la rainure.

IX

LA TACTIQUE DU GÉNÉRAL

Quelques heures plus tard, à Grosvenor Gardens, le général Sadgrove était en train de prendre son tub, quand un domestique frappa à la porte et lui annonça que M. Alec Forsyth désirait le voir immédiatement. Le général passa une robe de chambre à la hâte et descendit dans son cabinet. Son œil perçant eut bientôt remarqué l'expression troublée du jeune homme, debout devant la cheminée.

— Il y a du grabuge, mon ami ? Votre

copain Beaumanoir a des ennuis ? demanda le général avec son laconisme habituel.

Forsyth le regarda un moment sans parler et partit d'un éclat de rire nerveux.

— Vous semblez avoir le don de seconde vue, oncle Jem, dit-il.

— L'homme est traqué, dit le général, a-t-il été pris ?

— Presque, répliqua Forsyth et il commença à raconter les incidents de la nuit et ce que Beaumanoir lui avait dit des précédents attentats dont il avait été victime. En apprenant que le duc avait refusé absolument de révéler le motif de cette vendetta et de réclamer la protection de la police, le général Sadgrove poussa un grand soupir, puis, quand il sut que le matin même, grâce à la vigilance de Sybil Hanbury, il avait tenu à sa merci un des assassins et qu'il s'était contenté de l'escorter jusqu'à la porte, l'ancien chasseur de Thughs laissa entendre des grognements inarticulés.

—Et maintenant, oncle Jem, je vous appelle au secours, ajouta Forsyth gravement, le duc a bien voulu m'autoriser à vous répéter sous le

sceau du secret ce qu'il m'a confié à moi-même et je crois bien que si vous trouvez un moyen de déjouer ces malfaiteurs inconnus, il l'adoptera, à la condition toujours que la police sera tenue à l'écart. Il m'a donné sa parole d'honneur de rester à Beaumanoir House jusqu'à mon retour : mais il est plus que probable qu'il recevra un mauvais coup, dès qu'il voudra mettre le nez dehors.

Le général jouait machinalement avec un petit plateau indien : il releva tout à coup la tête et avec un regard perçant à son neveu :

— Vous n'êtes pas tout à fait aveugle, Alec, dit-il, et vous êtes capable de lire entre les lignes. Quand un homme menacé de mort refuse d'avertir la police, c'est qu'il a un vilain secret lui-même.

— Vous connaissez son histoire. Charles Hanbury n'a eu d'autre ennemi que lui-même et je crois bien que le duc de Beaumanoir est tout pareil, répliqua Forsyth avec chaleur ; mais le général semblait très calme. Le vieux guerrier s'amusait à tenir un poignard afghan en équilibre sur son doigt.

— Je suis d'accord avec vous sur un point, dit-il enfin. Une compagnie d'assurances, sachant ce que nous savons, serait très mal inspirée de consentir un contrat sur la vie de Sa Grâce. Les chances sont pour qu'il soit un homme mort dans les vingt-quatre heures qui suivront son départ de Beaumanoir House. Je pense qu'on a pris des précautions pour que de faux détectives ou de faux n'importe quoi, ne puissent pénétrer de nouveau jusqu'à lui ?

Forsyth répondit que le duc avait promis de rester dans sa chambre jusqu'à son retour et qu'ordre avait été donné au butler de ne laisser entrer personne sous aucun prétexte. De plus, ajouta-t-il avec une certaine fierté, Sybil est avec nous et elle voit clair.

— Alors, dit le général brusquement, je vais finir ma toilette et quand nous aurons mangé un morceau, nous retournerons ensemble à Beaumanoir House. Nous devons donner un meilleur abri à votre duc qu'une maison à Picadilly, avant d'établir nos tranchées contre un ennemi aussi tenace.

Les deux hommes déjeunèrent seuls rapide-

ment, avant que les dames fissent leur apparition. Le général reprit la conversation aussitôt qu'il se trouva dans le cab de son neveu.

— Je suis fâché de vous avoir à peine donné le temps d'avaler, dit-il. Je déteste mentir aux dames, tant que je puis l'éviter. Les Sherman qui demeurent ici connaissent Beaumanoir, elles ont fait la traversée avec lui : si nous avions dit où nous allons, leur curiosité eût été éveillée.

Forsyth qui connaissait son oncle, comprit que ce dernier voulait le sonder ; du moment qu'il avait appelé à son aide ce rusé chasseur d'hommes, il n'était pas assez bête pour lui cacher rien.

. — Je comprends, répliqua-t-il : Beaumanoir m'a parlé d'elle plusieurs fois, et je dois dire qu'il m'a manifesté une certaine émotion quand il a su qu'elles habitaient chez vous. J'en ai conclu qu'il devait être épris de Léonie ; mais comme je ne les ai pas vus ensemble, je ne pourrais pas dire si le sentiment est partagé.

Le général savait ce qu'il voulait savoir ;

il retomba dans le silence. Ce ne fut que vers la fin de la course que Forsyth, en quelques mots, raconta au général sa rencontre fortuite avec le duc à l'hôtel Cecil, le jour où celui-ci était arrivé d'Angleterre et, avec un effort de mémoire, il se rappela le nom de l'homme que le duc avait été voir : Clinton Ziegler.

— Je ne dis pas que ce soit bien important, mais j'ai voulu vous en parler pendant que j'y pense, dit-il en lançant un regard de côté à son oncle dont l'expression comme toujours était indéchiffrable : mais, il vit la main droite de celui-ci saisir un petit porte-crayon en or et inscrire un nom sur la manchette gauche ; il comprit qu'on avait jugé son renseignement utile.

Ils furent reçus par Prince, très correct, mais évidemment dévoré de curiosité. Pas plus que les autres domestiques il n'avait été mis au courant de l'alerte de la dernière nuit et l'ordre qu'il avait reçu de mettre la maison sur un pied de défense, l'avait surpris grandement. Il fallait y regarder de près pour s'apercevoir du dommage fait à la porte de

la chambre à coucher, et Sybil, ayant balayé les sciures de bois, personnne ne s'en était aperçu encore.

— Personne n'est venu, Monsieur, sauf un ou deux fournisseurs habituels à la petite porte et on ne les a pas laissé entrer, dit le butler en débarrassant les visiteurs de leurs chapeaux et de leurs cannes.

Sybil apparut à ce moment, aussi fraîche que si elle avait dormi toute la nuit ; le général ne lui fit qu'un léger salut, ce qui était son habitude avec toutes les femmes, mais la pression de sa main était plus significative qu'à l'ordinaire.

— Sa Grâce boude, dit-elle en souriant. En tous cas, le duc ne veut pas quitter la chambre avant de vous avoir vu, général Sadgrove. Je lui ai dit que vous étiez là, mais il m'a répondu que si vous vouliez le voir, vous n'aviez qu'à monter. N'est-ce pas un peu impoli ?

— Très juste, répliqua le général. Je voudrais le voir seul. Voulez-vous me conduire à sa chambre, Miss Hanbury. Alec lira les journaux pendant ce temps.

Un trait qui peignait bien le général, c'est que, sachant par son neveu la vaillante conduite de la jeune fille, il ne lui en dit pas un mot et la laissa partir sans une observation.

A la voix du général, le duc vint ouvrir la porte qu'il avait fermée à clef.

— Ne me prenez pas pour un poltron, général, parce que je suis enfermé ainsi : j'ai affaire à une bande capable de tout.

Pour toute réponse, le général referma lui-même la porte à clef, après avoir examiné le panneau scié, en connaisseur.

— J'ai passé ma vie à détruire des bandes, dit-il après s'être assis, je suis peut-être un peu rouillé depuis ce temps, mais j'aimerais bien me refaire la main avec celle-là. D'après ce que l'on m'en dit, elle en vaut la peine. Beaumanoir eut un sourire soucieux.

— Trois tentatives d'assassinat en quarante-huit heures, répliqua-t-il ; vous voyez qu'ils ne s'endorment pas. Mais sérieusement, général, la partie n'est pas bien engagée pour vous. Je ne suis pas sûr que je voudrais les voir pris, car il ne faut pas de

débats publics. Je ne puis vous donner aucun fil à suivre, ni répondre à aucune question. Tout ce que je demande à votre grande expérience, c'est de m'aider à gagner encore une semaine : le danger serait peut-être passé pour moi après ce délai.

— Vous refusez absolument de m'aider ?

— Absolument. Il y va de l'honneur de ma maison.

— Je ne vous poserai pas de questions, dit le général sans ajouter qu'il y en avait auxquelles il n'avait plus besoin de réponse, d'autres auxquelles il comptait répondre lui-même. Je suis ici pour vous donner un conseil et ce conseil est de quitter Londres, d'aller à la campagne, où vos amis pourront veiller sur vous. Les professionnels du crime rencontrent plus de difficultés à la campagne où chaque commère de village peut devenir un témoin. Je voudrais que Votre Grâce se rendît à Prior's Tarrant en me permettant d'avoir l'honneur de l'y accompagner comme invité.

L'avis n'eut aucun succès, le duc se leva et se mit à arpenter la chambre avec plus

d'agitation qu'il n'en avait montré jusque-là.

— Je dois vous dire que j'ai pris l'endroit en horreur depuis la nuit de dimanche. Vous penseriez comme moi, général, si vous vous étiez réveillé à moitié asphyxié. Je pensais me rendre au bord de la mer, dans un hôtel quelconque. Mais Forsyth et Sybil m'ont persuadé de rester et vous voyez les conséquences. Allons où vous voudrez, mais pas à Prior's Tarrant.

— C'est pourtant là que je vous trouverais plus en sûreté que n'importe où et j'ai mes raisons pour parler ainsi : laissez-moi au moins compléter ma proposition.

— Cher Monsieur, dit Beaumanoir après s'être excusé de sa vivacité, le taillis du parc est une cachette idéale pour un assassin aux aguets. La maison elle-même est pleine de coins et de recoins qui défieraient votre vigilance.

— Mais, dit le général, le nombre est une sécurité, et j'allais vous proposer d'y avoir tout un lot d'invités. Je voudrais amener Mrs Sadgrove : si Alec et Sybil Hanbury vou-

laient bien venir aussi, cela justifierait ma présence, et vous avez vu que ce sont de bons gardes du corps.

Le duc regarda son interlocuteur avec une sorte d'ahurissement.

— Vous oubliez, général, dans votre ardeur à me servir que vous avez à la maison des hôtes que vous ne pouvez abandonner.

— Je n'ai pas oublié les Sherman : dans ma pensée, vous deviez faciliter mon plan en invitant également mes hôtes.

Le vieux diplomate présentait cette amorce comme une nécessité imposée par les circonstances.

Beaumanoir rougit, cessa brusquement d'arpenter la chambre et... mordit à l'hameçon.

— Je n'avais pas eu cette idée, dit-il en hésitant, et je doute fort qu'ils viennent.

C'était la défaite et le général n'eut pas grand'peine à détruire les objections qu'on ne lui opposait que pour la forme. — Le délai était court ? soit. Mais les Américains étaient moins formalistes que nous ; ils n'en seraient que plus flattés. — La connaissance avait

duré peu de temps à bord? Mais quelques jours de traversée passés ensemble valaient un an ailleurs. — Les Sherman pouvaient être impliqués dans un drame qui devait leur rester étranger? Le général se porta garant que, quoi qu'il arrivât, aucun mal, aucun scandale n'atteindraient ni la mère ni la fille.

Avant de sortir de la chambre, le général avait arrangé de revenir plus tard dans la journée avec son serviteur indien, Azimoolah Khan, qu'il savait précieux dans une occasion pareille. Dans l'intervalle, il irait préparer les dames à cette partie pour le lendemain; l'invitation de Beaumanoir viendrait après, par la poste.

En descendant le large escalier, le général Sadgrove marmotta dans sa moustache.

— Je pensais bien que l'idée de recevoir Léonie dans la demeure de ses ancêtres, lui sourirait. Tout de même il ne faut pas la laisser devenir amoureuse de lui avant qu'il n'ait les mains nettes.

De retour auprès d'Alec et de Sybil, le général les informa de la partie projetée à

Prior's Tarrant. Ils accueillirent avec empressement un projet qui devait les réunir sous le même toit.

— Nous aurons peut-être du mal à faire changer de camp toute la bande, expliqua le général. Mais ce ne sera pas le plus difficile. J'aurai besoin de vous, Alec, comme aide de camp, et aussi d'Azimoolah Khan pour une besogne plus importante.

— Azimoolah ! s'écria Forsyth, se rappelant certaines histoires sanglantes dont l'ancienne ordonnance de son oncle était le héros, avant d'avoir renoncé aux joies féroces de la chasse aux Thughs pour le service plus doux de son bien-aimé Sahib, à Belgravia. Ne croyez-vous pas que ses procédés sentent trop la jungle pour ce pays-ci ?

Le général se contenta de sourire.

— Je me demande ce qu'il a dans sa manche, se dit Forsyth, tandis que Sybil et lui le regardaient monter en cab. Le démon de la chasse l'a empoigné et ne le lâchera plus maintenant.

X

UNE VISITE DE POLITESSE

Le général Sadgrove n'etait pas homme à s'embarquer dans une entreprise sans éclaircir d'abord les points douteux ; en rentrant chez lui, il se fit conduire au New Scotland Yard, où, sans vouloir donner ses raisons, il demanda s'il était vrai qu'il existât un « Inspecteur Chantrey ». Il n'y en avait point. Ce qui ne l'étonna guère.

En arrivant à Grosvenor Gardens, il prit sa femme à part et lui apprit le plan formé d'une visite en corps à Prior's Tarrant.

— Vous voilà revenu à votre ancien métier, Jem ; je le lis dans vos yeux, dit-elle, en regardant la figure rude et impassible de son mari. Y a-t-il du danger ?

— Pour moi, peut-être ; pour un autre, certainement. Par le fait, Madge, c'est pile ou face si je réussis à sauver la vie d'un homme. Je ne sais pas encore si cet homme a de la valeur, mais sa vie en a.

— Alors, il va sans dire que j'irai avec vous, dit Mrs Sadgrove, n'ayant pas de peine à deviner par la visite matinale d'Alec Forsyth, de quelle vie il s'agissait. Ces excellents Sherman seront ravis d'habiter la demeure historique d'un duc, même si l'invitation est un peu irrégulière. Ne sont-ils pas Américains? Je vais les trouver et leur annoncer la chose.

— Sans une seule allusion à ce qui se prépare surtout, faites bien attention, dit le général qui se retira dans sa tanière. Il resta quelque temps assis, réfléchissant, puis sonna. Un grand gaillard d'Indien se présenta en costume indigène et en turban, saluant très bas et exprimant par sa contenance un ennui

mortel ; mais, en se redressant, il rencontra le regard de son maître, et ses yeux noirs brillèrent aussitôt d'un vif éclat.

— Allah soit loué ! Les anciens jours sont revenus ! s'écria-t-il dans sa langue maternelle, lisant dans la figure de son maître comme dans un livre ouvert.

— Oui, Azimoolah, ils sont revenus. C'est une guerre sans merci, le bien contre le mal, comme lorsque nous marchions dans la jungle, au clair de lune, répliqua le général dans la même langue. As-tu toujours ta parole insinuante et tes bras de fer, comme là-bas ?

— Essayez-moi, Sahib, essayez-moi, répondit l'Indien vivement.

— C'est bon, dit le général avec un sourire de contentement. Maintenant, écoute bien les ordres.

Le conciliabule dura jusqu'au lunch. Mrs Sadgrove remarqua, à cette occasion, mais sans en dire un mot, qu'Azimoolah Khan ne se tenait pas, comme à l'ordinaire, derrière la chaise de son maître. Le général ne sembla pas remarquer son absence et commença une

explication sans queue ni tête de l'invitation à se rendre tous à Prior's Tarrant. Le duc de Beaumanoir, assura-t-il, voulait réunir sa jeune parente Sybil et Alec Forsyth sous son toit et la chose n'étant pas possible sans un chaperon, le général avait proposé de venir tous : lui, Mrs Sadgrove et les Sherman.

Mrs Sherman se montra ravie de la perspective et parut seulement anxieuse de savoir la durée de la visite. Son mari, le sénateur, avec la précieuse charge de Bons du Trésor qu'il apportait, était attendu à la fin de la semaine et elle voulait être à Londres pour le recevoir. Léonie, de son côté, qui paraissait moins enthousiasmée que sa mère, insista aussi sur ce point, mais le général avait réponse à tout.

Il n'y a pas de durée fixée, dit-il en regardant ses hôtes candidement. Mais Sa Grâce a fait plusieurs fois allusion au plaisir qu'il aurait à faire la connaissance du sénateur. C'est donc qu'il compte bien que votre mari viendra tout droit de Liverpool à Prior's Tarrant.

Ceci parut arranger les choses.

— Beaumanoir a gardé un certain attachement pour les Américains au milieu desquels il a vécu, ajouta le général. Et à ce propos, ma chère, dit-il en se tournant vers sa femme, je ne voudrais pas être impoli pour Mrs Talmage Eglinton. Puisque nous allons tous quitter la ville, que diriez-vous d'aller lui rendre sa visite cette après-midi ? Si vous n'avez pas d'autres engagements, je commanderai la voiture pour quatre heures.

Si le général, qui n'avait jamais rendu une visite de politesse sans grogner, parlait ainsi, Mrs Sadgrove savait ce qu'on attendait d'elle et elle acquiesça : elle n'avait pas la moindre idée des raisons qui pouvaient conseiller la politesse à l'égard d'une intrigante que, tous, ils détestaient.

Aux anciens jours, lorsqu'elle vivait au camp avec son mari, assise sous la tente et regardant silencieusement les allées et venues des mystérieux espions, elle avait toujours deviné quand un grand coup se préparait, quand la capture ou la mort d'un malfaiteur

notoire était imminente. Elle voyait son mari jeter le filet, mais elle ne le fatiguait pas de ses questions sur les prises. De même aujourd'hui, bien qu'inquiète de la recrudescence de ses instincts professionnels, elle avait confiance que le vieux vétéran saurait accomplir sa tâche avec le même succès que le jeune capitaine d'autrefois.

Quand la voiture fut avancée, le général décida les Sherman à les accompagner. Il parut impatient pendant la course et regarda sa montre à plusieurs reprises. Enfin, lorsqu'au bureau de l'hôtel on lui répondit que Mrs Talmage Eglinton était chez elle, il eut un soupir de soulagement. Il prit le temps de poser quelques questions à l'employé de bureau, pendant que les visiteurs le précédaient sur l'escalier.

— N'avez-vous pas à l'hôtel un gentleman du nom de Ziegler, Clinton Ziegler ? Ah ! merci, je ne me trompais pas. Pouvez-vous me dire s'il est chez lui en ce moment ?

On lui répondit que certainement M. Ziegler était chez lui, attendu qu'il était infirme et ne

sortait jamais. Il recevait du monde, beaucoup de monde, mais toujours dans son appartement qui était dans le même corridor que celui de Mrs Eglinton, à la suite; non, ce monsieur et cette dame ne se connaissaient pas, pensait l'employé. En tout cas, ils étaient arrivés à des époques différentes et il n'avait jamais remarqué qu'ils fussent en relations.

Le général se hâta de rejoindre les autres et entra avec eux dans le magnifique salon de réception de Mrs Talmage Eglinton. La jolie veuve, très élégante, les reçut avec effusion, et ne dissimula pas sa surprise en apercevant le général dans le sillage des dames; elle le plaisanta sur sa politesse et ne se gêna pas pour lui dire qu'il devait avoir une arrière-pensée pour venir ainsi se concilier sa bienveillance.

Le général se disculpa en souriant, mais dans sa moustache grise il murmura :

— Mâtin! elle est très forte, ou bien, Jem Sadgrove a fait une gaffe.

Pendant qu'une conversation banale s'en-

gageait, le général fit une remarque intéressante. L'appartement où ils se trouvaient avait été divisé en deux ; à l'extrémité de la chambre était une porte devant laquelle était placé un secrétaire assez lourd, ce qui semblait exclure l'idée que la chambre voisine fut louée aussi par Mrs Eglinton. Cette découverte amena un léger rictus sur les lèvres du général qui profita de la première occasion pour placer son mot.

— J'ai une nouvelle à vous annoncer, Mrs Talmage Eglinton. Vous allez être l'objet d'une distinction flatteuse.

— Vraiment ! Voilà qui est très intéressant, et le regard perçant de la personne interpellée s'éclaira aussitôt d'un charmant sourire. Ne me faites pas languir, général. Vais-je faire une croisière sur le yacht royal, où suis-je invitée à dîner avec le lord-maire ?

— Le duc de Beaumanoir va vous demander de venir chez lui, à Prior's Tarrant; j'étais avec lui ce matin et j'ai appris que vous recevriez votre invitation dans le cours de la journée. Nous y allons tous. Le duc est le

nouveau maître d'Alec et il s'est pris d'amitié pour nous tous, dit le général.

Il évita soigneusement de rencontrer le regard de ses invités en lançant cette bombe et ne put voir, par suite, le mouvement que fit la jolie tête de Léonie, ni l'air interrogateur d'une physionomie plus âgée. Son attention était concentrée sur son interlocutrice et ce ne fut pas en vain. Pour la première fois, à ce qu'il lui semblait, Mrs Talmage Eglinton changea de couleur et ne sut quoi répondre. Il la mit à son aise, ainsi que lui-même, grâce au petit mensonge qui lui avait déjà servi.

— Le duc en tient pour les Américains, voyez-vous. Il m'a dit vous avoir été présenté par mon neveu, le jour de son arrivée et lorsqu'il a su que nous vous connaissions, il a voulu à toute force vous avoir aussi. Et puis Alec n'en sera pas fâché, a-t-il ajouté. Ces derniers mots furent dits d'un air détaché, mais malgré toute son adresse, Mrs Talmage Eglinton ne put dissimuler l'impression qu'elle en ressentit ; les trois dames présen-

tes, froidement hostiles, ne manquèrent pas d'en faire la remarque ; elle rougit vivement et ses paupières battirent.

Mais on ne put savoir si elle acceptait l'invitation ou non, car à ce moment la conversation fut interrompue par un remue-ménage terrible qui venait de l'autre côté de la porte condamnée par le secrétaire ; c'était une confusion de voix et un bruit de pas précipités ; les dames se regardaient avec une frayeur que Mrs Talmage Eglinton semblait partager entièrement. Elle se leva et se dirigea vivement vers la porte ; puis semblant se souvenir qu'on ne pouvait l'ouvrir, elle sortit par la porte principale.

Le général sortit à sa suite dans le corridor, ce que l'agitation du moment rendait excusable ; par le fait, le vacarme était si épouvantable qu'on pouvait avoir affaire à un fou et le personnel de l'hôtel accouru dans le corridor semblait le croire.

— Que se passe-t-il? demanda Mrs Talmage Eglinton à l'un des domestiques. Le général écoutait derrière elle.

— Rien de bien sérieux, Madame. Un prince Indien, à qui on montrait des chambres, a eu la fantaisie d'avoir celles-ci, qui sont occupées par M. Clinton Ziegler ; le prince y est en ce moment et on ne peut le faire sortir, car on ne peut lui expliquer qu'elles sont louées. Il ne sait pas l'anglais, mais un des chefs de cuisine parle l'indien, je vais le chercher.

— Inutile, dit le général, je parle presque tous les dialectes indiens, je vais lui expliquer la chose.

— Faites attention, Monsieur, dit le domestique, il a étranglé à moitié le secrétaire de M. Ziegler qui a voulu le mettre dehors.

Sans tenir compte de l'avis, le général pénétra dans la chambre et ressortit bientôt avec un Indien de haute taille, qui se confondait en excuses, en saluts et en sourires. L'intrus était magnifiquement vêtu d'étoffes brodées d'or ; sur son turban d'une blancheur de neige brillait un diamant de la grosseur d'un œuf de pigeon. Par une porte entre-bâillée de la chambre envahie, on aperçut un instant

XI

SUR LA TERRASSE

La lune baignait de ses pâles rayons le parc de Prior's Tarrant, laissant dans l'ombre la façade de la maison et la terrasse qui la bordait. Devant la longue enfilade de fenêtres, avec une régulière monotonie, passait et repassait la silhouette du général Sadgrove, fumant un cigare en attendant l'arrivée du duc.

Après sa visite de l'après-midi, il avait couru à Beaumanoir House pour arranger le départ du duc et de son secrétaire ; puis, an-

noncé par un télégramme il était venu avant-coureur à Prior's Tarrant, car il av de bonnes raisons pour voyager séparéme Et maintenant il était plus que temps que voiture revînt de la station, distante de de milles environ.

— J'espère que je ne me suis pas trop r qué, murmura-t-il dans sa moustache, comptant sur la compagnie d'Alec pour sa vegarder le duc.

Il fit encore un tour, puis, frottant une lumette regarda sa montre. Il était 11 h. : et si les voyageurs qu'il attendait avai bien pris le train de 8 h. 45, la voiture aur dû être de retour depuis une heure. A pei avait-il fini son calcul qu'un bruit de roues fit entendre sur l'avenue et la lumière c lanternes dansa dans la nuit.

Le général s'empressa d'aller recevoir nouveaux arrivants à la porte d'entrée ; ma à son grand étonnement, la voiture était vic

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Perre demanda-t-il avec un calme apparent. Le d n'était pas là ?

— Non, Monsieur. Il est arrivé un accident au train de 8 h. 45. Personne de blessé. Rien à craindre, car Sa Grâce ne pouvait être dans le train.

— Comment le savez-vous ?

— Le train a déraillé entre Saint-Albans et Harpenden, Monsieur. Quelques voyageurs ont éprouvé une secousse violente, mais il n'y a pas de blessés. Le train suivant a remorqué les wagons encore debout en s'arrêtant à chaque station. Mais personne n'est descendu à Tarrant Road. James a couru tout le long du train et regardé dans chaque voiture, le duc n'y était pas.

Et Perret monta beaucoup dans l'estime du général lorsqu'il ajouta que, non content de cela, il avait fait demander par dépêche au chef de la gare où s'était produit l'accident si quelque blessé avait été laissé en arrière, et que la réponse avait été formellement négative.

Tous les voyageurs avaient été recueillis par l'express suivant, devenu omnibus pour la circonstance.

Le général avait déjà consulté l'indicateur et savait qu'il n'y avait plus qu'un seul train venant de Londres, avec arrêt à Tarrant Road, celui de 12 h. 1/4. Le cocher reçut donc l'ordre de se rendre de nouveau à la station pour l'arrivée de ce train, et le général, allumant un nouveau cigare, retourna sur la terrasse où il fit entendre un sifflement particulier. Au bout d'un instant, Azimoolah se glissa à ses côtés.

— Il y a de la besogne pour toi, dit le général. Peux-tu, comme autrefois, te passer de sommeil?

— Oui et de nourriture aussi, quand Allah et le Sahib le veulent.

Sur quoi le général lui décrivit aussi bien que possible l'endroit, distant de quinze milles environ où s'était produit l'accident, lui enjoignant d'y courir au plus vite et d'y récolter le plus d'informations qu'il pourrait; était-ce bien un accident où une manœuvre de leurs mystérieux adversaires? Qu'était devenu le duc? Azimoolah comprit à demi-mot et s'évanouit dans l'ombre avant que

sa main levée pour saluer fût retombée à son côté.

Le général reprit sa promenade, s'efforçant de pénétrer la situation nouvelle des choses et ne s'épargnant point lui-même. Pourquoi avoir mis tous ses œufs dans le même panier en faisant prendre le même train à Forsyth et au duc ? S'il avait cru le bureau de poste encore ouvert, il aurait télégraphié pour demander si le duc était encore à Beaumanoir House, car toute la question était de savoir s'il avait pris le train ou non et il avait le pressentiment qu'il l'avait pris. Leurs adversaires n'étaient pas gens à provoquer un accident qui n'eût rien rapporté.

Fatigué de raisonner ainsi dans le vide, le vieux soldat chercha une occupation plus utile ; il tâcha de découvrir la route qu'avaient suivie les malfaiteurs lorsqu'ils avaient gagné le haut de la cheminée qui correspondait à la chambre du duc dans le but d'asphyxier celui-ci. Il découvrit qu'ils avaient pu gagner le toit de l'ancien réfectoire en s'aidant d'un des arcs-boutants en

ruine ; ils avaient dû ensuite grimper le long d'une gouttière inclinée qui aboutissait au toit principal.

Ce qu'il y avait d'intéressant dans cette découverte était que les malfaiteurs en question auraient été pris comme dans une trappe si le duc avait donné l'alarme ; ils devaient donc compter absolument, en cas d'insuccès sur la ferme volonté du duc de ne pas les faire poursuivre.

— Faut-il qu'ils le tiennent bien ! se dit le général, tandis qu'un bruit de roues qui s'approchait le faisait revenir à la porte d'entrée. Si je le retrouve sain et sauf, je m'arrangerai pour qu'il me confie son secret avant d'aller se coucher.

Mais quand la voiture s'arrêta, le duc n'en sortit pas plus que la première fois ; seul, Alec Forsyth se présenta, assez pâle et semblant fuir les regards inquiets de son oncle. Il eut assez de sang-froid pour informer le général d'un ton calme, en présence des domestiques, que « Sa Grâce » n'avait pas paru. Le général le suivit en silence dans la salle à

manger et congédia le butler en l'assurant qu'ils n'avaient plus besoin de rien.

— Eh bien! demanda-t-il d'un ton bref, quand ils furent seuls?

Pour toute réponse, Alec lui tendit un télégramme.

« M. A. Forsyth, au train de 8 h. 45, Saint-Pancras.

« Revenez de suite, urgent, en grande perplexité. Ceux qui menacent le duc sont prisonniers ici. Il peut partir sans crainte, mais non revenir ici.

« Sybil Hanbury.

« Beaumanoir House. »

Le général comprit la position d'un coup d'œil.

— Beaumanoir était dans le train de 8 h. 45? lança-t-il. Ce télégramme est un piège et je suppose que vous me le montrez pour expliquer que vous ayez pu le quitter?

Forsyth baissa la tête.

— Sans doute, dit-il, on peut me blâmer d'avoir pu ajouter foi à cette infernale missive. Mais je dois vous dire d'abord comment les choses se sont passées ; jusqu'à mon arrivée à la station de Tarrant Road, j'espérais que tout allait bien, puisque à Harpenden, où j'ai appris l'accident, on m'avait affirmé que personne n'avait souffert.

Le récit de Forsyth, assez simple en soi, ne contribua pas peu à augmenter le mystère inquiétant qui entourait la disparition du duc. Les deux amis avaient quitté Beaumanoir House dans un cab ; ils eurent juste le temps de sauter dans le train de 8 h. 45. A peine avaient-ils pris place dans un compartiment vide où ils avaient fait mettre la plaque « réservé » qu'un petit télégraphiste se présenta, s'enquérant de la personne nommée Forsyth. Au vu de la dépêche, il avait suivi son premier mouvement, et, s'excusant auprès du duc, sous prétexte d'affaires urgentes, il avait sauté du train et s'était fait conduire en hâte à Beaumanoir House, où Sy-

bil lui apprit que ce télégramme était une imposture.

— Je suppose qu'elle vous en a dit, remarqua le général sèchement.

— Elle n'était pas de bonne humeur, avoua Forsyth d'un air un peu embarrassé. Je ne vois pas cependant que j'aie pu agir autrement ; je devais courir au secours d'une femme en détresse, lors même que j'eusse été un étranger pour elle.

— Calmez-vous, mon garçon. C'est moi qui suis à blâmer pour avoir confié notre insaisissable duc à un amoureux. Ensuite ?

Je suis retourné en toute hâte à Saint-Pancras, mais pour voir partir le train express, celui qui recueillit les voyageurs du train de 8 h. 45 sur le lieu de l'accident et j'ai dû faire les cent pas en attendant le départ du dernier train. Mais ce n'a pas été un accident. Une grosse poutre avait été mise en travers des rails, m'a-t-on dit à Harpenden.

Le général passa la main sur son front, s'efforçant de résoudre le problème. Après

tout, rien ne prouvait que le duc fût parti dans le train de 8 h. 45 ; il pouvait bien, se trouvant seul, être descendu au dernier moment. Mais Forsyth détruisit cet espoir en disant qu'il avait vu le train s'ébranler et Beaumanoir, toujours dans le compartiment, lui faire de la main un signe d'adieu. Si le duc n'était pas descendu à une station intermédiaire, il avait disparu à l'endroit même du déraillement, ce qui paraissait le plus probable de beaucoup. C'était aussi le plus inquiétant, car les voyageurs échoués sur la voie avaient dû attendre pendant trois quarts d'heure dans l'obscurité, dans un endroit entouré de bois épais.

— Hum ! ils m'ont tout l'air de le tenir cette fois, murmura le général, comme conclusion ; et il se versa un verre de vin en engageant son neveu à l'imiter. Le vieux gentleman but à petites gorgées.

— C'est la première fois que Jem Sadgrove a été battu par une femme. Mrs Talmage Eglinton tient le record, s'écria-t-il brusquement.

— Mrs Talmage Eglinton ! Que vient-elle faire ici ? demanda Forsyth étonné.

Beaucoup, à ce qu'il paraissait, comme le général, adossé au buffet, tâcha de l'expliquer à Forsyth en lui racontant l'accident du landau dont il avait été témoin, l'attitude étrange de sa visiteuse un moment après, et le rapport étroit qu'il était arrivé à établir entre M. Clinton Ziegler et sa voisine immédiate à l'hôtel Cecil.

— Vous n'avez pas perdu de temps, oncle Jem, dit Forsyth. Puis-je vous demander comment vous vous y êtes pris ?

— C'est bien simple, répondit le général, nous avons été rendre visite tous ensemble à cette dame, et pendant que nous étions là, Azimoolah, jouant le rôle de radjah indien, pénétra, comme par mégarde dans l'appartement de M. Clinton Ziegler et y fit une scène que nous avions préparée ensemble. Au premier bruit qu'elle entendit, Mrs Eglinton se leva vivement et se dirigea tout d'abord vers la porte de communication, sans penser qu'elle révélait ainsi l'usage de cette porte

que tout le monde à l'hôtel croyait condamnée ; elle se ravisa tout de suite, car elle n'est pas bête, mais je savais ce que je voulais savoir.

— Cela paraît convaincant, dit Forsyht.

— Le plus curieux, c'est que je n'ai pas vu trace de Ziegler, cet impotent qui, m'a-t-on dit à l'hôtel, ne sort jamais de chez lui. Il y avait là deux hommes, bien vêtus, mais sur leur figure se lisait clairement l'habitude du crime.

Le général fit une pause et regarda drôlement son neveu.

— C'est alors, poursuivit-il, que j'ai fait une fausse manœuvre, qui pourrait bien avoir pour conséquence de supprimer le septième duc de Beaumanoir du Peerage. J'ai dit à Mrs Talmage Eglinton que le duc prendrait le train de 8 h. 45 pour se rendre à Prior's Tarrant. Cela vous étonne, je vois, mais j'avais mon idée. J'ai ajouté que vous seriez avec lui, pensant que cela vous assurerait à tous deux un voyage tranquille. Car elle vous fait de l'œil, mon garçon, il n'y a pas à dire.

Forsyth rougit et sa figure s'assombrit : ainsi donc, on avait perdu la partie uniquement parce qu'il n'avait pas su rester à son poste, auprès du pauvre duc traqué.

Mais pourquoi était-il traqué? Pourquoi cette haine implacable qui semblait ne pouvoir être assouvie que par sa mort ?

— Le nœud de l'affaire semble être le dépôt des trois millions de livres sterling que mon vieil ami Léonidas Sherman vient apporter, dit le général brusquement. C'est un coup monté en Amérique, par une bande organisée qui a su compromettre votre copain Beaumanoir, je ne sais comment. — Quand il est venu nous voir à la maison, il a bien essayé vaguement d'avertir Léonie que son père devait se tenir sur ses gardes.

La supposition émise par le général ne fit qu'accroître l'appréhension de Forsyth. « Etre compromis » dans le cas de Beaumanoir, signifiait « être complice», car s'il avait simplement surpris le secret, pourquoi ne pas avoir averti la police et fait arrêter les conspirateurs? Forsyth se doutait que son

oncle pénétrait sa pensée : aussi s'empressa-t-il d'opposer le seul argument qu'on pût invoquer pour la défense de son ami :

— Si Beaumanoir était complice, dit-il, ces misérables ne chercheraient pas à le tuer, et lui-même n'aurait pas de raison pour vouloir avertir le sénateur Sherman.

— C'est là le point difficile, répliqua le général qui n'aimait pas les questions auxquelles il ne pouvait répondre.

— Et puis, vous n'auriez jamais pu décider le duc à recevoir Mrs Talmage Eglinton, s'il la connaissait comme une professionnelle du crime. Non, c'est certainement « pour l'honneur de sa maison », comme il le dit lui-même, qu'il se tait. Et il n'obéirait pas à ce sentiment, pour lequel il est prêt à donner sa vie, s'il recevait à Prior's Tarrant une femme dont la place serait à la Cour d'assises, une femme qui est une menace pour le père de Léonie ; vous savez que celle-ci est loin de lui être indifférente.

— Touche ! dit le général en choisissant

un cigare dans la boîte. Si Sa Grâce n'est pas actuellement réduite à l'état de viande froide, je donnerais cher pour vivre sous le même toit pendant quelques jours, tous ensemble, avec la perspective de l'arrivée du sénateur.

Il tenait le cigare entre le pouce et l'index et tout à coup se mit à considérer, avec une expression comique, la magnificence de la pièce où ils se trouvaient. Ses anciens triomphes dans la chasse à l'homme, il les avait obtenus à ciel ouvert, et souvent une bonne pipe l'avait aidé à résoudre un point difficile.

Maintenant il se sentait gêné par les splendeurs d'une maison ducale.

— Il ne faut pas fumer ici, grommela-t-il, Allons dehors. Je sais bien qu'il est deux heures. Mais impossible d'aller se coucher. Il s'approcha de la porte-fenêtre, et, ôtant les verrous, l'ouvrit pour se rendre sur la terrasse. A peine y était-il, suivi de Forsyth, qu'ils entendirent une respiration haletante et un homme hagard, les vêtements en

désordre se précipita vers la terrasse dont il monta les degrés en chancelant.

Le général et Forsyth avaient reconnu le duc dans celui qui se précipitait vers eux, il était suivi d'un autre homme qui se fit reconnaître aussitôt du général ; c'était Azimoolah.

XII

L'HOMME SOUS LA BANQUETTE

Quand le duc de Beaumanoir se retrouva seul dans le compartiment, après le départ d'Alec, il se renfonça dans son coin avec un soupir de soulagement ; non qu'il se sentit hors des atteintes du terrible Ziegler et de ses acolytes ; mais il était heureux de penser qu'au moins il ne serait pas cause que sa courageuse cousine eût à pleurer son fiancé.

— C'est une femme entre mille, pensait-il en allumant un cigare ; si ce départ d'Alec a été machiné par l'homme à la barbe blanche,

je ne lui en veux pas trop, à cause d'elle : au moins son fiancé sera épargné.

Puis, posant ses pieds sur la banquette qui lui faisait face, il se mit à envisager la situation de sang-froid, toujours avec un très faible espoir d'en sortir sain et sauf. Sauver sa vie n'était plus qu'un point secondaire pour lui ; ce qu'il désirait, c'était échapper à l'attention de Ziegler assez longtemps pour pouvoir avertir le sénateur Sherman du complot tramé contre lui. Son système nerveux résisterait-il jusqu'à l'arrivée du sénateur à Liverpool, voilà une question qu'il n'osait pas trop se poser.

Ziegler devait avoir compris, comme lui, qu'il importait d'agir immédiatement. Il était donc possible qu'une nouvelle tentative fût faite avant son arrivée à Prior's Tarrant où le général lui garantissait la sécurité.

Le ralentissement du train et son arrêt à la première station de Kentish Town interrompirent le cours de ses réflexions. Le compartiment portait bien la plaque « Réservé » et la portière était fermée à clef. Mais

qu'étaient de pareils obstacles pour les gens de Ziegler, et son cœur commença à battre violemment. La journée s'annonçait mal s'il devait être aussi énervé à chaque arrêt.

Cependant, trois autres stations furent encore atteintes et desservies sans incidents. A la quatrième, le garde du train se trouvait à proximité de la voiture du duc lorsqu'une voix impérieuse se fit entendre sur le quai.

— Allons, conducteur! que faites-vous là-bas? Faites-moi le plaisir d'ouvrir cette portière!

Le conducteur s'empressa d'accourir et Beaumanoir se pencha à la portière pour voir ce qui se passait. Il y avait là un élégant gentleman, de grande taille et à l'air important, qui s'escrimait après la poignée d'un compartiment de 1re classe. C'était le type de ces voyageurs qui imposent le respect aux employés de chemins de fer par leur air cossu et leurs façons hautaines. Un domestique portant une boîte à chapeau en cuir jaune et une couverture, se tenait respectueusement derrière son maître et lui tendit ces objets

pour aller chercher un compartiment de 2e classe. Le chef de train agita sa lampe et le train s'ébranla.

Beaumanoir reprit sa place, avec un sentiment de confort. Pour un homme qui, à peine un mois auparavant, devait faire à pied le long trajet de Bowery pour regagner sa pension de cinq dollars, il n'était pas désagréable de sentir que ces privilèges de classe, dont il venait de voir un spécimen, étaient les siens aujourd'hui.

Ses pensées prirent une tournure plus gaie. Comme il lui serait doux de mener la vie de grand propriétaire dans ses terres, et s'il pouvait seulement passer la date fatale, le cauchemar serait fini. Qui l'empêcherait de demander à Léonie de partager sa nouvelle fortune ?

Soudain, il se sentit ramené à la terrifiante réalité : ses yeux qui jusque-là regardaient sans voir autre chose que ses rêves de bonheur, étaient depuis un moment fixés à son insu sur un petit objet situé sous la banquette qui lui faisait face — un objet qui avait son

intérêt — c'était le talon d'une chaussure d'homme.

Cette vue provoqua en lui différentes impressions. Tout d'abord, il n'apercevait pas assez de la chaussure pour être certain qu'elle contenait un pied d'homme, bien que la supposition fût très vraisemblable : cet objet n'était là que depuis peu de temps, autrement il l'aurait remarqué. Son propriétaire devait être entré à contre-voie pendant que lui-même était penché à la portière, un moment auparavant.

Mais alors, si cet homme avait eu l'intention de le tuer, pourquoi s'être mis dans cette position qui le réduisait lui-même à l'impuissance. Pour le frapper, il fallait d'abord qu'il arrivât à se sortir de là, à moins qu'il ne pût se retourner assez pour lui tirer un coup de pistolet. Pendant un moment, il fixa encore le talon immobile, puis, cédant à une impulsion irrésistible, il le saisit, prêt à rire de sa propre frayeur s'il se trouvait n'avoir mis la main que sur un vieux soulier abandonné. Mais, au premier contact, il s'a-

perçut que la chaussure n'était pas vide ; employant toute sa force, il arriva à extraire le propriétaire jurant et tempêtant.

— Sortez de là, chenapan ! s'écria Beaumanoir. Relevez-vous et asseyez-vous dans ce coin. L'homme obéit, la tête basse ; son air minable et chétif ne pouvait faire craindre aucun acte de violence. Mais, quand il releva la tête, le duc comprit que ce n'était pas là un vagabond ayant cherché à faire le voyage gratis. Son compagnon de route donnait bien corps à la terrible menace : ils avaient déjà voyagé ensemble. C'était bien l'espion Marker, celui que Léonie lui avait fait remarquer à bord du *Saint-Paul*, celui qui l'avait suivi comme son ombre après son débarquement, jusqu'à l'hôtel Cecil.

— Eh bien, nous voilà encore ensemble, Monsieur Marker, dit le duc d'un air d'aimable ironie. J'aurais cru que votre ami Ziegler vous aurait donné de quoi prendre un billet, au lieu de vous laisser voyager sous la banquette, comme un pauvre misérable.

L'homme lança de son côté un mauvais regard.

— Mon nom n'est pas Marker, répliqua-t-il d'une voix faible, et je ne connais personne du nom de Ziegler.

— Il est très possible que ce ne soit pas votre nom, en effet, bien que vous l'ayez inscrit sur les regitres du *Saint-Paul* : mais quant à connaître le vieux coquin qui se fait appeler Ziegler à l'hôtel Cecil, cela n'est pas douteux.

— Vous en savez plus long que moi, alors, répondit l'homme sournoisement.

Beaumanoir, après avoir longuement observé l'espion, sa contenance à la fois humble et rusée, en vint à la conclusion qu'il ne devait être qu'un agent subalterne, chargé d'un rôle secondaire dans la partie qui se jouait. Sa présence sous la banquette n'en était que plus inexplicable.

— Dites-moi, mon brave, fit Beaumanoir après cet examen qu'il croyait concluant, vous allez perdre pied dans le courant où vous entraînent vos acolytes. Pourquoi ne

pas planter là Ziegler et Cie pour vous ranger de mon côté ? Vous y trouverez votre compte.

Mais l'homme secoua la tête et répondit d'un ton hargneux :

— Je ne comprends pas. Je planterai là qui vous voudrez et je me mettrai avec vous si vous me payez un billet pour Saint-Albans.

Cet entêtement à ne pas comprendre et cette explication absurde de sa présence sous la banquette finirent par lasser la patience de Beaumanoir.

Il semblait inutile de poursuivre la conversation. Le duc se tut jusqu'à la station suivante et se décida alors à mettre l'homme en demeure de se dévoiler. Baissant la glace de la portière, il appela le chef du train et l'informa qu'il venait de découvrir un homme voyageant sans billet sous la banquette.

Le chef du train saisit l'homme au collet et le fit descendre assez rudement.

— Allons, jeune homme, votre nom et votre adresse, et pressons-nous.

— Pourquoi donc ça ? demanda Marker insolemment.

— Pour vouloir frauder la Compagnie en voyageant sans billet.

L'homme eut un rire moqueur.

— C'est Monsieur qui vous l'a dit, voilà tout ; si je me suis réfugié sous la banquette, c'est que j'ai cru avoir affaire à un fou : je pense qu'on a le droit de voyager dans cette position quand on a payé son dû. Voici mon billet, je vais monter ailleurs.

Et il montrait, en effet, un billet de première classe très régulier ; il entra dans un autre compartiment, laissant là le duc et le chef de train, le premier souriant tranquillement, le second assez perplexe.

— Drôle de corps ! s'écria l'employé. Il doit être monté à Elstree pendant que j'étais occupé avec le gentleman et le voilà maintenant qui monte dans son compartiment. Votre Grâce comprendra que je ne pouvais rien dire, puisqu'il a un billet.

— C'est très bien, mon brave, répliqua Beaumanoir avec son sourire las. Cela n'a pas d'importance. Il m'a pris pour un fou et moi je l'ai pris pour un voleur. Voilà tout. Ce sont

des choses qui arrivent. Nous sommes en retard, n'est-ce pas ?

L'employé s'éloigna aussitôt et donna le signal du départ. Beaumanoir reprit sa place avec un trouble indéfinissable. Qu'allait-il lui arriver maintenant ? Il avait réussi à faire peser sur ce Marker une présomption d'attentat contre lui-même, sans qu'on pût cependant définir cet attentat. Maintenant que cet homme avait rejoint son complice probable dans un autre compartiment, qu'allaient-ils machiner ensemble ? Il était sûr, à présent, que ce voyageur n'avait fait tant d'embarras que pour détourner l'attention, pendant que Marker entrait à contre-voie et se glissait sous la banquette.

A l'arrêt suivant, il baissa la portière et regarda vers la queue du train. Il eut juste le temps d'apercevoir une tête qui regardait de son côté et qui se retira aussitôt. Ce n'était pas celle de Marker : c'était le personnage en question, celui qui avait joué le rôle de grand seigneur. Ainsi, on le guettait de ce côté-là.

— Je voudrais qu'ils fissent quelque chose pour en finir, murmura l'homme traqué, au moment où le train repartait. Mais je ne vois pas ce qu'ils pourraient faire avant que je descende à Tarrant Road, à moins qu'ils ne se présentent à la portière et me tirent dessus.

Mais son anxiété ne fut pas longue. Une secousse terrible projeta Beaumanoir sur la banquette opposée, les roues grincèrent sur les rails, un craquement sinistre se fit entendre, puis le train s'arrêta brusquement.

Beaumanoir ouvrit la portière aussitôt et se précipita sur la voie, heurtant le chef de train qui courait vers la machine.

— Il y avait un obstacle sur la voie, Votre Grâce, dit celui-ci. J'espère que ce n'est rien de grave.

Les voyageurs sautaient tous des voitures, plus effrayés que blessés évidemment. Beaumanoir tourna les yeux aussitôt vers le compartiment occupé par ses ennemis. Oui, c'était bien eux. Ils voulaient jouer leur rôle jusqu'au bout, à ce qu'il paraît. Le person-

nage ouvrit la portière et appela le chef de train, d'un air d'importance. N'obtenant pas de réponse, il descendit majestueusement, suivi de Marker qui semblait ne pas le connaître. Au même instant, l'homme qui avait joué le rôle de domestique, avec une boîte à chapeau et une couverture, vint les rejoindre et tous trois, s'éloignant de la zone lumineuse du train, se perdirent dans l'obscurité.

Le duc, regardant autour de lui, vit que l'accident avait eu lieu dans un endroit désert où la ligne était bordée de bois épais s'étendant jusqu'à la voie. Instinctivement, il s'éloigna de son compartiment ; il désirait savoir combien de temps on allait rester là, mais, pour avoir ce renseignement, il fallait passer à l'endroit où les trois hommes avaient disparu dans l'ombre. Pour les éviter, il se glissa sous le train et le longea du côté opposé, protégé des regards par les wagons. Un coup d'œil lui montra la nature de l'accident, et sa cause. Un obstacle formé de traverses et d'un amoncellement de ballast bar-

rait la voie et, d'après les remarques du mécanicien, la locomotive était trop endommagée pour pouvoir remorquer le train, une fois l'obtacle enlevé. Les voyageurs auraient à attendre un train de secours, à moins qu'ils ne préférassent gagner à tâtons la station suivante, à trois milles de là.

Pour Beaumanoir, la chose était claire : il y avait là, non pas un accident, mais un attentat, commis dans le but de le frapper mortellement au milieu de l'obscurité et de la confusion.

L'endroit, choisi dans une côte où la vitesse était réduite au minimum, indiquait le désir de ne pas faire de victimes, ce que confirmait la présence des conspirateurs eux-mêmes dans le train. Il comprenait maintenant le rôle que Marker avait à jouer ; il devait se tenir tout près de lui après l'accident, de manière à le signaler à ses acolytes.

En cela les émissaires de Ziegler étaient déçus, mais le danger n'était pas moins imminent. Sans doute les trois hommes étaient de l'autre côté du train, mais ceux

qui avaient préparé l'accident, deux au moins, devaient rôder tout près de là. A chaque instant ils pouvaient surgir du fourré et se jeter sur lui.

Il entendit, à ce moment, qu'on informait les voyageurs assemblés de l'autre côté du train qu'ils auraient à attendre une heure et demie environ avant de pouvoir être recueillis par un autre train ; il se décida aussitôt à partir.

Il deviendrait fou à rester plus longtemps exposé aux coups d'invisibles ennemis ; sans plus tarder, il enjamba le treillage et se précipita dans le bois.

Il n'avait pas fait six pas qu'en avant de lui se fit entendre un coup de sifflet auquel répondit aussitôt un craquement de branches mortes à sa droite. Son intention de se sauver à pied vers Prior's Tarrant avait été prévue évidemment et le bois était occupé ; la retraite était coupée de ce côté. Il retourna du côté de la voie et, longeant le treillage aussi vite que sa boiterie le lui permettait ; il essaya de nouveau de rentrer dans le bois

à deux cents mètres environ en avant de la machine. Il n'entendit plus rien ; cette fois il ne semblait plus être poursuivi. Il arriva bientôt à un endroit découvert où il put avancer plus rapidement.

XIII

DANS LA MAISON DU GARDE

Le duc poursuivit sa course pendant quelque temps; la rumeur causée par l'accident s'éteignait peu à peu ; il jugea qu'il était en plein bois, à un mille environ de la scène du désastre. Etait-il poursuivi ? Il n'en savait rien ; en tout cas, il n'entendait aucun bruit et il se prit à espérer que sa fuite avait passé inaperçue. L'allée qu'il suivait faisait à ce moment un brusque crochet à droite, au bout duquel il aperçut à quelques centaines de yards de distance la lumière d'une habitation. Un

souvenir de ses jeunes années lui revint tout à coup : n'étaient-ce pas là les couverts de son voisin, Sir Claude Asprey, et cette maison n'était-elle pas la maison du garde où il était venu, une dizaine d'années auparavant, déjeuner avec son oncle, alors qu'il prenait ses vacances d'Eton, et comme invité de Sir Claude à une partie de chasse ? Il s'en souvenait bien, c'était là qu'il avait tué son premier faisan.

N'obéissant qu'au besoin de parler à un être humain, il s'approcha de la maison et frappa à la porte; des aboiements furieux lui répondirent. La porte fut ouverte presque aussitôt par un homme grand et fort, de soixante ans environ, tenant un chandelier à la main et qui resta bouche béante en voyant un visiteur de bonne mine à une pareille heure et dans un lieu aussi écarté. Beaumanoir le regarda attentivement et sourit de plaisir ; c'était la première fois qu'il souriait depuis sa rencontre avec Forsyth, le jour où il avait débarqué.

— Je vois que vous m'avez oublié, Mayne.

dit-il ; moi, je vous aurais reconnu n'importe où, vous n'avez pas changé. Vous ne vous rappelez pas Charles Hanbury, qui est venu avec le duc de Beaumanoir à une partie de chasse donnée par Sir Claude, il y a une dizaine d'années.

L'honnête figure du garde s'éclaira.

— Pour sûr que je me rappelle, Monsieur, et se reprenant aussitôt : Faites excuse, Votre Grâce, c'est bien vous qui êtes le duc aujourd'hui ?

— Oui, Mayne, c'est moi qui suis le duc et je n'en suis pas plus heureux pour cela. Nous avons eu une espèce d'accident de chemin de fer et j'ai décidé de me rendre à Priors' Tarrant à pied plutôt que d'attendre pendant des heures le train de secours. Je n'étais pas bien sûr de la direction, alors je suis venu vous la demander. Puis-je entrer un instant, vous me renseignerez.

— Que Votre Grâce entre donc et soyez le bienvenu, mais ce n'est pas ici que je vous indiquerai le chemin. Je ne vais pas vous laisser errer seul dans les bois quand je suis là

pour vous guider, ce qui est un grand honneur pour moi.

Beaumanoir eut le sentiment qu'il n'était pas précisément à la place qu'il fallait sur le seuil d'une pièce éclairée et il suivit le garde à l'intérieur de la maison. Il entra dans une grande cuisine toute décorée de gravures de chasse et d'armes diverses pendues aux murs. Mayne expliqua que sa femme était couchée et que ses enfants, des hommes aujourd'hui, avaient quitté la maison.

Beaumanoir se laissa tomber sur une chaise et accepta un verre de bière qu'il but à petites gorgées pendant qu'il satisfaisait la curiosité du garde au sujet de l'accident. Il aurait bien voulu mettre ce brave homme dans la confidence en ce qui le concernait personnellement, mais il en sentit l'impossibilité.

— Votre Grâce prend la chose bien légèrement, dit Mayne ; enfin la Providence a dû veiller sur vous cette nuit spécialement.

— Comment cela ? dit le duc.

— Il n'y a pas quinze jours que votre oncle

et votre cousin ont été tués dans un accident semblable.

Cette coïncidence n'avait pas encore frappé Beaumanoir.

— C'est vrai, répliqua-t-il, je l'ai échappé belle et cela m'a un peu secoué. Au fait, Mayne, si vous pouviez me laisser reposer quelques heures dans ce bon fauteuil que je vois là, je différerais mon départ pour Priors' Tarrant jusqu'au matin ; je ne me sens pas en état d'arpenter la route cette nuit.

En réalité, il lui en coûtait de quitter cet abri sûr, pour retrouver les bois sombres où ses ennemis sans pitié le cherchaient sans doute ; de plus, il répugnait à l'idée de faire partager à ce bon serviteur le terrible danger qu'il courait.

Il eut bien aimé cependant, mettre un terme aux appréhensions que devaient éprouver Forsyth et le général.

Mayne, empressé, voulut aussitôt réveiller sa femme et lui faire préparer un lit dans la chambre d'amis, mais Beaumanoir ne voulut pas entendre parler de cela. Il était en train d'inviter son hôte à aller se coucher quand des

aboiements furieux retentirent derrière la maison.

— Ça, c'est le vieux Black. Il y a certainement quelqu'un par là dehors, dit Mayne en prêtant l'oreille, tout en avançant dans le couloir.

Beaumanoir resta dans la pièce, mais ce fut encore lui, dans son état de nervosité extrême, qui entendit le premier le bruit d'un pas hésitant, tout près de la fenêtre. Un instant après, un autre pas rapide se fit entendre et quelqu'un frappa à la porte.

Mayne alla ouvrir.

— Désolé de vous déranger, mais il est arrivé un accident de chemin de fer, dit une voix que Beaumanoir crut reconnaître. J'en ai assez d'attendre sur la voie. Pouvez-vous me donner un abri pour la nuit ?

— Entrez, Monsieur, je vais tâcher d'arranger cela, dit le garde obligeamment. J'ai déjà un voyageur ici.

Celui qu'il introduisit aussitôt n'était autre que le voyageur qui avait bousculé le chef de train à la station d'Elstree, celui-là même que

l'espion, Marker, avait été rejoindre. Il conservait ses grands airs et s'empara sans façon de la chaise que Beaumanoir laissait vacante en se levant. C'était plus que Mayne ne pouvait supporter.

— Excusez, Monsieur, vous prenez la chaise du duc de Beaumanoir.

— Oh ! mille pardons, s'écria le nouveau venu en prenant un autre siège ; nous sommes compagnons d'infortune, duc ; si j'ai bien compris, vous étiez aussi dans ce malheureux train de 8 h. 45, de Saint-Pancras.

Beaumanoir n'était pas dépourvu d'humour. Cet Américain quelconque, facile à reconnaître à son accent, voulant soutenir le rôle de gentleman anglais, l'amusa ; évidemment cet homme avait l'intention de le tuer et il n'était pas seul, il y avait eu d'autres pas que les siens près de la fenêtre ; n'importe. Certainement il ferait tout son possible pour ne pas être tué, mais en attendant, il ne voulait pas passer pour sa dupe et il voulait tirer de cet incident tout ce qu'il comportait de drôlatique.

— Oui, j'étais dans le train de 8 h. 45,

répliqua-t-il, en regardant l'autre bien en face, vous y êtes monté à Elstree, si je ne me trompe. Je vous ai remarqué parce qu'un homme que j'ai trouvé sous une banquette a été vous rejoindre à la station de Radlett, et vous avez quitté le train ensemble après l'accident.

L'homme eut l'air interloqué l'espace d'une seconde, mais il se remit aussitôt.

— Vraiment ? dit-il d'un ton détaché, sous la banquette ? Pas ordinaire, pour un voyageur de première classe, mais vous pensez bien que je ne le connais pas.

Beaumanoir n'insista pas. Il avait atteint son but. Il savait que cet homme et l'espion Marker étaient compères et cet homme savait qu'il le savait. Malgré tout, ce dernier continua à jouer son rôle, pour inspirer confiance à l'honnête garde de Sir Claude Asprey. Il cherchait à gagner du temps pour voir quelles dispositions seraient prises pour la nuit afin d'agir en conséquence.

— Maintenant que ce Monsieur est là, Votre Grâce ne peut plus refuser la chambre d'ami, dit Mayne triomphalement en se dirigeant vers

la porte. La patronne aura vite fait de la préparer.

Beaumanoir l'arrêta du geste.

— Un instant, dit-il, je ne tiens pas du tout à la chambre d'ami. Je m'étais décidé à coucher ici, vous le savez. Pourquoi changer nos plans. Donnez la chambre à Monsieur.

Il voulait voir quelle chambre choisiraient ses assassins ; d'un autre côté si Mayne, pour aller consulter sa femme, le laissait en tête à tête avec ce bandit, celui-ci aurait vite fait d'introduire une demi-douzaine d'acolytes qui ne le manqueraient pas. Chose curieuse, ce fut l'homme lui-même qui dénoua la situation en jetant sa carte sur la table.

— Jamais je ne consentirai à prendre la chambre pendant que Votre Grâce est aussi mal installée sur un canapé, dit-il, j'insiste pour rester en bas.

Beaumanoir jeta les yeux sur la carte et lut : « Colonel Anstruther Walcot, 14e Dragons de la Garde. »

Cette carte le dérida, malgré tout le danger qu'il courait ; ses adversaires venaient de

prouver qu'ils n'étaient pas infaillibles. Non seulement ils avaient choisi le nom d'un officier distingué, actuellement aux Indes, mais c'était le nom même du colonel de son ancien régiment.

Il prit son parti aussitôt ; il ferait semblant de croire la chose vraie.

— Très bien, dit-il en se levant. Après tout je suis arrivé le premier, il est peut-être juste que je sois le premier servi. Je prendrai la chambre, Mayne. Mais je ne veux pas que vous alliez réveiller votre femme, nous arrangerons bien cela tous les deux. Bonsoir, Monsieur, merci de votre obligeance.

Et il suivit le garde tout en lançant un regard à l'Américain pour voir comment il prenait la chose ; mais celui-ci était déjà occupé à écarter le rideau de la fenêtre ; un signal sans doute.

Arrivé à la chambre, Beaumanoir s'aperçut que c'était une vraie trappe, l'homme d'en bas l'aurait à sa merci ; ni serrure, ni verrous, un simple loquet. Il regretta un peu tard de n'être pas resté en bas ; au moins il aurait

empêché son ennemi, actuellement dans la place, de correspondre avec ceux du dehors. Passer la nuit dans cette chambre, il n'y avait pas à y penser. Une inspiration lui vint en se rappelant la carte du « Colonel Walcot ».

— Mayne, dit-il, en lui mettant familièrement la main sur l'épaule, il faut que je parte d'ici tout de suite, sans que ce Monsieur en bas le sache, aidez-moi.

— Mais, Votre Grâce..., dit Mayne, au comble de l'étonnement.

— Inutile de protester, interrompit Beaumanoir. Je ne peux pas tout vous expliquer, mais, en un mot, cet homme est mon ancien colonel, un frère d'armes, vous comprenez. Je m'appelais alors Hanbury et il ne me reconnaît pas ou bien fait semblant. Il me coûte d'avouer que je lui ai emprunté de l'argent autrefois, que je n'ai pu lui rendre encore : je serais désolé qu'il soit fait mention de cet argent avant que j'aie pu m'acquitter, ce que je ferai dès demain. Ainsi donc, aidez-moi à sortir de la maison à son insu, je me rendrai à Prior's

Tarrant et je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu.

Mayne se gratta la tête d'un air perplexe. Un duc et pair, s'enfuyant dans la nuit pour échapper à un créancier, c'était un problème assez compliqué pour un cerveau aussi simple; toutefois il se rappelait maintenant que le nouveau duc avait la réputation d'avoir un peu fait la fête, étant au régiment, et, après tout, il était assez naturel qu'il ne voulût se faire reconnaître du colonel qu'une fois sa dette payée.

— Oui, cela peut se faire, Votre Grâce, répondit le garde en ouvrant la lucarne ; il y a de ce côté un appentis dont le toit monte jusqu'ici, et tout contre l'appentis, il y a un tas de fagots. Vous pouvez vous en aller par là facilement et si vous ne faites pas de bruit, il ne se doutera de rien. Mais je vais accompagner Votre Grâce et vous conduire jusqu'à la sortie du bois.

— Non pas, Mayne, répliqua Beaumanoir vivement. Votre présence est bien plus utile ici. Je trouverai bien mon chemin tout seul.

Rentrez à la cuisine et dites au colonel Walcot, que je suis en train de me coucher. Ce n'est qu'un petit mensonge et voici un petit billet de cinq livres pour la peine. Vous resterez avec lui aussi longtemps que vous pourrez, une demi-heure au moins, et vous irez vous coucher ensuite.

— Très bien, Votre Grâce. Puisque vous le voulez, je le ferai.

— Et puis, Mayne, encore ceci. Demain matin ou avant, si le colonel Walcot s'aperçoit d'ici là que je suis parti, dites-lui que c'est pour pouvoir lui payer tout ce que je lui dois ; vous entendez bien, *tout ce que je lui dois*.

A peine seul, Beaumanoir, sans perdre du temps à supputer ses chances, se faufila aussitôt par la lucarne, se laissa glisser sur le toit de l'appentis et, à l'aide du tas de fagots, arriva à terre sans encombre. Tandis qu'il traversait la clairière pour gagner le bois, il se disait que chaque pas qu'il faisait pouvait être le dernier ; car il avait été évidemment suivi à la piste jusqu'à la maison

du garde et toute la meute devait être par là quelque part. Son seul espoir était qu'ils devaient plutôt monter la garde sur le devant de la maison, d'où ils pouvaient répondre aux signaux qu'on leur ferait de la fenêtre de la cuisine.

C'était sans doute le cas, puisqu'il parvint sans encombre jusqu'au taillis ; une fois là, sa marche fut retardée par l'épaisseur du fourré, mais il eut la chance de tomber sur un sentier qui le conduisit à la grande route. Au premier carrefour, il trouva un poteau indicateur qu'il put consulter à la clarté d'une allumette bougie et, certain maintenant de la bonne direction, il marcha rapidement vers Prior's Tarrant, se félicitant déjà d'avoir dépisté ses ennemis.

Quelle ne fut pas son épouvante en s'apercevant, au moment même où il entrait dans son parc, qu'une ombre furtive était attachée à ses pas. A mesure qu'il montait les marches de la terrasse, les pas se rapprochaient, on gagnait sur lui rapidement. Il n'y tint plus ; tout à fait hors de lui, il fit tout à coup volte-face et

au moment même où le général Sadgrove ouvrait la fenêtre pour fermer les persiennes, il se jeta furieusement sur... le fidèle Azimoolah, qui l'avait rejoint au poteau indicateur et veillait sur lui depuis ce moment.

XIV

TROP DE FEMMES

Lorsque le duc, encore haletant, fut entré dans la pièce, il secoua énergiquement la main que lui tendait Forsyth et vérifia aussitôt la fermeture de la porte-fenêtre.

— Tout va bien, dit-il du ton las qui lui était devenu habituel. Quand l'accident est arrivé, je me suis douté du coup et je me suis empressé de déguerpir ; ne valait-il pas mieux couper à travers champs que de rester là où j'étais une victime désignée. Mais ce grand diable, ajouta-t-il en désignant Azimoolah,

droit et fier dans son coin, m'a suivi à la piste et il allait m'atteindre quand je me suis précipité sur lui. Vous me ferez un véritable plaisir en le laissant aller.

Cet entêtement singulier à ne vouloir garder aucun prisonnier confirma les soupçons du général et ce fut avec une certaine raideur qu'il expliqua qu'Azimoolah était son propre émissaire et que, s'il l'avait suivi de près, c'était pour le protéger d'ennemis véritables qui n'étaient pas loin.

— Et maintenant si Votre Grâce veut aller se coucher, je lui garantis une bonne nuit. N'oubliez pas que vous avez à recevoir des dames demain.

— Je n'avais pas besoin de votre invitation pour aller dormir, général, répliqua Beaumanoir. Ce jeu de cache-cache a quelque chose d'énervant. Tâchez seulement, mes bons amis, de me garder vivant quelques jours encore et je vous laisserai tranquilles ensuite.

Il sortit de la chambre, traînant péniblement sa jambe boiteuse; le général, ému

d'une sympathie soudaine, fit signe à Forsyth de l'accompagner.

— Le pauvre diable est tout troublé, dit-il. Dormez dans sa chambre sur le sofa et s'il dort, ne vous amusez pas à le veiller. Azimoolah et moi nous aviserons à ce qu'il n'arrive rien. Mais il ne faut pas laisser votre ami seul avec son pistolet, vous comprenez ?

Forsyth acquiesça gravement et suivit le duc. Dès qu'il fut sorti, le général se tourna vers Azimoolah et lui dit d'un ton satisfait :

— Eh bien ! nous avons travaillé comme aux anciens jours. Tu as bien fait de protéger le duc jusqu'à la fin. Veille encore aux alentours de la maison et si tu aperçois quelque bandit avertis-moi de suite par le signe convenu. Je resterai dans cette chambre jusqu'au lever du jour.

— Les éloges du Sahib sont aussi doux que le miel de Cachemyr, répondit gravement Azimoolah qui sortit aussitôt et se perdit dans l'ombre tandis que le général, après avoir refermé la porte avec soin, s'étendait sur un divan pour prendre quelques instants de re-

pos, sachant qu'il pouvait compter sur son fidèle serviteur.

En effet, la nuit se passa sans autre alerte et les trois gentlemen se rencontrèrent au déjeuner du matin, comme il est d'usage à la campagne. La présence des domestiques les empêcha de faire allusion aux événements de la nuit. Beaumanoir ouvrant ses lettres, en montra une, ornée d'un pompeux monogramme.

— C'est de Mrs Talmage Eglinton qui accepte l'invitation, dit-il ; elle sera ici demain. Son style est bien facile pour une étrangère. Hum ! je pense qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elle se trouve ici avec ma cousine Sybil et ces dames. Vous savez, général, je l'ai invitée sur votre recommandation, vous répondez d'elle.

Sadgrove répondit par un grognement inintelligible ; la réflexion du duc venait de lui causer un saisissement qu'il eut de la peine à cacher.

Prenant le premier prétexte venu, il quitta la table en faisant promettre à Beaumanoir et

à Forsyth de rester dans la maison jusqu'à son retour. Quant à lui, il alla fumer un cigare dehors, et ce ne fut qu'au second qu'il commença à envisager le problème avec calme.

Comment avait-il fait une faute pareille? Quelle imprudence de réunir sous le même toit Mrs Talmage Eglinton, si elle était bien la femme qu'il soupçonnait, et Sybil Hanbury, sa rivale heureuse dans l'affection d'un homme qu'elle aimait également et qui avait repoussé ses avances.

— Sacrebleu! je me couperais la main, plutôt que de laisser faire du mal à cette jeune fille, et je n'oserais plus regarder Alec en face, murmura-t-il en tordant sa moustache nerveusement.

Il y avait encore autre chose : l'attitude du duc à la réception de la lettre de Mrs Eglinton était bien celle d'un honnête homme exprimant ses doutes sur la convenance qu'il y avait à la réunir à des femmes comme il faut. Ces doutes il ne les aurait pas eus s'il avait été en rapport avec la bande dont cette femme était l'âme.

Il aurait su qu'elle était une aventurière dangereuse, capable de tout, et il n'aurait jamais consenti à l'inviter à Prior's Tarrant en même temps que sa cousine Sybil, pour laquelle il avait toujours montré des sentiments chevaleresques.

Peut-être y a-t-il deux bandes, se dit-il, qui se disputent les millions de Sherman. Beaumanoir est avec Ziegler, et Mrs Eglinton leur fait échec. Dire que ce garçon a la clef de tout cela et qu'il ne veut pas parler, c'est enrageant! Si je puis lui extirper son secret, tout peut s'arranger, conclut-il, et il se promit de pénétrer la cause de son silence obstiné.

Comme il l'avait prévu, il y eut un répit ce jour-là de la part de leurs ennemis, du moins il n'y eut aucune tentative visible. Azimoolah ne donnait pas signe de vie. C'était donc qu'il n'avait aperçu rien de suspect dans le rayon d'un mille, de ce côté, le général était bien tranquille.

Dans l'après-midi, Beaumanoir descendit en bas du perron avec ses hôtes pour recevoir

les quatre dames qui arrivèrent ensemble à l'heure du thé ; on devait le prendre sur la terrasse. A peine arrivée, Mrs Sadgrove fit à son mari un signe qui indiquait qu'elle avait quelque chose de pressant à lui dire. Il s'arrangea en conséquence pour rester derrière les autres avec elle, tandis que Beaumanoir faisait les honneurs à Léonie et sa mère et que Forsyth accompagnait Sybil.

— Jem, dit Mrs Sadgrove avec un regard scrutateur, j'ai reçu une lettre anonyme ce matin. Laissez-les s'éloigner un peu, je vais vous la montrer.

La lettre ne contenait que ces mots :

« Danger du côté de Ziegler. »

La carrière du général dans les pays orientaux ne lui avait pas donné l'expérience d'un calligraphe, mais il n'était pas difficile de voir que l'écriture, maladroitement déguisée, était de la main d'une femme. Il regarda le papier de plus près — une feuille coupée en deux — et il fit une découverte importante. Lorsque le duc avait reçu au déjeuner du matin la lettre de Mrs Talmage Eglinton ac-

ceptant l'invitation, il avait remarqué qu'un parfum assez fort s'en dégageait; or, cette missive anonyme avait la même odeur pénétrante.

— Vous n'avez pas idée qui a envoyé ceci ? demanda-t-il.

— J'ai déjà remarqué ce parfum... je ne me souviens plus bien, dit-elle évasivement.

Le général regarda sa femme fixement et vit que sa compagne des anciens jours de lutte se doutait de la vérité.

— Oui, dit-il laconiquement, ne vous inquiétez pas, Madge, les choses vont leur train.

Mais il était fort troublé de la découverte. Si la lettre était de Mrs Eglinton, tout son système était démoli. Comment, dans la supposition qu'elle était l'âme de toute l'affaire, aurait-elle attiré l'attention sur ce Ziegler ? Et, d'un autre côté, comment aurait-elle pu donner cet avis, sans avoir eu des moyens de savoir, sans être complice — comme le duc ? Et pourquoi cette voie anonyme ?

— Cette femme a dû écrire pour donner le change, murmura-t-il, il est évident qu'elle a

fait son possible pour se laisser reconnaître, probablement pour détourner les soupçons en cas d'accident arrivé au duc. Elle devait être sur l'œil, depuis l'esclandre à l'hôtel Cecil, et cherchait à lui inspirer confiance au moment de sa visite.

— Trop de femmes dans tout cela, grommela-t-il sans se douter, dans sa préoccupation, qu'on pouvait l'entendre, et qu'il venait de s'asseoir en plein salon, parmi les dames en train de prendre le thé. Sybil lui offrit une tasse, en lui lançant un regard un peu surpris, et vint ensuite s'asseoir auprès de lui.

— Signe de gâtisme, hein, de penser tout haut, dit le général.

— Vous savez bien que non. Vous pourriez aussi bien me reprocher d'être encore une enfant à mon âge, répondit Sybil en souriant. Et cependant je suis assez enfant pour être un peu froissée de voir que vous me traitez comme telle.

— Que vous ai-je fait, ma chère fille ? Parole d'honneur je ne m'en doute pas protesta le général.

— Justement : vous dites qu'il y a trop de femmes et ce n'est pas très aimable. Que serait-il advenu de mon cousin la nuit où le panneau a été coupé, si une femme ne s'était pas trouvée là ?

Le général fut forcé de convenir que le reproche était mérité.

— Toutes mes excuses, dit-il. Je maintiens qu'il y a trop de femmes dans l'affaire, mais vous n'êtes pas comprise dans le nombre.

— Merci bien. Alors ne serait-il pas habile de se servir d'une femme contre une autre femme, comme on a recours à un voleur pour en prendre un autre ?

Le général regarda un instant l'expression ferme et décidée de sa jeune compagne et se résolut sur-le-champ à la prendre comme conseiller dans sa perplexité. L'esprit d'une femme pouvait annuler la malice d'une autre, et puis cette brave jeune fille pourrait ainsi faire une chose qu'il lui paraissait, à lui, de plus en plus difficile de faire à sa place, prendre soin d'elle-même.

— Oui, dit-il en reposant sa tasse, je vais

vous prendre pour confidente, et, ajouta-t-il en choisissant un cigare, je tâcherai de ne pas vous effrayer.

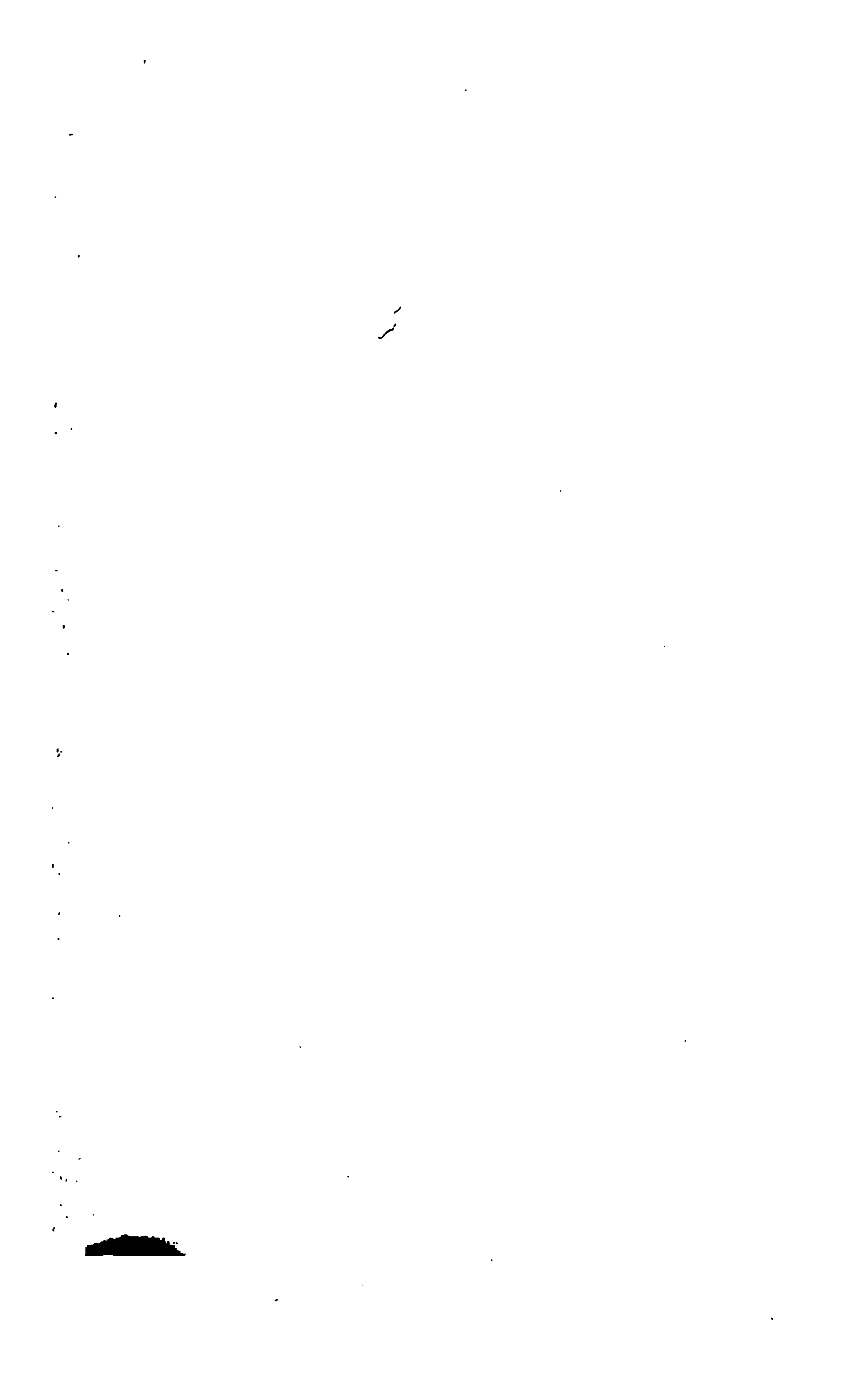
Sybil se leva aussitôt et tous deux se rendirent sur la terrasse où l'on ne pouvait les entendre.

— Dites-moi, général, demanda Sybil gravement, pourquoi Mrs Talmage Eglinton est si pressée de tuer mon pauvre cousin et de mettre fin à cette charmante idylle ?

— Mrs Talmage Eglinton ! Comment diable savez-vous cela ? dit le général abasourdi.

— Comment je le sais ? Mais comme elle sait elle-même que vous le savez, mon pauvre ami : à cause de cette absurde invitation qu'elle a reçue pour venir à Prior's Tarrant, sans rime ni raison.

Puis, quand le général fut revenu de sa surprise en voyant qu'il n'était pas aussi impénétrable qu'il pensait l'être, ils causèrent sérieusement pendant plus d'une demi-heure.



XV

UN NOUVEAU REMÈDE POUR LE MAL DE TÊTE

Les habitants de Prior's Tarrant étaient réunis au salon.

—Je me demande si le général Sadgrove et M. Forsyth deviennent fous ?

La remarque de Sybil était adressée particulièrement à Mrs Talmage Eglinton, arrivée depuis deux jours à Prior's Tarrant. Elle avait été très bien reçue par le duc qui pensait que le général n'avait invité la jolie Américaine qu'en sa qualité de compatriote des Sherman ; bien au contraire, ceux-ci arrivè-

rent tout juste à être polis pour elle, Mrs Sadgrove, se rendant compte qu'elle était un facteur important dans les opérations de son mari, était plus aimable pour elle. Mais ce fut Sybil qui se montra si pleine de prévenances qu'après deux jours passés ensemble, elles étaient devenues amies intimes.

Quant à Forsyth, Sybil le laissait tout à fait de côté ; il ne fut pas question un instant de ses fiançailles et, chose singulière, elle n'en dit pas un mot à sa nouvelle confidente.

A ce moment, Léonie, cédant aux instances du duc et de toute l'assistance commença une ancienne mélodie d'une voix de contralto qui, en toute autre circonstance, aurait provoqué l'admiration de Sybil. Mais celle-ci en profita aussitôt pour continuer l'entretien.

— Beaumanoir House a été cambriolée la nuit dernière ; nous avons surpris un homme qui cherchait à s'introduire dans la chambre à coucher de mon cousin, dit-elle à voix basse.

— Non, vraiment ? Je... je n'ai rien vu dans les journaux, répliqua Mrs Eglinton sans s'émouvoir, mais avec un regard scrutateur.

— Si vous n'avez rien vu là-dessus, c'est que le duc a laissé l'homme aller, il ne voulait pas que les journaux s'occupent de lui au moment où il prenait le titre et je trouve qu'il avait raison. Et voici qui devient amusant, M. Forsyth prétend que mon cousin est la victime désignée d'une bande de malfaiteurs, anarchistes ou autres, et il a fait part de ses soupçons au général Sadgrove.Peut-être ignorez-vous que celui-ci était une sorte de policeman aux Indes et qu'il n'a pas son pareil pour découvrir les complots. Naturellement, avec un tempérament pareil, il a pris feu aussitôt que M. Forsyth lui a parlé d'un mystère à éclaircir quand il ne s'agissait que d'une simple tentative d'effraction. Ils sont lancés tous les deux, comme détectives amateurs, et ils croient être sur la bonne piste.

— C'est très intéressant. Et cette piste ?

— Ils ont été la chercher bien loin. C'est pis que Sherlock Holmes, avec son examen des cendres de cigarettes. Il paraît que M. Forsyth, le jour où il avait été déposer nue carte chez vous, a rencontré le duc à l'hôtel Cecil, au

moment où il sortait de chez un M. Ziegler; il lui trouva un air agité, tandis qu'il était simplement fatigué de son voyage. Alors voilà que M. Ziegler est mis en suspicion par ces Messieurs, comme ayant des intentions homicides à l'égard de ce pauvre duc. Est-ce qu'ils ne prétendent pas aussi que l'accident arrivé au train qu'il avait pris la nuit dernière est une machination de Ziegler ?

— Et Sa Grâce, voit-elle aussi les choses du même œil ? demanda Mrs Eglinton sans manifester un intérêt en rapport avec la gravité du cas. Elle avait une manière à elle de faire de grands yeux en posant une question qui pouvait faire croire qu'elle s'intéressait vivement à la chose ou qu'elle voulait s'en donner l'air, par politesse.

— Pour lui, ce sont des bêtises et pour moi aussi, répondit Sybil. Il a dit à ces Messieurs d'en rester là et je crois que s'il apprend ce que le général est en train de machiner, il les congédiera tous les deux et demandera à M. Forsyth sa démission de secrétaire. Mais, n'est-ce pas, vous me promettez de ne rien

dire à personne parce que, voyez-vous, je suis ce qu'on appelle une parente pauvre et je ne me puis permettre d'offenser les gens.

— Je suis là discrétion même. Que va faire le général, ma chère amie ?

Sybil se pencha pour lui confier que le général partait pour Londres, le lendemain matin, dans l'intention de dénicher M. Ziegler dans sa tanière, autrement dit son appartement à l'hôtel Cecil. S'il n'arrivait pas à être reçu ou si son entrevue avec lui ne détruisait pas ses soupçons sur le compte du vieux gentleman, il comptait se rendre tout droit à Scotland Yard, pour aviser les autorités.

Sybil mettait beaucoup d'animation à son récit, mais elle ne rencontra qu'indifférence de la part de sa nouvelle amie, qui, même, étouffa poliment un bâillement.

—Quelle absurde affaire, murmura Mrs Talmage Eglinton. Je vous avouerai que je dors malgré moi et... je crois que je vais aller me coucher. J'ai un mal de tête qui me tient et il serait bien possible que je ne puisse me lever demain matin.

Là-dessus, avec un signe de tête à l'adresse des assistants, elle se leva et quitta le salon tandis que Sybil lui prodiguait les marques de sympathie en l'accompagnant jusqu'à son appartement. Sur le seuil, se tenait une petite femme maigre aux yeux noirs, c'était Rosa, la femme de chambre française que Mrs Eglinton déclarait lui être indispensable.

— C'est une de mes migraines, Rosa, donnez-moi la potion de suite, dit la malade en s'arrêtant sur le seuil pour dire bonsoir à sa jeune amie.

— Je ne suis pas vraiment malade, vous savez. J'espère que ce ne sera rien, et que je n'aurai pas besoin de garder la chambre demain, minauda-t-elle.

Aussitôt que la brillante vision d'élégance parisienne eut disparu, Sybil s'empressa de redescendre dans le vestibule, où, comme par hasard, elle rencontra le général se rendant au fumoir avec les autres hommes. Elle répondit à son regard interrogateur, en abaissant les paupières, et ce fut tout. Le duc quitta bientôt

après ses hôtes, en remarquant d'un air enjoué qu'il était devenu tout à fait brave pendant ces deux jours de trêve, et qu'il était inutile de veiller sur lui la nuit. Mais ses gardiens ne pensaient pas comme lui ; ils s'étaient relayés depuis leur séjour à Prior's Tarrant et ils allaient encore en faire autant.

— Sybil a fait sa partie, dit le général à son neveu, aussitôt qu'ils furent seuls. Azimoolah est averti de surveiller ce qui va en résulter. Il paraît que deux hommes attendaient dans un dog-cart en dehors du mur la nuit dernière et que la lumière rouge est encore apparue à la fenêtre de cette infernale femme de chambre française.

— Un signal, sans doute, dit Forsyth.

— Ou un essai de communication. Peut-être la lampe rouge est-elle pour les avertir de ne pas approcher, de ne pas essayer d'entrer dans la maison. J'incline à croire que c'est cela, car, chaque fois, les hommes sont repartis immédiatement, il n'y a pas eu tentative de conversation par éclairs courts et longs, m'a dit Azimoolah. En tout cas, c'est une preuve

qu'on se doute là-haut que nous sommes sur nos gardes.

— Mais si elle se doute qu'on veille, cette dame n'osera pas quitter la maison ? dit Forsyth sur un ton interrogateur, pour ménager son oncle.

— Si elle part, c'est qu'elle se sent acculée et que Sybil a raison. On a commencé par prétexter un mal de tête diplomatique : allez vous coucher, je vais voir comment on va s'en guérir.

Deux heures plus tard Azimoolah, aplati comme un grand lézard sur le parapet de la terrasse, crut percevoir un léger bruit venant d'une fenêtre de plain-pied avec le sol ; il avait, entre autres, la faculté de voir dans l'obscurité ; il aperçut une forme féminine se glissant hors de la fenêtre et se dirigeant vivement vers les marches qui menaient de la terrasse au parc.

Il attendit qu'elle fût au bas de l'escalier, puis, sautant du parapet, la suivit sans bruit.

Elle n'épargnait aucune précaution pour

faire perdre sa piste, elle s'arrêtait pour écouter, revenait sur ses pas ; dès qu'elle eut gagné le fourré, elle se montra experte en l'art de se dissimuler : mais elle avait affaire à l'homme le plus capable de suivre une piste qui existât à ce moment en Angleterre; l'Indien, rampant, se glissant sans aucun bruit au milieu des branchages, était à deux pas d'elle, et ne s'arrêta qu'à dix pas du mur du parc, lorsqu'il vit sa proie franchir l'obstacle avec agilité. A peine avait-elle disparu de l'autre côté qu'il se hissa à son tour sur le mur, assez à temps pour voir une voiture s'éloigner au grand trot. Il distingua trois personnes dans la voiture.

Sa mission ainsi remplie, il se laissa retomber sur le sol; quelques minutes après, sur la terrasse, on pouvait entendre le sifflement particulier du cobra; à ce signal, le général Sadgrove ouvrit la porte-fenêtre du fumoir.

— La fille de Sheitan est sortie par la cinquième fenêtre, elle est partie comme le sahib l'avait prédit, dans une voiture avec deux hommes, annonça Azimoolah.

— Quelle route ont-ils prise ?

— La route à gauche ; celle de Saint-Albans, sahib.

— Ah ! de Saint-Albans ? alors elle va prendre le train de 3 h. 15, murmura le général. Allons bonne nuit, vieux batteur de jungles. Tu as tes ordres, ajouta-t-il, en refermant et verrouillant la fenêtre.

Le lendemain, deux personnes manquaient au déjeuner. Le général Sadgrove, qui avait déjeuné plus tôt, pour pouvoir prendre à Tarrant Road, le train de neuf heures pour Londres ; et Mrs Talmage Eglinton que son mal de tête retenait au lit. La femme de chambre en recevant Sybil à la porte de sa maîtresse, lui transmit les regrets de cette dernière de ne pouvoir la recevoir.

Chose curieuse : l'indifférence de Sybil pour son fiancé cessa brusquement, ce matin même, et ils passèrent ensemble une couple d'heures à se promener dans le parc, où ils furent salués avec vénération par Azimoolah, surgissant tout à coup d'un fourré. Le duc, qui avait donné au général sa parole d'honneur de ne

pas sortir du parc, faisait visiter les serres à Léonie.

Une demi-heure avant le déjeuner, le général Sadgrove apparut, revenant à pied de la station, l'air vieux et fatigué : les deux couples étaient alors réunis. Forsyth lança un coup d'œil interrogateur à son oncle, mais celui-ci parut ne pas le voir : s'adressant au duc, sur un ton de politesse glaciale :

— Je serais très obligé à Votre Grâce, si elle voulait m'accorder cinq minutes d'entretien sur un sujet très urgent, dit-il, ajoutant d'un air significatif : J'ai vu M. Ziegler, ce matin.

Beaumanoir pâlit, et se dominant avec peine, répliqua :

— Venez dans la bibliothèque, général, mais vous me trouverez aussi peu communicatif que M. Ziegler l'a été, j'en suis sûr.

L'entrevue dura longtemps après que le gong annonçant le déjeuner se fût fait entendre, et lorsqu'enfin le duc et le général parurent, on put voir que leur attitude à tous deux avait

changé : le visage du général exprimait un tel chagrin que Mrs Sadgrove fit un mouvement involontaire pour aller à lui ; le duc, lui, avait l'air tout souriant, et commença à taquiner Sybil sur son engouement pour Mrs Talmage Eglinton ; celle-ci, d'après le dernier bulletin de Rosa, était toujours souffrante et ne pouvait quitter sa chambre.

L'après-midi se passa, comme si aucun danger ne menaçait personne ; mais à la tombée de la nuit, Forsyth, sans se soucier de l'heure du dîner, sortit dans le parc et se dirigea vers une petite barrière qui correspondait à un sentier coupant à travers champs : c'était le chemin que suivaient les piétons venant de Tarrant Road. Il arriva à la barrière juste à temps pour l'ouvrir à Mrs Eglinton, qui venait évidemment de la station. C'était l'heure où l'on pouvait croire les habitants du château occupés à leur toilette pour le dîner, et c'était aussi l'heure correspondant à l'arrivée du train de Londres ; mais ni lui, ni elle ne firent allusion à une rencontre aussi imprévue.

— Je suis sûr que votre mal de tête va mieux dit Forsyth poliment.

Mais non, le mal de tête ne faisait qu'empirer, lui dit-on. On avait fait un petit tour dans la prairie, dans l'espoir d'un soulagement, mais c'était en vain; il n'y avait plus qu'à retourner se coucher.

— Voulez-vous que nous retournions faire encore un tour, ajouta Mrs Eglinton, dont les yeux semblaient dévorer le jeune Ecossais. Nous n'avons pas souvent l'occasion d'être ensemble.

— Excusez-moi, je vais plus loin, dit Forsyth, et soulevant son chapeau, il s'éloigna. Mais il n'alla pas bien loin, au premier détour du sentier, il revint sur ses pas et suivit de loin la jeune femme, non sans avoir eu la courte vision d'Azimoolah se glissant dans le fourré, le long du sentier.

Cette même nuit partait à l'adresse de Clinton Ziegler, esq. à l'hôtel Cecil, une lettre ainsi conçue :

« Le gentleman que M. Jevons a interviewé
« à New-York, dans Bowery, a réfléchi ; il est

« prêt aujourd'hui à faire ce qu'on attend de
« lui : il a été trop secoué par les derniers
« événements, pour venir lui-même, mais son
« secrétaire viendra lundi. Prière de lui donner
« des instructions par écrit et sous pli
« cacheté. »

XVI

OU EST LE DUC ?

Au jour indiqué, Forsyth se rendit à Londres pour accomplir la mission délicate dont il était chargé. Il arriva au bureau de l'hôtel et demanda si M. Clinton Ziegler était chez lui. Il reçut la réponse stéréotypée que M. Ziegler était toujours chez lui... étant infirme et ne pouvant sortir. Il fit donc passer sa carte avec ces mots écrits au crayon : Secrétaire particulier du duc de Beaumanoir.

Le groom revint presque aussitôt, et le pria de monter. Arrivé à la porte de l'appartement,

Forsyth fut reçu par un homme de haute taille au regard hardi, lequel il reconnut aussitôt, d'après la description de Beaumanoir, comme le personnage important monté dans le train, le jour de l'accident. Celui-ci se présenta comme Léopold Benzon, secrétaire particulier de M. Ziegler.

Réprimant son envie de rire, Forsyth se présenta à son tour, comme chargé par le duc de Beaumanoir, de traiter avec M. Ziegler une affaire particulière.

— M. Ziegler vous attend, répondit Benzon. Malheureusement il n'est pas bien ce matin et ne pourra vous recevoir. Voici un mot que mon chef me prie de remettre aux mains du duc de Beaumanoir. Il est de la plus grande importance qu'il soit remis sans retard. Vous en répondez, n'est-ce pas ?

— Mon cher Monsieur, je ne crois pas que l'on m'eût chargé d'une pareille mission, si je n'avais pas été jugé capable de la mener à bonne fin, répliqua Forsyth d'un ton froissé, et mettant la lettre dans son portefeuille, il remit celui-ci dans la poche intérieure de sa redin-

gote qu'il boutonna par-dessus. Puis avec un salut, il prit congé.

Arrivé dans le corridor, il respira plus librement.

— J'ai dû faire semblant d'être blessé, c'était dans mon rôle, et j'espère ne pas avoir forcé la note, se dit-il.

Le même soir il était de retour à Prior's Tarrant, qu'il avait quitté sous prétexte d'affaires à traiter avec des sollicitors.

Le jour suivant était celui où l'on attendait le sénateur Sherman, venant de Liverpool, mais il ne pouvait arriver qu'assez tard dans la journée. Mrs Sherman lui avait écrit une lettre, adressée à bord de la *Campania* où elle lui expliquait leur présence chez le duc et le priait de sa part de venir les rejoindre.

Le matin de ce même jour, les dames étaient réunies dans la salle à manger avant que les hommes eussent encore fait leur apparition ; Sybil était en train de servir le thé et le café, lorsque le général Sadgrove entra et s'assit à la table, sans s'excuser de son retard, étant admis que chacun arrivait à sa

guise au déjeuner du matin. Mais après avoir dit bonjour à tout le monde, il parut surpris et ennuyé de voir les places de Beaumanoir et de Forsyth encore vides. Ces Messieurs étaient généralement descendus les premiers.

Mrs Talmage Eglinton avait suivi la direction de son regard.

— Je suppose, s'écria-t-elle, que vous autres hommes, veillez jusqu'au jour. N'est-ce pas, général? Qu'est-ce que vous pouvez bien faire? Vous jouez aux cartes ou aux dominos, sans doute?

— Non, aux échecs, répondit le général en la regardant fixement. Echec au roi, c'est à la dame noire à jouer.

Et il continua son déjeuner, mais on voyait qu'il n'avait pas faim, il semblait anxieux et quand Alec Forsyth entra, aussi blanc qu'un linge, il se leva soudain.

— Où est le duc? s'écria-t-il.

— Je n'en sais rien, il n'est pas dans sa chambre, ni autour de la maison. Je voudrais vous dire un mot, ajouta Forsyth à mi-voix, pour ne pas attirer l'attention des dames.

— Vite, qu'y a-t-il ? demanda le général sitôt qu'ils furent seuls ?

Il n'y avait rien, sinon qu'on ne pouvait trouver le duc et qu'aucun domestique ne l'avait vu depuis la veille : pourtant, il avait couché dans son lit.

Le général passa la main sur son front.

— Je ne crois pas que cette femme sache rien. Je l'observais, quand vous êtes entré : elle a paru surprise et même déconcertée de la nouvelle.

— Peut-être un de ses collègues a-t-il agi sans la consulter, peut-être y a-t-il division dans le camp, dit Forsyth.

— En tout cas, il nous faut retrouver Beaumanoir mort ou vivant. Rentrez Alec, et déjeunez le plus tranquillement possible pour ne pas effrayer ces dames. Quant à moi, je vais chercher Azimoolah ; s'il y a eu quelque alerte cette nuit il le saura.

Mais c'est en vain que le général cherchait à se donner confiance : s'il y avait eu quelque chose d'insolite, son fidèle serviteur serait venu l'en informer aussitôt ; d'un autre côté,

il eût veillé à ce que rien de mauvais n'arrivât au duc et celui-ci manquait à l'appel. Non, Azimoolah devait être tombé victime d'une embûche pour que sa surveillance fût ainsi mise en défaut.

En effet, le général eut beau parcourir en tous sens les fourrés du parc en faisant entendre le signal convenu, il n'obtint pas de réponse. Peut-être le duc était-il rentré chez lui dans cet intervalle. Au moment où il remontait le perron pour s'en assurer, il rencontra Forsyth et tous deux se rendirent aussitôt à la chambre de Beaumanoir. Ce n'était pas la chambre d'apparat, car il s'était refusé catégoriquement à y rentrer depuis l'attentat dont il avait failli être victime, mais une chambre plus simple, située dans le même corridor que celles de la plupart de ses hôtes. On avait accès dans cette chambre par deux portes, l'une donnant dans un cabinet de toilette attenant, l'autre ouvrant directement dans la pièce. C'est par celle-ci qu'ils entrèrent et à ce moment ils entendirent distinctement le froufrou d'une robe dans la pièce voisine dont

on refermait la porte avec précaution. Le général rouvrit aussitôt et aperçut une autre porte du corridor qui se refermait. Vous avez raison, mon garçon, dit-il en rejoignant Forsyth, elle a passé par ici avant nous ; elle veut se renseigner comme nous par l'inspection de la chambre.

Le lit avait été occupé, Beaumanoir avait procédé à sa toilette et s'était rasé : ce n'était donc pas dans sa chambre qu'un attentat avait pu être commis. Mais pourquoi était-il parti et où était-il allé ?

— Voyez, dit Forsyth, l'eau chaude qu'on lui apporte à 8 heures est à sa porte. Il est donc parti avant.

En effet, sur le conseil du général, Beaumanoir poussait le verrou de ses deux portes, et le valet de chambre n'entrait pas le matin. D'un autre côté, le général avait pris la veillée de deux heures à cinq heures et il pouvait jurer que personne n'avait bougé jusque-là. Le duc avait dû quitter la maison entre cinq et six, un peu avant le lever des domestiques.

Interrogé, le butler répondit qu'en faisant sa tournée pour ouvrir la maison, il avait trouvé ouverte la porte-fenêtre du fumoir qu'il avait cependant verrouillée lui-même la veille au soir; il avait pensé qu'un de ces messieurs avait été faire une promenade matinale et ne s'en était pas inquiété.

Le général prit Forsyth à part.

— Beaumanoir a été au-devant du danger en quittant la maison sans protection, dit-il. On dirait bien qu'il est tombé victime d'une embûche de ses ennemis et, dans ce cas, Azimoolah a dû être tué en essayant de le défendre. Puisque nous ne pouvons rien découvrir, nous ferions mieux d'aller avertir le constable du village qui préviendra ses chefs. Nous avons attendu jusqu'à la limite du possible; j'ai bien peur que le pauvre Beaumanoir n'ait plus de secret à garder.

Là-dessus ils se dirigèrent tous deux à travers le parc vers la petite entrée particulière qui menait au village. Au moment où ils allaient l'atteindre, une forme humaine apparut sur la crête du mur, et après une pause

d'une seconde se laissa retomber presque à leurs pieds.

— Te voilà, fils de Satan! D'où viens-tu? s'écria le général d'un ton sévère qui cachait mal sa joie. Ce n'était pas ton habitude dans le pays de la jungle de déserter ton poste à l'heure du danger. En ton absence, il est arrivé malheur à celui que nous devons protéger.

— Sahib, écoute-moi, protesta l'Indien d'un ton de dignité froissée. Le grand lord duc s'est enfui, très loin, très vite, et ton serviteur l'a suivi à la piste pour qu'il ne lui arrive aucun mal.

— Eh bien! Où est le duc maintenant? Tu n'est pas revenu, je pense, pour nous dire que tu as perdu sa trace?

— Le duc est dans la voiture de Feu, Sahib, et ton serviteur, n'ayant pas d'argent ni d'ordres, n'a pu le suivre plus loin que la station.

Puis Azimoolah expliqua qu'entre cinq et six heures, il avait vu le duc sortir par une des fenêtres donnant sur la terrasse et se diriger rapidement vers la petite porte de sor-

tie, évitant le village ; il avait pris des chemins détournés qui l'avaient conduit à la grande route ; il avait marché alors près de trois heures jusqu'à une petite station.

— As-tu demandé le nom de l'endroit ?

— Oui, quand le train eut disparu. Le nom est Tring. Et alors, Sahib, sans perdre un instant pour manger ou boire, je suis revenu en courant, craignant que ton cœur soit troublé.

Le général lui frappa amicalement sur l'épaule.

— C'est bien travaillé, vieux limier ! Maintenant va manger et te reposer pendant quelques heures. Venez, Alec, voyons ce que l'indicateur va nous apprendre.

Forsyth ayant découvert un Bradshaw, chercha la station de Tring.

— Beaumanoir a dû prendre le train de 7 h. 30, dit-il. C'est un train omnibus qui s'arrête partout et ne va pas plus loin que Bletchey.

Le général grogna :

— Que diable a-t-il pu vouloir faire à Bletchey ? C'est un trou !

— Oui, dit Forsyth, mais c'est un point de jonction avec les express du Nord de l'Angleterre. Il a pu prendre l'express de 8 h. 10.

Les deux hommes se regardèrent avec une sorte de consternation.

— Liverpool est au nord, dit le général, après un silence, et Sherman doit arriver aujourd'hui même.

— Je ne puis pas croire, je ne veux pas croire que Beaumanoir ait lâché pied après tout, dit Forsyth avec un accent de colère, en réponse à la remarque significative de son oncle. Mrs Talmage Eglinton paraît pleine de confiance depuis hier, mais elle verra bientôt qu'elle s'est trompée en pensant que le duc va jouer son jeu.

XVII

LE SÉNATEUR ET LES BONS DU TRÉSOR

Tandis que la *Campania* faisait son entrée majestueuse à travers le menu fretin qui sillonnait la Mersey, un homme de haute taille portant un long pardessus gris et un chapeau mou à larges bords, se tenait sur le pont, à part, avec l'agent comptable. Le sénateur Léonidas Sherman passait pour un des plus beaux hommes de Washington; sur sa figure rasée, aux traits accusés et bien modelés, se réflétaient l'honnêteté et la finesse,

qualités qui l'avaient fait choisir pour son importante mission.

— Je désire que la valise ne soit sortie qu'au dernier moment, Monsieur Seaton, disait le sénateur, et si vous pouvez n'ouvrir la pièce qu'au moment de me la remettre, je vous en serai très obligé.

L'agent acquiesça aussitôt à la demande de ce passager de distinction.

— J'aime mieux être à ma place qu'à la vôtre, Monsieur, ajouta-t-il d'un ton sérieux. Emporter avec soi pour trois millions de livres sterling de valeurs et en avoir la responsabilité jusqu'à Londres, seul comme vous êtes, c'est dangereux !

— Je ne crains rien, répondit le sénateur, en s'assurant instinctivement de la présence de son revolver dans sa poche. J'ai une certaine réputation sous ce rapport. S'il s'agit de me défendre, je saurai tirer le premier; et quant à me laisser entortiller... vous savez, je ne suis pas né d'hier.

Ce n'était pas de la fanfaronnade. Le sénateur était un homme de haute culture,

ayant beaucoup voyagé et connaissant toutes les capitales de l'Europe ; il ne commettait pas la faute de s'abuser sur les dangers que Londres présentait au point de vue crime ; c'est pourquoi, jusqu'au moment où les Bons seraient déposés à la Banque d'Angleterre, il s'attendait à tout ; l'envoi de ces Bons était connu à Wall Street depuis plus de deux mois ; c'était plus qu'il n'en fallait pour qu'on pût préparer un attentat.

Le grand steamer vint s'accoter au quai, et aussitôt l'échelle placée, le flot ordinaire d'amis et de parents se précipita à bord. Le sénateur Sherman, n'attendant personne, restait accoudé à la barre d'appui, sans autre désir que de voir le pont se vider bientôt ; il était, du reste, trop tard pour qu'il pût se rendre en temps utile à la Banque d'Angleterre.

Tout à coup il entendit prononcer son nom d'un ton interrogateur et vit tout près de lui en se retournant, un homme bien mis, paraissant harassé, qu'il avait remarqué un instant auparavant, au milieu de la foule qui

montait à bord; c'était sa boiterie qui avait attiré son attention.

— Oui, je m'appelle Sherman, mais je n'ai pas l'avantage de vous connaître, dit le sénateur sèchement. Il y avait quelque chose d'embarrassé dans la contenance de l'homme; cela pouvait être de la timidité aussi bien que de l'astuce, et l'Américain se tint sur ses gardes. Est-ce que vraiment on allait tâcher de l'entortiller avant même que les valeurs fussent sorties de leur coffre de sûreté? Il attendit avec curiosité l'histoire qu'on allait lui conter.

— Je suis le duc de Beaumanoir, dit l'étranger, en portant autour de lui un regard inquiet. Vous n'avez sans doute jamais entendu parler de moi. Une lettre de votre famille n'aurait pas eu le temps de vous parvenir avant votre départ d'Amérique.

— Vous connaissez ma femme et ma fille? demanda le sénateur brusquement. — L'histoire attendue commençait, pensa-t-il.

— J'ai l'honneur de connaître Mrs et Miss Sherman, répliqua le duc, rougissant

malgré lui, sous le regard scrutateur qui le fixait. J'ai aussi l'honneur de les recevoir en ce moment, avec leurs amis, les Sadgrove, à Prior's Tarrant, ma propriété dans le Herfordshire. Je... je suis venu vous trouver ici pour vous prier de venir les rejoindre.

— C'est très aimable à vous. Puis-je vous demander comment vous avez fait leur connaissance, demanda le sénateur d'un ton froid.

— Je suis venu de New-York avec elles, à bord du même bateau, et le général Sadgrove, chez qui elles descendaient, se trouve être l'oncle de mon secrétaire et ami, Alec Forsyth.

Le sénateur eut un clignotement d'yeux malicieux. Il était certain, maintenant, que l'homme était un imposteur. Le seul détail vrai, pensait-il, dans son récit, était qu'il pouvait s'être trouvé, en effet, sur le *Saint-Paul*, et qu'il avait pu apprendre ainsi de sa femme ou de Léonie les renseignements dont il se servait maintenant. C'était un peu trop cousu de fil blanc, surtout le titre de duc, mis

en avant comme une amorce pour attraper l'Américain ; le sénateur devint dangereux.

— Très bien, Votre Grâce, si ma famille est sous votre toit, ma place est avec elle, dit-il avec plus d'affabilité. J'accepte votre invitation dans l'esprit où vous la faites. J'ai à retirer des valeurs pour la bagatelle de trois millions de livres sterling des mains du comptable, et je suis à vous. Veuillez m'attendre ici un instant.

Le sénateur avait un sourire énigmatique lorsqu'il quitta Beaumanoir. Il se proposait de l'allécher, jusqu'au moment où il pourrait le remettre avec sécurité entre les mains de la police. Il entra dans sa cabine d'abord, pour y faire prendre son bagage personnel, et la première chose qu'il trouva fut une lettre de sa femme qui venait d'arriver à son adresse.

Elle était datée de la veille et lui apprenait qu'elle-même et sa fille étaient les hôtes du duc de Beaumanoir à Prior's Tarrant, en ajoutant qu'elle espérait qu'il viendrait les y rejoindre. Elle ne parlait pas de l'in-

tention du duc d'aller au-devant de lui à Liverpool.

Le sénateur Sherman lut la lettre deux fois de suite, s'assura que l'écriture était bien celle de sa femme, examina le timbre de la poste et... parut perplexe. Il paraissait bien qu'il avait été trop vite dans ses conclusions et il commença à regretter sa brusquerie. Cependant il lui restait un doute ; il savait bien qu'en Angleterre il n'est pas d'usage que les ducs se dérangent pour aller recevoir des étrangers jusqu'au port de débarquement.

Un malfaiteur ne pourrait-il avoir eu connaissance de la visite de Mrs Sherman chez le duc de Beaumanoir et se servir de ce renseignement pour ses mauvais desseins.

Cependant la lettre de Mrs Sherman donnait un corps à l'histoire de l'homme et les manières du sénateur se modifièrent à son égard. Ils prirent un cab et se firent conduire à la gare, où ils furent assez heureux pour pouvoir prendre un train qui partait immédiatement. L'express se composait uniquement de wagons à couloir, ce qui sembla déplaire à

Beaumanoir. Les soupçons du sénateur se réveillèrent. Ses yeux exercés distinguaient nettement les contours d'un pistolet dans la poche du duc. Celui-ci ne quittait la valise de l'œil que pour observer d'une façon inquiète l'un ou l'autre de leurs compagnons de voyage.

« Ou bien il veut me voler lui-même, ou bien il a l'idée qu'un autre va le faire », se dit le sénateur.

Mais le voyage s'accomplit sans encombre, et à la vue de la voiture armoriée qui les attendait à Tarrant-Road Station, le sénateur sentit ses derniers soupçons se dissiper. Vingt minutes après, tenant encore la précieuse valise à la main, il retrouvait sa femme et sa fille qui l'attendaient au bas du perron de Prior's Tarrant.

— Ah ! Jem, s'écria-t-il, en secouant la main du général Sadgrove qui s'avançait, croiriez-vous que j'ai été assez bête pour soupçonner le duc, tout le temps, d'avoir des visées sur cette valise ; je l'ai pris pour un voleur de grand chemin, ni plus ni moins.

Le général laissa passer cette phrase sans faire aucune remarque. Le duc, de son côté, était en train de se disculper au sujet de sa fugue inopinée à Liverpool. Il semblait plein d'entrain à son retour et tout le monde le remarqua, Léonie surtout. Mrs Talmage Eglinton en fut si frappée qu'elle ne vit pas avec quelle attention elle était observée elle-même par le sénateur Sherman.

— Dites-moi, mon cher duc, s'écria celui-ci tout à coup, je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai pas mis ce trésor en lieu sûr. N'avez-vous pas quelque endroit où je puisse le déposer en toute sécurité jusqu'à demain ? Je vous dois bien cette marque de confiance après vous avoir soupçonné aussi bêtement.

— J'ai ce qu'il faut, dit Beaumanoir avec empressement ; venez avec moi.

Le sénateur suivit le duc à travers une série de corridors jusqu'à une chambre dallée où s'alignaient des archives poudreuses. Un coffre-fort battant neuf du dernier modèle, occupait le fond de la pièce. Le duc sortit une

clef de sa poche et ouvrit le coffre-fort, grâce à un ressort caché sur lequel il appuya.

— C'est parfait, dit le sénateur en y déposant la valise, il n'y a pas de danger là.

— Non, il n'y a pas de danger, répéta Beaumanoir en refermant et en mettant la clef dans sa poche. Venez, Monsieur Sherman, allons rejoindre les dames. Nous sommes plus tranquilles tous les deux, n'est-ce pas ?

XVIII

DANS LA CRYPTE

Il était minuit lorsque le sénateur Sherman qui causait au fumoir avec son ami Sadgrove lui posa tout à coup cette question :

— Qui diable est cette Mrs Talmage Eglinton Jem ?

Le général eut un sursaut, mais répondit d'un ton indifférent :

— Dieu sait qui elle est ! Puis, comprenant que sa réponse était un peu insuffisante, il expliqua qu'elle leur avait été recommandée par Lord et Lady Roseville, qui, il est vrai,

auraient recommandé n'importe qui pour de l'argent.

— C'est que, ajouta le sénateur en allumant un nouveau cigare, ce n'est pas tout à fait le genre de personne qu'on s'attendrait à trouver ici ou même qu'on aimerait à trouver n'importe où. Elle a le malheur de ressembler étrangement à une certaine Cora Lestrade, célèbre aventurière de mon pays, que j'ai eu l'occasion de voir comme inspecteur des prisons. Il y a trois ans de cela : cela ne peut être la même femme, évidemment.

— Ce serait bien curieux, se contenta de répondre le général. Et quelle était la spécialité de cette Cora Lestrade ?

— Elle n'en avait pas, à vrai dire. Elle excellait dans l'organisation. Quand elle fut pincée, elle avait tout un état-major de faussaires, de dévaliseurs de trains, de malfaiteurs et d'escrocs de haut vol, qui opéraient dans le monde entier. Elle était leur reine. Lors de son procès, on vit qu'ils étaient tous sous le charme de sa personne, bien qu'elle n'eût accordé ses faveurs à aucun. C'était

même là, très probablement, le secret de son pouvoir.

— Et vous rappelez-vous quand finissait sa peine ? demanda le général, après un silence.

— Elle n'a pas fini. Cora s'est évadée. C'était un jeu pour une femme disposant de ressources illimitées et ayant, à sa dévotion, les plus habiles malfaiteurs.

Les deux vieux camarades retombèrent dans le silence; ils ne semblaient disposés ni l'un ni l'autre à aller dormir. Au silence absolu qui régnait dans la maison, on eût dit que tous dormaient déjà. Pourtant Alec Forsyth était en ce moment très occupé devant son miroir, dans sa chambre à coucher, à se grimer de façon à ressembler le plus possible au duc. Habitué à jouer la comédie comme amateur, il savait se servir de tout l'attirail de brosses et d'onguents que l'on emploie au théâtre et le résultat fut très satisfaisant.

— Voilà qui fera l'affaire, murmura-t-il, après un examen final. Heureusement que la scène se passera dans un demi-jour. C'est ma voix surtout qu'il faudra surveiller.

Il se leva et fit quelques pas dans la chambre, imitant à s'y méprendre la boiterie de Beaumanoir. Puis, après avoir consulté sa montre, il tira de son portefeuille une lettre adressée à celui dont il allait jouer le personnage et la relut encore une fois.

« Je vous félicite, disait la lettre, d'être revenu à des sentiments plus raisonnables. Mes agents m'informent que le gentleman auquel nous nous intéressons, doit arriver à Prior's Tarrant mardi. Donc, mardi soir, vous laisserez ouverte la porte qui mène du jardin Hollandais à la crypte, pour que moi et mes collègues puissions y entrer sans bruit. Vous descendrez dans la crypte à 1 heure de la nuit ; je vous remettrai les Bons qu'il s'agit de substituer aux autres. Arrangez-vous pour que l'échange ait lieu sans accroc et aussi rapidement que possible. Vous êtes placé pour inspirer la plus entière confiance à vos hôtes ; vous réussirez donc facilement et vous n'aurez plus d'ennuis de notre côté.

« C. Z. »

— Pauvre vieux coquin ! Il ne pouvait rien

faire qui fût plus favorable à nos plans, murmura Forsyth en remettant la lettre dans le portefeuille.

Puis, jetant un dernier coup d'œil au miroir :

— J'espère qu'ils ne vont pas me faire rire en m'appelant Votre Grâce, ajouta-t-il.

Mais il n'avait pas envie de rire lorsqu'ayant tourné le bouton de la lampe électrique, il ouvrit tout doucement la porte de sa chambre pour aller jouer son rôle dangereux : il prêta l'oreille pendant un bon moment avant de se décider à refermer cette porte et à suivre le corridor jusqu'à un escalier de service qui menait au rez-de-chaussée.

Arrivé au pied de cet escalier, non sans imiter toujours la boiterie du duc, il traversa encore deux ou trois corridors à peine éclairés et se trouva enfin devant une massive porte de chêne. Il l'ouvrit et vit devant lui quelques marches de pierre, conduisant directement à la pièce souterraine qui avait servi de crypte autrefois, au temps des moines. Lorsqu'il eut refermé la porte derrière

lui, il se trouva dans l'obscurité complète et allait frotter une allumette pour se diriger, lorsque la lueur d'une lanterne sourde fut projetée d'en bas sur lui.

Avançant avec précaution, il arriva au centre de la crypte où trois hommes se tenaient immobiles. Il eut à peine le temps de distinguer que l'un d'eux était âgé, avec une grande barbe blanche et des joues bouffies, plaquées de rouge, quand la lumière de la lanterne fut masquée :

— Tout est préparé, duc ? demanda une voix de fausset.

— Les bons sont dans mon coffre-fort : j'ai la clef de la valise, que j'ai prise dans la poche du sénateur, répliqua Forsyth, imitant à s'y méprendre la voix de Beaumanoir, et commençant à prendre de l'assurance ; on ne le reconnaissait pas évidemment, sans quoi, il n'aurait plus été vivant déjà.

— Alors, continua l'homme invisible, prenez ce paquet scellé, substituez-le à celui qui est dans la valise et apportez-moi celui-là. Votre mission s'arrêtera là.

Forsyth sentit qu'on lui présentait un volumineux paquet et fit volte-face aussitôt, dans la crainte que la lumière ne fût projetée sur lui de nouveau pour diriger ses pas, ce qui eût lieu en effet.

Quand il sortit de la crypte, il continua par prudence à imiter la démarche de Beaumanoir et eut lieu de s'en féliciter car, au moment où il remontait l'escalier, il aperçut Rosa, la femme de chambre de Mrs Talmage Eglinton, qui le guettait du haut de la rampe.

Il remonta dans sa chambre, enferma le paquet qu'il venait de recevoir dans un coffre et en retira un paquet de même apparence, revêtu d'énormes cachets. Sans perdre un instant il le mit sous son bras et retourna, toujours boitant, vers la crypte; à peine avait-il franchi la porte, que cette fois la brillante lumière d'une lampe électrique éclaira soudain toute la pièce : les bandits avaient découvert le bouton électrique et s'en servaient.

— Le diable les emporte ! se dit Forsyth. Cela devient mauvais pour moi.

En effet, un cri de surprise s'échappa de la

poitrine des trois hommes : la supercherie était découverte, Forsyth crut son dernier moment venu.

A sa grande surprise, l'homme à la barbe blanche se retournant vers les deux autres, leur dit de sa voix criarde ;

— J'ai un mot à dire à ce gentleman. Sortez dans le jardin et attendez-moi, en restant à portée de voix.

— Eh bien Monsieur Forsyth ? nasilla-t-il, aussitôt que les hommes furent sortis.

— Eh bien, Monsieur ? répéta celui-ci, au comble de l'étonnement de voir qu'on épargnait sa vie. Car il était plus que de taille à se défendre contre le vieux bandit malingre qui restait en face de lui et sa retraite était facile.

— Vous m'avez roulé, Monsieur Forsyth, vous et le général Sadgrove, car je ne mets pas en doute, maintenant que ce paquet que vous m'apportez est sans valeur. Je n'ose vous demander maintenant de me rendre l'autre, contre une somme que vous fixeriez vous-même. Ce serait inutile, n'est-ce pas ?

— Absolument, répondit Forsyth, ne pouvant s'empêcher de sourire de la naïveté de la question. J'ai risqué ma vie pour avoir ces faux titres parce que, tant que vous les aviez en mains, vous pouviez forger une histoire impliquant en quelque manière le duc de Beaumanoir. A présent, votre accusation n'aurait aucune base.

— Mes collègues me tueront pour m'être laissé duper et bêtement enlever ces fausses valeurs, fruit de plusieurs mois d'un travail minutieux, qui pouvaient être encore placées utilement, et aussi pour vous avoir laissé survivre à votre triomphe. Si vous vouliez me les rendre vous me sauveriez la vie.

Forsyth comprit maintenant pourquoi Ziegler avait ordonné à ses hommes de sortir : c'était afin de faire un appel désespéré à sa générosité, pour pouvoir « sauver la face » aux yeux de ses associés. Mais il y avait quelque chose dans son attitude qu'il ne comprenait pas : c'était donc là ce redoutable malfaiteur, celui qui les tenait en échec, lui et son oncle depuis si longtemps, qui maintenant l'implorait d'une

voix tremblante, en invoquant des raisons puériles.

— Eh bien ! Monsieur Clinton Ziegler, dit Forsyth, il faut en finir. Que m'importe ce qui vous arrive ? Depuis la semaine dernière vous avez mérité au moins quatre fois d'être pendu. Si vos amis se chargent de la besogne, je n'y vois aucun inconvénient ; au contraire, puisqu'ils se mettront dans le cas d'être pendus également.

— Rien ne vous fera fléchir ?

— Rien absolument. Et je vous prie de disparaître immédiatement, vous et vos amis qui sont dehors, si vous ne voulez pas être traités comme des bandits vulgaires.

— Eh bien je vais les appeler et ils vous étrangleront ?

Mais à ce moment, la porte par laquelle Forsyth était entré, s'ouvrit toute grande et l'on vit paraître le général Sadgrove et le sénateu Sherman le revolver à la main, tandis que le duc de Beaumanoir, retardé par sa boiterie, accourait dans le corridor, suivi de Sybil Hanbury.

Ici, il devient nécessaire de dire que la lettre nvoyée à Ziegler, cinq jours auparavant, lisant que le duc se soumettait et demandait les instructions n'avait pas été écrite par le luc, ni même à sa connaissance. C'était un oup monté par le général et par Forsyth pour auvegarder la vie du duc d'une part, et de 'autre, pour faire tomber Ziegler et sa bande lans un piège.

Le général et le sénateur veillaient donc à a porte de la crypte, lorsque Forsyth descenlit pour la seconde fois et, voyant que l'enretien se prolongeait outre mesure, ils firent eur apparition à un moment qui se trouva ibsolument opportun. De son côté, le duc de Beaumanoir, décidé à veiller toute la nuit lans la chambre où était déposée la valise, ivait entendu le bruit des pas et des voix et venait se rendre compte de l'origine de ce bruit. Sybil semblait être au courant de la siuation.

Ziegler lança un regard désespéré du côté lu jardin hollandais, où devaient être ses collègues mais, contre son attente, ce fut Azimoo-

lah qui parut, portant sur son épaule sans effort apparent une forme humaine qu'il jeta sans cérémonie à terre, comme un sac.

— Il y en avait un autre, Sahib, dit-il simplement, mais il s'est enfui devant ton serviteur.

— Tu l'as un peu secoué, il me semble, dit le général avec un rire significatif : mais ce n'était pas le cas de faire des façons. Et maintenant, Madame, continua-t-il en se tournant vers le soi-disant Ziegler, votre déguisement n'a plus de raison d'être, nous savons à quoi nous en tenir.

— Oui, cette perruque ne fait pas honneur à Cora Lestrade, dit le sénateur Sherman, et d'un mouvement de main habile, il fit tomber à la fois la perruque et la barbe qui y était fixée laissant apparaître aux yeux des assistants Mrs Talmage Eglinton qui, avec l'instinct de son sexe, s'empressa d'enlever avec son mouchoir les plaques de rouge qui couvraient ses joues.

— Que veut dire ceci ? murmura le duc stupéfait.

— Alec Forsyth, lui aussi, poussa un cri d'étonnement. Sybil avait sur les lèvres un sourire qui semblait indiquer qu'elle s'attendait à la révélation.

L'homme apporté par Azimoolah, revenant à lui à ce moment, se mit sur son coude et regarda la scène avec un calme apparent.

— Et maintenant, Votre Grâce, laissez-moi vous serrer la main en vous félicitant devant tous de l'habileté et du courage que vous avez déployé pour arriver à la capture de la plus sinistre bande que mon pays ait encore envoyée ici, dit le sénateur.

Ces félicitations ne furent pas sans embarrasser grandement le duc et provoquèrent un rire sarcastique chez la personne démasquée.

— Comment ! mais il était des nôtres ! ricana-t-elle, ce n'est qu'en voyant ce qu'il pouvait y perdre qu'il nous a lâchés.

Le sénateur la toisa d'un air méprisant.

— Vraiment ? On m'avait dit que Cora Lestrade était à la hauteur de sa réputation, mais je vois qu'on m'a bien trompé, car une criminelle vraiment habile ne se serait pas

laissé acculer ainsi par un honnête homme, feignant de se joindre à la bande, pour mieux la faire prendre. Le duc a un peu trop exposé sa vie, voilà tout le reproche qu'on peut lui faire. Mais, vous le voyez, grâce à sa conduite héroïque vous voilà tous démasqués, et les valeurs se trouvent en sûreté.

— Alors, ce qui vous reste à faire est de nous remettre aux mains de la justice, dit-elle d'un air de défi. Les autorités ne pourront comprendre comment vous n'avez pas révélé plus tôt un complot qui intéressait deux continents. J'apprendrai à la justice des choses qui seront loin de faire de votre duc un héros.

— Nous ne vous donnerons pas l'occasion de raconter vos histoires à la justice, dit le général sévèrement. Vous, Madame Lestrade, nous vous laisserons partir demain matin à la première heure, dans le rôle que vous avez joué jusqu'à présent, et vous, ajouta-t-il en se tournant vers l'homme encore étendu à terre, vous pouvez partir de suite par où vous êtes venu : Azimoolah vous laissera aller sain et sauf. Mais je dois vous apprendre avant pour-

quoi votre associée a épargné la vie de M. Forsyth, qui a réussi à se faire remettre les fausses valeurs et ne lui a remis en échange qu'un paquet de papiers blancs.C'est parce que cette femme ne peut commander aux affections de son cœur ; nous savions que cette femme aimait M. Forsyth et nous nous sommes basés là-dessus, l'événement nous a donné raison.

— Oh ! oncle Jem ! dit Forsyth, le rouge au front.

— Oui, mon garçon, je sais que vous n'auriez pas accepté de jouer ce rôle, si vous aviez connu la personnalité de Ziegler, mais moi, je ne vous aurais pas laissé descendre dans cette trappe où vous pouviez trouver la mort, sans avoir cette sauvegarde, dans le cas où vous seriez reconnu.

L'homme qui n'avait cessé de fixer Cora Lestrade tant que parlait le général, se tourna alors vers ce dernier, et d'un ton de froide politesse qui impressionna tous les assistants, le remercia de l'avoir éclairé « sur un point de première importance. »

A peine était-il sorti de la crypte que l'on s'aperçut que le faux Ziegler, autrement dit Mrs Talmage Eglinton, était sur le point de s'évanouir.

— Merci, dit-elle, au sénateur Sherman, qui étant tout près d'elle, s'empressa de la soutenir; c'était un moment de faiblesse, mais une femme peut faiblir quand elle entend prononcer son arrêt de mort, et c'est ce que je viens d'entendre.

Mais le lendemain matin, quand elle partit avec sa femme de chambre, de si bonne heure que personne n'était encore levé, les domestiques remarquèrent que Mrs Talmage Eglinton était très en train et plus élégante que jamais. Et Mr Manson, le bulter, regardant s'éloigner la voiture qui la conduisait au train, murmura en empochant le plus généreux pourboire qu'il eût jamais reçu :

— Une grande dame, vraiment ! c'est dommage qu'elle ait dû partir aussi brusquement.

XIX

L'HONNEUR DE LA MAISON

Les bons du Trésor étaient enfin en sécurité dans les caves de la Banque d'Angleterre : ayant rempli sa mission, le sénateur Sherman se hâtait de retourner auprès des siens, à Prior's Tarrant, ayant, comme il disait, un grand poids de moins sur la poitrine. Avec lui, dans un compartiment réservé, voyageaient le duc Beaumanoir et le général Sadgrove, qui avaient insisté pour lui faire escorte.

Le duc qui avait été soutenu, jusque-là par l'excitation de la lutte, était déprimé maintenant.

Ses compagnons continuaient à le traiter en héros, ce qui lui faisait croire qu'ils étaient tous deux au courant du véritable état de choses.

L'un d'eux, au moins, savait à quoi s'en tenir, car sous la menace du général d'aller avertir la police, le jour où il avait été à l'hôtel Cecil pour voir Ziegler, Beaumanoir avait été obligé de lui confesser ce qu'il en était, et l'attitude du sénateur dans la crypte indiquait bien qu'il était averti.

Cette situation était exaspérante pour le présent et insupportable pour l'avenir, d'autant plus que Beaumanoir s'était décidé, comme sa conscience, du reste, le lui commandait, à avoir une explication définitive avec le sénateur Sherman. Il se tint coi et attendit l'occasion.

Pendant le trajet, le général expliqua comment il était arrivé à identifier Mrs Talmage

Eglinton avec le mystérieux Clinton Ziegler. Il avait bien eu des soupçons depuis le jour où il s'était convaincu que les deux appartements, se faisant suite dans l'hôtel, communiquaient ensemble, mais il n'avait pu aller plus loin, et son embarras avait augmenté lorsque Mrs Eglinton, très habilement, lui avait fait parvenir un avis d'avoir à se méfier de Ziegler.

— Il a fallu qu'une femme mette son nez dans l'affaire pour en sortir, dit le général en grimaçant un sourire. Miss Sybil m'a entendu parler tout seul — fâcheuse habitude — elle a vu ce qui me tourmentait. — Mais ce doit être une seule et même personne, m'a-t-elle dit, Mrs Talmage Eglinton, c'est Ziegler ; le coup fait, Ziegler disparaît et Eglinton reste. Je n'étais pas bien convaincu, mais j'ai consenti à tendre un piège : aussitôt que cette femme eut appris par Sybil que j'avais l'intention d'aller voir Ziegler et de prévenir la police dans le cas où je ne serais pas reçu, elle se dit souffrante et, pendant qu'elle gardait soi-disant la chambre, se glissait hors

de la maison, avec Azimoolah à ses trousses, pour se trouver au rendez-vous.

Il expliqua ensuite que la combinaison de la crypte lui avait encore été suggérée par Sybil pour arriver à se faire remettre les fausses valeurs et mettre ainsi l'ennemi hors d'état de nuire.

— Cette jeune fille s'est montrée courageuse, d'autant plus que son fiancé avait à jouer un rôle dangereux, dit le sénateur ; c'était crâne à lui d'affronter ces bandits, sans savoir qu'il y avait une sauvegarde pour lui.

— En effet, reconnut le général. Mais, selon moi, le duc s'est montré plus brave encore, en allant à votre rencontre à Liverpool, sans savoir que nous avions arrêté la main des assassins qui le guettaient au dehors.

Beaumanoir intervint à ce moment.

— Vous m'obligerez, dit-il au général avec fermeté, en n'établissant pas de comparaisons. Si j'ai pu sortir de cette affaire sans y laisser l'honneur de ma maison, c'est, en

grande partie, au dévouement d'Alec que je le dois. Si j'avais fait mon devoir, j'aurais été avertir la police aussitôt que j'étais avisé du complot, au lieu de m'embarquer dans une voie pleine de réticences et de défaillances morales, qui laissait subsister le danger pour le sénateur Sherman. C'était de la lâcheté et je m'en accuse.

Il parlait avec feu, sous l'empire d'une émotion que ses auditeurs ne purent feindre d'ignorer. Le sénateur Sherman, faisant un signe au général, prit sur lui de répondre, et sa réponse eut pour effet immédiat de calmer le duc, car elle impliquait une concession aux idées qu'il venait d'exprimer.

— Qu'auriez-vous fait, dans les mêmes circonstances, demanda le sénateur, si, au lieu d'être le représentant d'une ancienne et noble famille, vous aviez débarqué en Angleterre comme un simple bourgeois ?

— J'aurais informé la police, c'est certain, répondit le duc sans hésiter.

— Bien ! Donc, ce n'est pas sous l'empire

d'une crainte personnelle que vous avez agi comme vous l'avez fait, mais pour ne pas compromettre l'honneur d'autres personnes dont la plupart n'existent plus, entre parenthèses. Je ne vois pas de « lâcheté » là-dedans.

— Moi, j'en vois, insista Beaumanoir. Dieu sait ce que j'ai été tenté de faire, ce que j'aurais fait peut-être, si je n'avais fait la traversée en compagnie de Mrs et de Miss Sherman.

— Cet aveu, que vous n'étiez pas forcé de nous faire, prouve mieux que tout le reste que vous êtes un honnête homme, dit le sénateur avec fermeté; il semble maintenant que l'honneur de nos deux maisons soit devenu, en quelque sorte, solidaire.

— J'avais l'espoir que vous concluriez ainsi, dit le duc avec émotion. Je vois que vous m'avez compris. Puis-je parler à Léonie?

— C'est ce que je ferais à votre place.

Le général Sadgrove, en entendant la réponse, se renfonça dans son coin, et un bon

sourire vint éclairer sa rude physionomie de chasseur d'hommes.

. . . .

Six mois plus tard, le duc et la duchesse étaient en Egypte pour leur lune de miel. — Alec Forsyth, qui habitait maintenant une aile de Prior's Tarrant comme régisseur des propriétés du duc depuis son mariage, entrait dans la chambre où sa femme était en train de lire. Sybil lui tendit le journal, où Alec lut ce qui suit ;

« Vienne, le.........

« A l'arrivée du train-poste de Budapesth, dans la nuit de jeudi, on a trouvé dans un compartiment de première classe une femme élégamment vêtue, poignardée au cœur. L'enquête a établi que c'était une certaine Cora Lestrade, célèbre criminelle américaine, dont les escroqueries ont eu pour théâtre presque toutes les capitales européennes.

« Elle voyageait sous le nom de comtesse Poniatowska. Un homme qui se trouvait dans un compartiment voisin, vêtu comme un prêtre catholique, a été arrêté. On suppose qu'il fait partie de la bande que cette femme extraordinaire dirigeait. »

FIN

UN PÉRIL DANS L'AIR

UN PÉRIL DANS L'AIR

I

LES LUTTES DU GÉNIE

Adossé à la cheminée, dans sa misérable chambre de Hereford Road, un jeune homme regardait fixement devant lui d'un air sombre ; ses yeux se dirigèrent tout à coup vers un objet placé sur une table, dans un coin de la chambre ; sa figure intelligente prit une expression de fierté dédaigneuse.

— Posséder un secret qui vaut des millions, un secret qui peut changer les destinées d'une nation et n'avoir pas de quoi dîner ! murmura-t-il enfin.

Philippe Stenhouse s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors. « Personne qui ressemble à un comte italien, dit-il en se parlant à lui-même, et pourtant l'heure est passée de cinq minutes. Mais qu'importe ? Je n'attends rien de bon, pas plus cette fois que les autres. » De la poche de sa redingote râpée, il retira une lettre qu'il avait reçue le matin même. Il l'avait bien lue vingt fois depuis son maigre déjeuner, mais il ne pouvait résister au plaisir de revoir encore ce monogramme aristocratique surmonté d'une couronne de comte ; il relut encore pour ranimer son espoir près de s'éteindre.

« Granville Chambers

« St-James Street. W.

« Le comte Casseroni présente ses compliments à M. Philippe Stenhouse et passera chez lui, demain à 11 h., pour prendre connaissance de la merveilleuse invention dont le bruit est venu jusqu'à lui. Etant un peu expert dans la matière, il espère trouver un acheteur pour le brevet de M. Stenhouse, à la

condition que celui-ci démontre l'utilité pratique de son invention. »

-- Je n'aurais pas voulu vendre à l'étranger, se dit le jeune homme, en serrant la lettre, mais est-ce ma faute si on n'en a pas voulu ici ? Dieu sait si je les ai assez relancés !

On frappa à la porte. Une jeune fille entra apportant un télégramme ; elle était charmante ; dans ses yeux honnêtes se lisait la plus tendre sympathie.

— Vous vous faites du mauvais sang à cause de ce magicien qui doit faire tourner la chance et qui ne vient pas; ceci est sans doute de lui.

Stenhouse déchira fiévreusement l'enveloppe, sa figure s'éclaira.

— Vous avez raison, Miss Westmacott, répliqua-t-il, c'est bien du comte Casseroni. Il avait une autre course à faire en venant ici et pense être en retard d'une demi-heure. Allons ! je vais peut-être pouvoir payer mon terme à la fin de la semaine.

— Pourquoi parler ainsi ? répondit la jeune fille d'un ton de reproche. Vous savez bien que nous ne louons pas pour notre plaisir, Monsieur Stenhouse. N'est-ce pas une honte que vous ayiez à vous préoccuper d'une chose aussi vulgaire, quand vous avez ceci ? Et elle jeta un coup d'œil d'admiration vers l'objet soigneusement recouvert.

Philippe Stenhouse se radoucit aussitôt.

— Quelle brute je suis de vous parler de cela quand vous m'avez témoigné tant d'amitié. Mais je serais devenu fou ces derniers mois, sans vous, sans vos encouragements !

— Eh bien, courage encore ! Quoi qu'il advienne de la visite de cet Italien, dit la jeune fille en sortant.

Stenhouse la suivit du regard. Il était bien vrai que c'était la sympathie d'Ida Westmacott qui l'avait soutenu, lorsqu'il était venu l'année précédente loger dans la maison, plein d'espoir dans la merveilleuse découverte qui devait lui apporter gloire et richesse ; elle avait partagé son enthousiasme

dès le premier moment et quand elle vit que le jeune homme ne rencontrait que des refus, elle en fut presque aussi atteinte que lui.

Seule, la pauvreté actuelle de Stenhouse l'empêchait de lui dire qu'il l'aimait ; il ne pouvait lui demander de partager son sort avant de savoir comment la chance tournerait. Lorsqu'il était venu seul, sans amis, de cette ville manufacturière où il avait perfectionné son invention, c'était par grand hasard qu'il était tombé sur cette maison du commandant Westmacott, que la dure nécessité avait contraint à apposer l'écriteau « Chambres à louer ». Mais il avait toujours béni le ciel de sa chance : c'est là qu'il avait rencontré cette Ida qui soutenait bravement la lutte pour la vie, tâche peu commode, avec un père dont la sobriété n'était pas la vertu dominante.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, il entendit frapper à la porte de la rue ; bientôt il reconnut la voix d'Ida répondant à un visiteur. Dans son impatience, Philippe trouvait l'at-

tente très longue, mais, en réalité, ce ne fut qu'une minute après que Miss Westmacott ouvrit la porte en annonçant :

« Le Comte Casseroni. »

Le visiteur s'approcha avec aisance. C'était un homme magnifique, d'allure martiale et de mine hardie.

— Mon cher Monsieur Stenhouse, je vous dois toutes sortes d'excuses, commença-t-il dans un anglais très correct. Je suis en retard, mais je n'ai pu faire autrement.

Tandis que Philippe répondait quelques mots polis, le Comte promenait ses regards sur le pauvre mobilier de la chambre et aperçut bientôt l'objet placé sur la table dans un coin de la pièce.

— Ah ! dit-il vivement, pardon de vous interrompre. Je me doute de ce qu'il y a là-dessous. Voilà le modèle, n'est-ce pas ? Montrez-moi cela, mon cher Monsieur Stenhouse; j'ai idée que vous n'êtes pas homme à faire quelque chose d'imparfait.

Philippe trouvait l'homme un peu exubérant.

— Je désirerais savoir d'abord au nom de qui vous venez traiter, dit-il avec une certaine raideur. Comme Anglais, j'ai toujours espéré que mon invention resterait dans mon pays.

Le comte Casseroni s'aperçut du changement de ton, mais ne se démonta nullement.

— Ah ! le patriotisme ! Je comprends. Eh bien, Monsieur Stenhouse, c'est le patriotisme justement qui m'amène, moi Italien, à vous demander de voir votre invention dans le but de la faire adopter par le Gouvernement anglais.

— Par le Gouvernement anglais ! s'écria Philippe stupéfait.

— Parfaitement ! répliqua le Comte ; voici comment : mon pays est en voie de devenir une nation de premier ordre, mais trop de divisions intestines politiques et religieuses absorbent son attention. Il faut qu'elle tremble devant les progrès des autres nations et c'est en voyant une invention comme la vôtre assurer à l'Angleterre une prééminence aussi

précieuse, qu'elle reportera ses efforts sur les moyens de défense nationale.

— Que ne croirait pas un inventeur ?

Les motifs allégués parurent tout simples à Philippe.

— Mais j'ai déjà fait des offres au Gouvernement anglais à trois reprises, et elles ont été rejetées, répondit-il, craignant encore d'avoir mal compris.

Le Comte eut un bon rire.

— Mon cher Monsieur, le Gouvernement anglais refusera toujours des inventions qui se présentent sans patronage. Sans me vanter je suis dans une position à avoir une certaine influence sur votre Gouvernement à qui je me trouve avoir rendu service dernièrement. Si donc je suis fixé sur l'utilité pratique de votre invention, tranquillisez-vous à ce sujet.

— La bataille est plus qu'à moitié gagnée en ce cas, dit Philippe rayonnant. Venez voir le modèle.

Et, s'approchant de la table, il enleva soigneusement la couverture qui cachait l'ob-

jet : c'était un ballon dirigeable en miniature ; tout y était, absolument fini et complet, tous les organes, construits en aluminium, étaient prêts à fonctionner.

Pendant que le Comte, évidemment très au courant, inspectait tous les détails du modèle Philippe étudiait avec anxiété l'expression de sa figure.

— Vous me paraissez avoir résolu la question de la direction, dit-il enfin. Ce modèle peut fonctionner, je suppose ?

— Certainement, par l'électricité. J'ai là un accumulateur tout chargé en prévision de votre visite, répliqua Philippe en fixant deux fils à l'appareil, tandis qu'il retenait les bouts opposés dans ses mains.

— Un de ces fils est pour la mise en marche, expliqua-t-il, l'autre commande la direction. A l'aide de ces fils, je dirige le ballon comme si j'étais à bord. Voyez.

L'appareil s'éleva doucement et sous l'action du second fil évolua gracieusement dans la chambre, à plusieurs reprises.

— Bravo, Monsieur Stenhouse, bravo ! s'é-

cria le Comte. Vous avez résolu le problème. Vous méritez de réussir et vous réussirez si cela dépend de moi.

— L'appareil revenu sur la table, une conversation technique s'engagea entre Philippe et le Comte, notamment sur le nombre de personnes qu'un véritable ballon, construit sur ce modèle, pourrait emporter. A la fin, le Comte se leva pour prendre congé :

— Je ferai savoir au Gouvernement anglais quelle est l'importance de votre découverte, dit-il en serrant la main de Philippe. Vous me reverrez dans un jour ou deux. En attendant, permettez-moi d'être votre banquier.

Et tandis que Philippe l'escortait jusqu'à la porte, le Comte lui remit une enveloppe.

— Voyez si la chance ne commence pas à tonrner, annonça joyeusement le jeune homme à Ida qu'il rencontra sur l'escalier. Regardez ceci.

Et il lui montrait la banknote de cinquante livres qu'il venait de tirer de l'enveloppe.

— Ainsi, vous avez tout montré, tout expliqué à cet homme, répondit-elle.

— Pouvais-je faire moins quand il m'ouvrait les portes du paradis, s'écria-t-il ? Et dans sa fièvre le jeune homme ne s'aperçut pas de la réserve inusitée que la jeune fille témoignait.

II

SUR LA TERRASSE DE WESTMINSTER

andis que dans l'intérieur, un membre Parlement développait des tableaux de istique devant des bancs vides, la plupart députés avaient gagné la terrasse dont sur la Tamise, le seul endroit vraiment s à Londres, et jouissaient du grand air attendant la sonnette qui les rappellerait moment du vote. Deux hommes étaient s à l'une des tables du restaurant établi la Terrasse : l'un, déjà âgé, était le prer ministre, duc de Sturminster ; l'autre,

plus jeune, était son secrétaire privé, Greville Nugent, nouvellement élu membre du Parlement. C'était un homme de trente ans environ, bien de sa personne et de mise très soignée ; le bruit courait qu'il avait des vues sur la fille du premier ministre, Lady Gladwyn Calthrop, à laquelle il faisait une cour assidue, et, ce qui rendait la chose plus intéressante pour les initiés, Sir Mark Rainsford, le secrétaire d'Etat à la guerre, était aussi sur les rangs.

— Qu'est-ce donc que ce comte Casseroni ? demanda tout à coup Nugent à son chef, en apercevant l'Italien qui s'avançait escortant Lady Gladwyn Calthrop, tandis que Sir Mark s'approchait pour saluer cette dernière ; qu'est-ce qu'il veut ?

Le ministre fit une moue significative.

— Je ne pourrais vous le dire vraiment. J'ai souvenance d'un certain scandale survenu à Rome il y a quelque vingt ans, à propos d'un jeune homme du même nom qui s'était enfui avec une actrice après avoir été ruiné par elle. Est-ce le même homme, je n'en sais rien.

Les deux hommes s'approchèrent du groupe qui s'était installé à une table et qui comprenait en plus M. Spencer Childwick, le premier Lord de l'Amirauté, et sa femme.

— J'ai changé d'avis en ce qui concerne les ballons dirigeables, glissa sir Mark Rainsford à l'oreille du premier Lord. Voici Casseroni qui s'est occupé de la chose et qui a tout vu par lui-même. Il est tout à fait content.

— Il me faudra autre chose que la recommandation d'un Italien, répondit M. Spencer sur le même ton. Mais cela vous regarde autant que moi. Est-ce à vous, Lady Gladwyn, continua-t-il plus haut, que nous devons le changement de front de Sir Mark, au sujet des aéroplanes ?

— A moi ? s'écria la jeune fille avec un éclat de rire. Pas du tout : je suis contre. Au reste, je n'y connais rien.

— Je pense que Lady Gladwyn s'appuie sur l'opinion de M. Greville Nugent, intervint le comte Casseroni avec un salut et un sourire ?

— Vous ne vous trompez pas, Monsieur,

répliqua Greville, regardant ce dernier dans les yeux. Bien que mon opinion n'ait pas une grande importance, je déclare que je n'en changerai pas, tant que nous n'aurons pas une invention bien anglaise pouvant nous satisfaire.

A ce moment, fort heureusement, retentit la sonnette appelant les députés au vote.

Le statisticien avait enfin terminé son exposé de chiffres, et en une minute, la terrasse se trouva vide de nouveau.

Quand Greville eut déposé son vote, il se rencontra dans les couloirs avec M. Leicester Colfax, qui avait observé la scène précédente d'une table voisine ; c'était un homme d'un certain âge, un vieil ami de son père.

— Mon garçon, lui dit-il, en lui tapant familièrement sur l'épaule, vous aurez été indirectement la cause que les ballons dirigeables seront adoptés dans l'armée anglaise.

— Et comment cela ? demanda Greville.

— Mon Dieu, c'est bien simple. Casseroni a très bien remarqué votre rivalité avec Sir Mark, relativement à Lady Gladwyn ; il a su

piquer la jalousie de ce dernier et lui inspirer une opinion contraire à la vôtre. Mais pourquoi ? dans quel but un Italien cherche-t-il à nous faire adopter un engin de guerre qui, bien que les deux nations soient en paix maintenant, pourrait un jour se retourner contre son pays ?

Greville, un peu froissé d'abord de cette allusion à Lady Gladwyn, se radoucit aussitôt, et c'est en souriant qu'il tendit la main à son interlocuteur.

— Merci, Colfax, dit-il brièvement, un homme averti en vaut deux.

III

UN HOMME DE MOINS. — UNE MENACE VOILÉE

La prophétie de M. Colfax ne fut pas longue à se réaliser. Sir Mark Rainsford réunit le Conseil de Défense pour lui proposer la nomination d'un expert chargé d'examiner l'invention de Stenhouse ; sous son influence, la proposition fut adoptée sans difficulté. Au même moment, la Presse eut vent de la chose par un mystérieux informateur, et appuya avec ensemble une motion si favorable à la défense nationale.

Si le comte Casseroni avait été réellement

l'inspirateur du Ministre de la Guerre, il avait depuis eu l'adresse de se tenir à l'écart, et en apparence indifférent. Mais Greville Nugent était convaincu que cette attitude était voulue. Plus il le voyait, — car le Comte, étant de très bonne maison, était reçu partout, — plus il se promettait de tirer au clair la situation véritable et les mobiles cachés du personnage.

Ce qui gênait le plus Greville était l'impossibilité de faire part de ses soupçons sans mentionner le nom de Gladwyn Calthrop; ceci était évidemment hors de question. Restaient les agences de recherches particulières. Greville avait une certaine répugnance à s'y adresser; mais la solution du problème intéressait son pays; il n'hésita plus.

Une semaine environ après qu'il eut chargé une des principales agences de la mission en question, Greville se trouvait chez lui, en train de déjeuner, quand le directeur de l'agence, M. Coyne en personne, se présenta pour lui parler. Il semblait très agité.

— Je vous aurais envoyé un rapport écrit

sur Casseroni, commença-t-il d'un ton ému, mais j'ai cru préférable de vous voir en personne. Permettez-moi de vous dire d'abord rapidement ce que nous avons fait, Monsieur Nugent. Vous comprendrez mieux ce qui en est résulté.

— Faites, dit Greville, en offrant une chaise au policier. Vous m'intéressez vivement.

M. Coyne tira un carnet de sa poche.

— Comme je le fais d'ordinaire, commença-t-il, j'ai divisé le travail en deux parties. Il s'agissait d'abord de se renseigner sur les allées et venues de Casseroni, sur les gens qu'il voit. Ceci est de la simple « filature ». J'ai choisi pour cela un de mes plus fins limiers — un jeune homme du nom de Meeking. J'en ai toujours été très content.

J'ai gardé pour moi-même la partie que j'appellerai « diplomatique » — arriver à connaître les ressources de Casseroni, sa situation en Italie, etc... Je puis vous renseigner de suite sur ce point. Le Comte a un crédit pour ainsi dire illimité dans une des princi-

pales banques de Londres ; l'argent ne peut provenir de ses propriétés de famille, attendu que ses créanciers ont mis la main dessus depuis longtemps.

Quant à son assertion d'être en but à des persécutions politiques, elle est inexacte. Je vous en donnerai la preuve.

— Très bien, Monsieur Coyne, dit Nugent, je ne me reproche plus d'avoir fait espionner Casseroni, maintenant que je vois qu'il se donne pour ce qu'il n'est pas.

Le policier s'inclina d'un air satisfait.

— Quant à la partie dont était chargé Meeking, reprit-il, j'étais tenu au courant jour par jour. En résumé, le Comte voyait très peu de monde chez lui, dans St. James Street, et très peu aussi au dehors, sauf les relations mondaines que peut avoir un homme de sa classe. La semaine dernière, il s'est rendu trois fois dans une certaine maison de Hereford Road, où vit un officier de marine en retraite, du nom de Westmacott. Cet officier a une fille — fort jolie — ils ont un locataire nommé Stenhouse. Meeking n'a pu me dire

exactement pour qui étaient les visites du Comte.

— Je crois que je sais ce qui en est, dit Greville. Continuez.

— Chez lui, il n'a reçu qu'un visiteur réellement intéressant. Ce visiteur est venu tous les jours jusqu'à la date du dernier rapport de Meeking, avant-hier.

— Avant-hier ! s'écria Greville. Vous n'avez donc pas eu de rapport hier ?

— J'y arrive, répondit Coyne d'une voix qui tremblait un peu. L'homme dont parlait Meeking pouvait avoir trente ans, marqué de la petite vérole, louchant de l'œil droit, et traînant un peu la jambe comme ceux qui ont été mis aux fers : vêtu d'un complet de serge bleue râpé, casquette de marin, l'apparence d'un second de bateau marchand. Reconnaissez-vous l'homme, Monsieur Nugent ?

— Aucunement, dit Greville.

— Eh bien, cet homme venait tous les jours à 7 h. du soir et restait dix minutes. Mercredi dernier, Meeking l'a filé sur mon ordre pour découvrir sa demeure. Meeking n'est pas re-

venu. J'ai reçu un mot de lui me disant qu'il me quittait et qu'il partait pour l'Amérique où il avait trouvé un meilleur engagement.

— Quelle brute ! dit Greville. Mais vous prendrez un autre homme, voilà tout.

— Ce n'est pas cela qui m'inquiète, dit M. Coyne, mais j'ai peur que Meeking ait passé à l'ennemi ; heureusement il ne pourra pas dire grand'chose ; il ne savait même pas pour qui il faisait ces recherches, ce qui est le point important pour Casseroni.

Avant que Greville eût pu répondre, un domestique vint annoncer que le comte Casseroni attendait dans la bibliothèque.

— Et voilà pourquoi il s'est assuré de mon agent, dit Coyne à demi-voix ; il a deviné qu'aussitôt le mot de Meeking reçu, je viendrais vous trouver. Il m'a filé, j'aurais dû prévoir cela.

Il prit congé là-dessus et Greville alla trouver le Comte dans la bibliothèque, se promettant un quart d'heure assez désagréable, mais en entrant dans la pièce, il s'aperçut de

suite que le Comte n'avait pas l'intention de faire un éclat.

— Mon cher Monsieur Nugent, dit celui-ci en se levant tout souriant, toutes mes excuses pour une visite aussi matinale; mais c'est pour une œuvre de charité. Je viens vous offrir des billets de concert que je suis chargé de placer au profit d'un hôpital italien. On m'a demandé de m'adresser à tous mes amis et... autres.

Les derniers mots furent prononcés d'un ton différent qui sentait le défi. Mais Greville ne voulut pas le remarquer.

— Je serai heureux de vous prendre pour cinq guinées de ces billets, dit-il. Cela vous débarrassera d'autant.

— Comme vous êtes généreux en Angleterre, s'écria le Comte. Et quelle droiture! C'est tellement général que lorsqu'on rencontre un homme capable d'une action méprisable, on le remarque doublement.

— J'espère pour vous que vous n'avez pas fait cette mauvaise rencontre, comte Casseroni, dit Greville, sentant poindre la menace.

— Non. Ma foi, pas jusqu'à ce jour, répondit le Comte en se levant. D'ailleurs, qu'ai-je besoin de vous parler de cela à vous qui êtes la générosité et la droiture mêmes ? Allons, adieu, Monsieur Nugent. Mille remerciements et « au revoir ».

— Une menace, se dit Greville en revenant d'accompagner son visiteur, une menace, à peine déguisée. Eh bien, à nous deux.

Et il se mit à son bureau pour écrire à son agent de surveiller Casseroni plus étroitement encore.

Trois jours après, M. Coyne revint annoncer qu'il abandonnait l'affaire, sans donner d'autre motif que celui d'être surchargé de besogne. Greville n'insista pas, car il avait lu la veille dans son journal que la villa de M. Coyne, à Brixton, avait été incendiée ; d'autre part, un peu plus loin, on lisait qu'un homme, ayant l'apparence d'un policier, avait été trouvé poignardé dans le quartier d'East-End. L'assassin n'avait laissé aucune trace.

— Allons, se dit Greville, après avoir pris

congé de M. Coyne, non sans lui avoir remis un chèque bien gagné, la partie est engagée ; elle est sérieuse, mais je ne veux plus qu'on se fasse tuer pour moi ; j'agirai seul maintenant.

IV

L'ÉCLAIR DE L'ACIER

En revenant de son rendez-vous au Ministère de la Guerre, Philippe Stenhouse se sentait très léger. A peine rentré dans sa chambre, il sonna, sachant bien qu'à cette heure-là, c'était Ida qui viendrait, la servante étant sortie. Elle entra bientôt en effet et Philippe se précipita au-devant d'elle en lui prenant les deux mains. Il ne pouvait parler sur le moment, mais sa contenance était assez expressive.

— Alors, tout va bien ? demanda la jeune fille d'une voix à peine perceptible.

— Oui, le modèle est accepté ; un dirigeable va être construit incessamment. C'est moi-même qui surveillerai la construction. Je suis arrivé enfin ! Ida, voulez-vous couronner mon triomphe en le partageant avec moi, je ne pouvais pas parler plus tôt ?

— Et le père, y avez-vous pensé ? dit la jeune fille d'une voix tremblante, en baissant les yeux.

— Eh bien, nous le soignerons ensemble, chère Ida. Quand il se sentira heureux et l'esprit en repos, ce sera un autre homme.

A cet instant, le marteau de la porte résonna, une voiture venait de s'arrêter devant la maison.

— Ce doit être le comte Casseroni qui vient savoir la réponse du Ministre de la Guerre, dit Philippe.

Ida sembla un peu embarrassée.

— Voulez-vous aller ouvrir vous-même, demanda-t-elle. Je dois vous dire que je n'aime pas beaucoup ce Monsieur. Elle n'ajouta

pas qu'il se montrait de plus en plus familier avec elle à chacune de ses visites.

— Vous aurait-il manqué de respect ? demanda Philippe vivement.

— Non, assurément. Mais... il me regarde beaucoup.

— Et comment le pauvre garçon pourrait-il s'en empêcher ? reprit Philippe en la contemplant avec admiration. Sauvez-vous, ma chère, je vais introduire l'ogre qui fait notre fortune.

— Eh bien ? demanda Casseroni aussitôt que Philippe eut ouvert, en lui lançant un coup d'œil perçant.

— Saluez le constructeur des ballons dirigeables de l'armée anglaise ! s'écria Philippe joyeusement.

— Ah ! murmura le Comte en poussant un soupir de soulagement. Ne me remerciez pas, mais racontez-moi tout.

Et Philippe, qui ne demandait pas mieux, lui fit le récit de son entrevue avec le Ministre ; sur un rapport favorable de l'expert, un dirigeable devait être construit de

suite sous la surveillance de l'inventeur qui toucherait des appointements de 20.000 francs. Pour le prix de son invention, il devait recevoir un million, si le nouvel engin répondait à ce qu'on en attendait.

Le Comte avait allumé une cigarette ; il écoutait attentivement. A la fin, il demanda brusquement.

— Avez-vous fait choix d'un emplacement pour la construction ?

— Il faut trouver un endroit solitaire, dit Philippe. J'ai pensé aux marais d'Essex. Il faudra une enceinte où personne ne puisse pénétrer sans autorisation.

— Vous serez privé quelque temps des distractions de la capitale, dit le Comte intentionnellement.

— Oh ! peu importe, répliqua Philippe en rougissant. Je dois vous dire que je suis fiancé avec la jeune fille que vous avez vue ici, Miss Ida Westmacott.

— Tous mes compliments, cher Monsieur Stenhouse. Il faut que votre fiancée soit du

premier voyage, ainsi qu'une demi-douzaine de ministres pour vous faire honneur.

Mais quel est donc ce bruit dans l'escalier, demanda le Comte devenu subitement inquiet ?

Philippe secoua la tête d'un air un peu gêné.

— Je crains bien que ce soit le capitaine Westmacott qu'on ramène chez lui. Le pauvre homme est bien embarrassant.

— Mais quel est cet homme avec lui ?

— Je pense que c'est un étranger qui l'aura cueilli à la porte.

— Ah ! parfaitement, dit le Comte d'un ton insouciant. Mais il avait reconnu la voix du bon Samaritain. C'était Greville Nugent.

Dès que le bruit eut cessé sur l'escalier, le Comte se leva vivement.

— Bonsoir, Stenhouse, dit-il en lui serrant la main. Je ne vous verrai pas de quelques jours, mais je vous écrirai s'il y a lieu. Ne me reconduisez pas.

Là-dessus il se glissa sans bruit hors de la

maison et l'on entendit son cab s'éloigner rapidement.

Ce n'était pas tout à fait par hasard que Greville s'était trouvé près de la maison de Westmacott. Ayant appris que le modèle du dirigeable avait été accepté, il voulait s'assurer si Casseroni était vraiment intéressé dans l'affaire ; s'il l'était, il viendrait aussitôt aux nouvelles. Son but était atteint, car il avait reconnu la voix de l'Italien dans l'escalier.

Le capitaine Westmacott s'était affalé dans un fauteuil.

Toute honteuse, Ida reconduisit son visiteur avec force remerciements ; au moment où ils étaient sur le seuil de la maison, passait un cab dont le cocher se proposa en levant son fouet en l'air. Greville sauta dedans en criant au cocher :

« A la Chambre des Communes ».

— Je suis fâché pour cette jeune fille, pensait-il en chemin, mais j'ai élucidé deux points importants.

Casseroni s'intéresse plus que jamais au

dirigeable, et surtout à son premier voyage ; tâchons de résoudre ce problème.

Tout à coup, il s'aperçut que le cab suivait un chemin qui le conduisait dans les quartiers déserts de Nothing Hill. Il se retourna pour soulever le petite fenêtre et interpeller le cocher ; à ce moment même, à travers la lucarne déjà ouverte, il aperçut l'éclair d'une épée et avec un cri de douleur, il retomba sur les coussins de la voiture. Le secrétaire du premier ministre venait d'être assassiné par le cabman.

V

UN RENSEIGNEMENT PRÉCIEUX

Droit et sanglé dans sa redingote, le vieux Leicester Colfax, M. P. se dirigeait vers la demeure de Greville Nugent pour prendre de ses nouvelles. C'était par une belle journée de juin, trois mois environ après la lâche agression dont le secrétaire de Lord Sturminster avait été victime. Il était resté quelques semaines entre la vie et la mort, mais enfin sa robuste constitution et les soins éclairés d'un ancien camarade de collège, devenu un praticien distingué, l'avaient sauvé. C'est alors

seulement qu'il avait pu raconter ce qui lui était arrivé ; malheureusement, il avait peu de chose à dire ; il n'avait pas remarqué la figure du cocher et n'avait pas pensé à prendre le numéro de la voiture. La police dut classer l'affaire dont le public cessa bientôt de s'occuper.

Tandis qu'il traversait Piccadilly avec précaution, M. Colfax aperçut une dame qui lui faisait un signe amical de la main et semblait l'attendre. C'était la gracieuse Lady Gladwyn Calthrop.

— J'allais prendre des nouvelles de Nugent, dit Colfax en l'abordant.

— J'y vais aussi, dit la jeune fille. Voulez-vous me prendre sous votre aile ? Mon père m'a chargé de pousser jusque-là pour savoir comment va son secrétaire.

— Je pense bien que ce n'est pas en votre propre nom, dit M. Colfax avec une certaine malice dans les yeux. J'espère que Nugent sera plus prudent à l'avenir et qu'il ne s'exposera plus ainsi.

Lady Gladwyn s'arrêta court :

— Vous ne voulez pas dire qu'il y ait encore du danger pour lui ? C'était un fait isolé, ce coup de malfaiteur ?

— Vous oubliez que rien ne lui a été pris. Il avait une montre, de l'argent sur lui. Rien n'a été touché.

— Alors vous croyez qu'il a un ennemi, et que... Oh ! Monsieur Colfax, cette pensée est terrible !

Pauvre Rainsford ! il était bien loin.

Tout en causant, ils étaient arrivés ; les nouvelles étaient plus rassurantes : M. Nugent pourrait se rendre au Parlement dans quelques jours.

— M. Nugent voudrait vous dire un mot, si vous avez un moment, ajouta le valet de chambre en s'adressant à M. Colfax.

— Allez voir votre ami, dit la jeune fille en voyant que le vieux gentleman hésitait à la quitter ainsi. Je saurai bien rentrer seule et dites-lui que je commence à penser qu'il veut nous en faire accroire.

M. Colfax trouva Greville en train d'écrire à sa table.

— Je crois, dit-il en entrant, que Lady Gladwyn a raison en vous accusant de faire semblant d'être malade.

Greville se mit à rire.

— Elle n'a pas tout à fait tort et vous non plus, mon vieil ami. Voici plusieurs semaines que je sors. Mais je me cache. Vous devinez pourquoi ?

— Pour surveiller Casseroni, je pense.

— Précisément, ô le plus clairvoyant des législateurs ! Je suis convaincu que c'est la main du Comte qui a armé le bras de mon assassin, mais je n'ai aucune preuve et jusqu'à présent je cherche en vain.

A ce moment, le valet de chambre se présenta, annonçant qu'une jeune fille était en bas et demandait à parler à son maître.

— Priez-la de monter, Arnold, dit Nugent.

En la voyant entrer, le jeune homme poussa un cri de surprise : c'était la jeune fille dont il avait piloté le père si opportunément le soir de l'agression.

Elle paraissait fort émue.

— Mais c'est Miss Westmacott, s'écria Nugent, que puis-je faire pour vous ?

— Ma visite se rapporte au crime dont vous avez été victime le soir où... elle n'acheva pas. Puis se reprenant : ce n'est qu'hier que j'ai appris qui vous êtes, Monsieur Nugent. Je croyais bien vous reconnaître le soir où vous avez été si bon pour mon père ; et hier j'ai vu votre portrait dans un journal illustré, au milieu d'un groupe de secrétaires du premier Ministre... Je suis venue aussitôt pour vous dire que je connais le cab que vous avez pris ce même soir, et le cocher qui le conduisait. C'était une voiture particulière appartenant à un Italien, le comte Casseroni, qui a quitté notre maison cinq minutes avant vous ; il était venu voir notre locataire, M. Stenhouse.

Colfax et Greville échangèrent un regard.

— Ces Messieurs sont-ils très intimes ? demanda le premier ?

Ida rougit.

— M. Stenhouse n'a eu qu'à se louer jusqu'à présent des procédés du comte Casseroni,

qui a parlé pour lui au Ministre de la Guerre; mais il ne le connaît que depuis peu. J'ajoute que le cocher était un homme au visage grêlé que j'avais remarqué déjà plusieurs fois, rôdant autour de la maison. Ce même homme m'a suivie ce soir jusqu'ici et j'ai le sentiment qu'il m'aurait attaquée au bas de l'escalier s'il n'en avait été empêché par la présence d'une jeune femme qui descendait.

— Ah ! ah ! dit Greville, ceci est très intéressant. Mille remerciements, Miss Westmacott, pour vos renseignements, et pour la peine que vous avez prise. Arnold va vous escorter jusque chez vous.

Dès qu'elle se fut retirée, Colfax se tourna vers son jeune ami.

— Qu'allez-vous faire maintenant, demanda-t-il, n'est-il pas temps de prévenir la police ?

— Pas encore, dit Nugent, laissez-moi faire. Je sais où trouver cet homme, je l'ai déjà filé plusieurs fois ; mais j'ai toujours perdu sa trace au même endroit : dans une

allée de Whitechapel. Cette fois-ci, j'espère être plus heureux. J'irai ce soir même.

— Faites attention, dit Colfax, vous courez un grand risque ; je sens dans tout ceci une machination dangereuse.

Mais Greville n'était pas facile à intimider, le danger, loin de le faire reculer, l'attirait. Et puis, n'avait-il pas une revanche à prendre ?

VI

LE « SHEIKH »

Après le départ de Colfax, Greville, tenant compte de l'avis très sage que celui-ci venait de lui donner, fit tout son possible pour arriver à tranformer sa physionomie et à se donner l'apparence d'un homme du peuple de 50 ans environ ; avec une fausse barbe et une perruque grisonnante, le visage enduit de graisse et de charbon, il ressemblait plus à un vieux chauffeur qu'à un jeune membre du Parlement.

Pour compléter l'illusion, il se coiffa d'un

vieux chapeau mou, passa un pantalon d'étoffe commune et un veston de ratine graisseux.

Arnold, le valet de chambre, entra à ce moment et ne put réprimer un sursaut.

— Pardon, Monsieur, dit-il en se remettant. J'avais oublié. Vous n'avez jamais fait mieux.

Car Greville avait été obligé de mettre son vieux serviteur dans la confidence, pour expliquer ses allées et venues pendant les jours où il était censé retenu au lit. Il lui avait dit simplement qu'il y avait une affaire politique en jeu.

— Je sors ce soir, lui dit Greville. Ne veillez pas pour m'attendre et pas un mot à qui que ce soit.

Là-dessus Greville glissa un revolver dans sa poche et commença son expédition. Il avait calculé son départ de manière à gagner la St. James Street à 5 h. un quart, heure à laquelle l'homme grêlé sortait de chez Casseroni. Il fallait éviter autant que possible d'attirer l'attention des voisins.

Maintenant qu'il ne pouvait plus douter que l'Italien eût organisé l'agression du cabman, il se jurait qu'il aurait la clef du mystère. Il sentait bien qu'il avait plus d'un adversaire à combattre. Il y avait une bande évidemment, très bien organisée, où chacun jouait son rôle. Ida Westmacott avait dû être surveillée de bien près pour qu'on sût qu'elle venait le renseigner sur l'agression.

Avec une démarche adaptée à son déguisement, Greville se mit à arpenter la rue. Il fallait une prudence extrême et cependant avoir une allure naturelle. Dans ses précédentes expéditions, il n'avait pas remarqué que l'homme se fût senti filé ; mais alors pourquoi disparaissait-il soudainement dans l'allée de Whitechapel ?

Arrivé tout près de la maison de Casseroni, Greville fut saisi de voir tout à coup le Comte lui-même sortir sans regarder à droite ni à gauche et se diriger vers Pall Mall. Greville n'hésita pas ; puisque le Comte sortait, c'est que son associé n'était pas chez lui. Sans doute qu'il était prudemment tapi quelque

part, dans la crainte d'être reconnu comme l'auteur de l'attentat, à la suite du rapport de Miss Westmacott ; et, sans doute, aussi, le Comte allait le rejoindre ; raison de plus pour lui emboîter le pas.

Le commencement de la poursuite fut aisé; elle mena Greville jusqu'à la gare de Charing Cross, au District Railway, où il put approcher le Comte assez pour l'entendre demander un billet pour la Station du « Monument ».

Greville fit de même et la poursuite recommença au sortir du train, à travers les rues de Gracechurch et Leadenhall, jusqu'à Whitechapel. Là, le Comte s'éclipsa dans la même allée où disparaissait régulièrement l'homme au visage marqué.

Jusqu'à ce jour, Greville n'avait pas jugé prudent de s'aventurer plus loin. C'était l'endroit même où l'on avait trouvé un des agents de Coyne grièvement blessé ; de plus, il tenait beaucoup à ne pas se dévoiler.

Cette fois-ci, par bonheur, il remarqua en passant devant un misérable magasin de

chiffons situé à côté de l'allée, que la porte du fond, restée par hasard ouverte, donnait non sur une cour mais sur une autre rue parallèle. L'allée en question n'était donc qu'un passage ; on voulait donner le change.

Greville entra donc dans un magasin de tabac du même côté de la rue et attendit le Comte à l'autre entrée. Il le vit, en effet, apparaître bientôt et se diriger cette fois vers la cité. On arriva ainsi à la station de Fenchurch Street. Casseroni semblait ne plus rien craindre; pénétrant sans hésitation dans le buffet de la gare, il frappa sur l'épaule d'un homme affalé sur le comptoir. L'homme se retourna aussitôt et Greville eut le temps d'apercevoir son visage à travers la porte entr'ouverte. C'était bien l'homme au visage grêlé et dans la tenue qu'on avait décrite.

Le couple sortit presque aussitôt ; Casseroni, après quelques mots échangés, s'éloigna rapidement. Son complice prit un billet pour le train de Blackwall qui allait partir.

Greville, n'ayant pas entendu le nom de la

station désignée, prit un billet jusqu'au point terminus et se mit dans le compartiment voisin de celui de l'homme de façon à pouvoir guetter sa sortie.

L'homme descendit à Poplar et se dirigea vers les East India Docks ; c'était bien là qu'il se rendait. Evidemment habitué à circuler sur les quais encombrés de marchandises, il se dirigea droit vers un steamer de 800 tonneaux environ, d'un aspect misérable ; s'engagea sur la passerelle et disparut.

Allons ! la chasse n'avait pas été sans résultat ; la bête était terrée, il est vrai, mais on connaissait son terrier.

En apparence, rien ne distinguait ce steamer d'un autre, sinon sa saleté. Rien n'indiquait non plus qu'il fût taillé pour fournir une marche rapide.

— Dites-moi, camarade, connaissez-vous ce bateau peint en noir, qui a sa cheminée rouillée, demanda-t-il à un arrimeur qui passait ?

L'homme dirigea vers le steamer un regard plein de mépris :

— Drôle de boîte, n'est-ce pas ? C'est tout juste bon à démolir. C'est le « Sheikh », qui fait du commerce dans la Méditerranée. Il est arrivé il y a trois mois avec une cargaison de fruits, mais il ne trouve pas de chargement pour le retour, il doit repartir dans un jour ou deux sur lest.

— Et l'équipage ?

— Peuh ! des Maltais et autres qui marquent assez mal. Ils étaient une bande, mais ils ne sont plus que deux ou trois à bord ; je pense qu'on va en recruter d'autres pour le départ.

Greville ne pensait pas tout à fait ainsi. C'était sans doute la même bande qui reviendrait une fois la besogne accomplie.

Mais quelle besogne ? Pourquoi ces efforts pour faire accepter un ballon dirigeable au Gouvernement anglais, et cet acharnement contre ceux qui se mettraient en travers ? Il y avait là un secret terrible, Greville n'en doutait pas.

— La clef du mystère est sur ce bateau. Je l'aurai, se dit Greville et il se dirigea vers la

passerelle du steamer, avec la vague idée de se proposer comme chauffeur pour justifier sa présence.

La passerelle franchie, il se trouva sur le pont encombré de caisses d'oranges et de raisins de Corinthe, mais pas une âme ; il aurait cru le navire abandonné s'il n'avait pas vu l'homme qu'il poursuivait y monter. Cédant à une impulsion irrésistible, il s'approcha de l'escalier qui menait à l'entrepont et prêta l'oreille, la main sur la crosse de son pistolet.

Il n'entendit rien d'abord, mais bientôt un bruit métallique frappa ses oreilles, semblant venir de très loin, du fond de la cale, et de temps en temps, une explosion de rires.

Greville ne put résister au désir d'en savoir davantage. Il descendit l'escalier et arriva dans un petit couloir obscur qu'une sorte de portière séparait de l'endroit d'où parvenaient les bruits.

Il écarta le rideau très légèrement et voici ce qu'il vit.

L'homme au visage marqué était là tenant une lanterne qui n'éclairait que dans un rayon de quelques mètres autour de lui ; le reste de l'immense espace était plongé dans l'obscurité. L'homme semblait surveiller un travail qu'un nègre gigantesque accomplissait.

— Ça va bien, Glou-Glou, dit-il à ce moment, ça tiendra, et puis on n'aura pas affaire à du gibier ordinaire : c'est du beau monde ; il ne faut pas que ça les blesse.

Une explosion de rires salua cette remarque ; Greville distingua alors une douzaine de grosses poutres à chacune desquelles était fixée une chaîne et un collier de fer ; on aurait dit une installation pour la traite d'esclaves.

Il ne put voir sans frémir qu'une de ces chaînes avait un occupant. Etendu sur le sol, le cou pris dans un collier de fer, un homme était là, poussant de faibles gémissements.

VII

GARDEN-PARTY CHEZ LE PREMIER MINISTRE

Dans le parc de Glade Royal, la magnifique résidence de Lord Sturminster, se pressait l'élite du monde politique et fashionable. Quoique à peine à plus d'une heure de voiture de Hyde Park, le château féodal, avec son avenue d'ormes de plus d'un kilomètre de long, et ses magnifiques ombrages, était bien la retraite idéale pour un homme d'Etat, aspirant au repos et voulant fuir l'atmosphère fiévreuse de Westminster.

Le premier Ministre ne passait que bien

rarement la nuit dans sa demeure officielle de Downing Street.

Mais aujourd'hui il n'était pas question de calme ni de repos. L'appel des grives dans les taillis de chêne était remplacé par la musique des Life Guards : c'était un brillant va-et-vient de beautés mondaines, de diplomates, de pairs, de célébrités de toute sorte ; sur la pelouse, en face de la maison, le roi se promenait en long et en large avec son hôte.

Lady Sturminster, presque toujours souffrante, était fort bien remplacée par sa fille unique, Lady Gladwyn, qui faisait les honneurs, avec un mot aimable pour chacun. Elle se trouva, à un moment, auprès de Sir Mark Rainsford, qui avait l'air si préoccupé, qu'elle craignit un instant qu'il ne se déclarât. Aussi détourna-t-elle de suite son attention en lui demandant quel était ce Monsieur à qui parlait le comte Casseroni.

— C'est M. Stenhouse, répondit Sir Mark, l'inventeur du dirigeable, qui doit faire son premier voyage demain. C'est un jeune homme de grand mérite.

— Voulez-vous me le présenter? J'aime tant à connaître les gens intéressants.

Ils se dirigèrent vers l'endroit de la pelouse où le noble Italien et son jeune protégé étaient en conférence.

La présentation faite, Lady Gladwyn posa quelques questions aimables à l'inventeur.

— Tout est prêt, répondit Philippe en rougissant de plaisir comme un écolier. Puis-je vous demander, Lady Gladwyn, de vouloir bien honorer de votre présence les essais qui se feront demain? Sa Majesté viendra et peut-être fera-t-elle une ascension. Grâce au comte Casseroni, j'ai des aides très au courant et il n'y a aucun danger à craindre.

— Je dois être du voyage avec quelques-uns de mes collègues du Cabinet, ajouta Sir Mark. Ce sera une expérience intéressante pour vous, si vous ne craignez pas de vous confier à l'atmosphère.

— Certainement j'irai, si vous avez encore une place, répondit gaiement Lady Gladwyn.

Philippe expliqua que le ballon pouvait

porter vingt personnes et qu'il n'y en avait qu'une douzaine d'inscrites.

— Bravo ! s'écria Casseroni qui s'était effacé poliment pour la présentation. « La jeunesse au gouvernail et la beauté à la proue. » Mais le ballon n'est pas baptisé encore. Pourquoi ne pas le nommer le « Gladwyn », en l'honneur de notre hôtesse ?

Sir Mark Rainsford déclara l'idée excellente.

— Et qui aura l'honneur d'être parrain avec Lady Gladwyn, demanda M. Leicester Colfax, en venant se joindre au groupe ?

— Ah ! vous voilà, Monsieur Colfax, dit la jeune fille en évitant de répondre à la question. Donnez-moi votre bras et faisons un tour ensemble. Il y a un siècle que je ne vous ai vu.

Colfax aurait préféré rester, car on discutait maintenant sur les derniers préparatifs du voyage aérien. Il était de plus en plus inquiet maintenant qu'il avait reçu les confidences de Greville Nugent.

— Je suppose que Greville ne viendra pas aujourd'hui, demanda-t-il ?

— Non, certainement ; il est sans doute chez lui en conversation avec la jeune fille que j'ai rencontrée au pied de son escalier, l'autre jour, dit Lady Gladwyn, avec une amertume qui eût amusé Colfax dans un autre moment.

— Saviez-vous que cette jeune fille a presque risqué sa vie pour apporter à Greville, qu'elle ne connaissait pas, des renseignements de la plus haute importance pour lui au sujet de l'agression dont il a été victime ?

— Ah ! vraiment ? Je suis désolée d'avoir jugé si légèrement ! Dites-moi qui on soupçonne ?

— Je ne puis vous le dire encore ; mais je suis un peu inquiet pour Greville ; il n'est pas rentré chez lui et on ne sait où il est.

— Que dites-vous là, Monsieur Colfax ? s'écria la jeune fille avec émotion. Ne pouvez-vous faire aucune démarche pour le retrouver ? Allons rejoindre M. Stenhouse et ces Messieurs. Nous apprendrons peut-être quelque chose.

— Oui, mais ne dites rien et observez seu-

lement la physionomie du Comte au moment où je poserai la question suivante à Stenhouse : si, parmi les passagers du ballon, doit se trouver un homme au visage grêlé.

Mais à peine avaient-ils fait quelques pas dans la direction du groupe, qu'on vit un valet de pied à la livrée de la maison escortant un homme de haute taille, mal vêtu, qui s'approcha de Stenhouse en le saluant respectueusement, lui dit quelques mots et se retira de la même façon.

— Mais, Monsieur Colfax, murmura Lady Gladwyn, quelle coincidence extraordinaire ! N'est-ce pas là l'homme auquel vous pensiez ? Voyez son visage grêlé.

— Oui, je l'ai remarqué ; avez-vous vu aussi qu'en passant il a fait un signe au Comte ; tenez, voilà le Comte qui prend congé.

Un instant après, on entendit sur la route qui longeait le mur du parc le passage d'une automobile lancée à toute vitesse.

— Voilà quelqu'un de bien pressé ! remarqua Sir Mark Rainsford.

— Je sais bien qui c'est, dit Philippe Stenhouse. Au bruit qu'elle fait je reconnais la 40-chevaux du comte Casseroni ; elle donne tout ce qu'elle peut.

Il fallait que le danger fût bien pressant pour que le Comte quittât la fête aussi brusquement et que son complice (car c'était bien lui) eût osé venir l'y chercher, au risque de se faire reconnaître et arrêter sur-le-champ.

VIII

LE DANGER CONJURÉ

Greville Nugent se retira avec précaution de son poste d'observation. Il avait besoin de considérer la situation avant d'agir. Devait-il prévenir la police ? Mais que saurait-il de plus sur les desseins de Casseroni ? Cet alignement de chaînes et de colliers de fer dans les profondeurs de la cale, donnaient à son imagination de sinistres visions, mais il n'y avait là aucune preuve, sinon la présence d'un homme enchaîné.

Au moment où il mettait le pied sur la pre-

mière marche de l'escalier pour remonter, il vit que la retraite lui était coupée ; quelqu'un descendait et il n'eut que le temps de s'effacer dans un angle obscur où sa présence était invisible.

Le nouveau venu écarta le rideau et appela « capitaine Garmault ».

Une voix lointaine répondit et bientôt quelqu'un remonta des profondeurs de la cale.

— C'est vous Crawshay, le Comte m'avait prévenu que vous deviez revenir à bord.

Greville avait reconnu la voix de l'homme grêlé.

— Oui, le Comte vous fait demander quand vous comptez partir, maintenant que la jeune fille a été trouver Nugent et lui a sans doute tout raconté à propos de l'affaire du cab.

— Dont j'étais le cocher, dit Garmault avec un gros rire. Eh bien, ce n'est pas ma faute si cette jeune personne n'est pas en ce moment confortablement logée dans une de ces cabines. Ah ! si je n'avais pas été dérangé au moment !...

Greville respirait péniblement. A deux pas

de lui il voyait son assassin ; et cet homme était un Anglais !

— Eh bien, quand partez-vous ? redemanda Crawshay.

— Demain, à la première heure. L'équipage ne viendra à bord qu'au dernier moment. Vous savez qu'ils ont eu de la besogne en ville. Inutile qu'ils montrent trop leurs vilaines figures par ici.

— Et vous croisez sur la côte d'Essex ? m'a dit le Comte.

— Oui, c'est là que nous devons prendre la « cargaison », répondit Garmault, et ce mot devait avoir un sens caché, car les deux hommes partirent d'un sinistre éclat de rire.

Cet éclat de rire décida Greville : à tout prix il fallait qu'il parlât à l'homme enchaîné dans la cale. La croisière indiquée pour le steamer était en face des marais d'Essex qui avaient été choisis pour la construction du dirigeable.

Les deux hommes se séparèrent bientôt.

Garmault redescendit dans la cale, et Craw-

shay remonta sur le pont où il devait avoir sa couchette dans le deck-house.

Greville laissa passer quelques minutes; puis, n'entendant plus rien, il se hasarda à remonter à son tour jusqu'à ce que ses yeux fussent au niveau du pont; il n'y avait plus personne en vue. Crawshay devait être couché.

Greville s'avança donc jusqu'à la passerelle, puis, faisant volte-face, comme s'il venait d'arriver, il toussa bruyamment. Ce qu'il avait prévu arriva ; Crawshay parut aussitôt à la porte de la cabine et lui demanda ce qu'il faisait là.

— Est-ce qu'on pourrait s'engager comme chauffeur ici ? demanda Greville avec l'intonation des gens du peuple.

— On ne prend pas d'inconnus, répondit l'homme rudement, en examinant Greville de si près que celui-ci se félicita de l'obscurité grandissante.

— Allons, je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau, dit il d'un ton désespéré en se dirigeant de nouveau vers la passerelle. La police est à mes trousses.

— Un instant, l'ami, lui cria Crawshay. Nous pourrions peut-être nous entendre. Quel genre de crime pratiquez-vous? Avez-vous une spécialité?

Greville revint sur ses pas et lui glissa dans l'oreille.

— Avez-vous entendu parler de l'affaire de West Drayton, sur la voie ferrée?

L'autre sursauta et le regarda avec un mélange de respect et d'admiration. L'avant-veille, en effet, une dame avait été poignardée en chemin de fer et ses bijoux volés par un malfaiteur inconnu.

Greville trouva utile de se faire passer pour ce malfaiteur.

— Allons, vous êtes un frère; je ne veux pas vous laisser dans l'embarras; j'y ai été moi-même, je sais ce que c'est! je vais parler de vous au capitaine. Attendez-moi là.

A peine eut-il disparu, que Greville alla jeter un coup d'œil aux machines, du haut du pont. Une rapide inspection lui fit voir une machinerie superbe, à triple expansion, qui aurait pu suffire à un transatlantique; déci-

dément, il ne fallait pas juger la capacité de marche du « Sheikh » à son aspect extérieur.

Au moment où il revenait à sa place, Crawshay reparut suivi de Garmault, qui sembla tout heureux d'avoir une pareille recrue.

— Je n'ai pas de poste de chauffeur libre, dit-il à Greville, mais je ferai mieux. Vous serez le steward. C'est vous qui veillerez sur les passagers, si par hasard nous en recevons, et il échangea un sourire avec Crawshay.

Greville remercia sans phrases, comme il convenait au personnage qu'il faisait et suivit Crawshay dans le deck-house où se trouvait encore une couchette vide.

— Et maintenant, Crawshay et moi nous allons à terre, où nous passerons la nuit à riboter, dit Garmault. Je ne pense pas que vous ayez envie de déserter le poste et de montrer votre vilain museau à la police. Je vais dire à Glou-Glou que vous êtes des nôtres.

Greville, resté seul, dut bientôt renoncer à son idée de communiquer avec le prisonnier

par l'escalier. L'horrible nègre était sans cesse sur les marches, l'œil au guet, et, vers minuit, il s'étendit au pied de l'échelle, bloquant entièrement l'entrée.

— Que faire ? passer par le panneau ?

Greville s'y résolut aussitôt. Ce panneau était recouvert d'une sorte de toile goudronnée, maintenue solidement par des cordages. Impossible de les défaire, mais on pouvait les couper. Rampant jusque-là, il commença l'opération, mais il la trouva plus difficile qu'il n'avait prévu. Son petit couteau de poche ne faisait pas grande besogne et la crainte d'être surpris le forçait souvent à s'arrêter.

Enfin, vers le lever de l'aurore il était arrivé à enlever la toile goudronnée sur trois côtés du panneau. Soulevant celui-ci, il chercha, en tâtonnant, la poulie, saisit la corde et se laissa glisser. Il était dans la cale, tout au fond ; l'obscurité était complète ; il n'osait pas frotter une allumette ; heureusement, le faible bruit d'une respiration régulière lui parvint ; se dirigeant à tâtons vers le dor-

meur, il promena ses mains avec précaution tout autour de lui jusqu'à ce qu'il sentît sous ses doigts une chaîne, puis un corps humain.

Le dormeur poussa un faible grognement.

— Au nom du ciel, ne faites pas de bruit, lui dit Greville à l'oreille ; je suis un ami, je viens vous sauver. Pourquoi êtes-vous ici ? Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Meeking, employé à l'Agence Coyne. J'ai filé de trop près le capitaine de ce navire. Voilà pourquoi je suis ici.

Ainsi le pauvre garçon n'avait pas manqué de parole après tout ; il expliqua que, sous menaces de mort, il avait dû écrire à son patron sa lettre de démission.

— Comment est maintenu ce collier ? demande Greville.

— Par un cadenas. C'est le nègre qui a la clef sur lui, répondit le prisonnier.

— Y a-t-il un instrument quelconque près d'ici ?

— Oui, il y a une hachette dans le coin, derrière vous.

Greville s'en empara et guidé par la lueur

venant de l'ouverture de l'escalier, il eut bientôt fait de découvrir le nègre étendu en travers des marches et de le frapper à la tempe d'un violent coup de son arme. Celui-ci n'eut qu'un soubresaut, puis resta sans mouvement.

Greville s'empara de la clef et revint libérer le prisonnier, mais il eut toutes les peines du monde à faire remonter l'échelle à cet homme affaibli par le manque d'air et de nourriture.

Il y parvint enfin et vers six heures du matin ils étaient assis dans un bar, en face l'un de l'autre, seuls consommateurs à cette heure matinale.

— Par le ciel ! Monsieur, dit Meeking, reprenant ses forces devant un verre de brandy, vous avez fait une grande chose en me tirant de là. Je ne parle pas pour mon compte, ce n'est rien. Mais il s'agit des ministres de Sa Majesté, peut-être du Roi lui-même.

— Que voulez-vous dire, demanda Greville tout saisi ?

— Ils ne se gênaient pas pour parler de-

vant moi, puisqu'ils croyaient me tenir ; j'ai compris que le comte Casseroni est le chef d'une bande internationale. Ils se proposent de s'emparer des personnages illustres du royaume, grâce à ce voyage en ballon, d'aller rejoindre le steamer, et une fois ceux-ci prisonniers à bord, de les rançonner. Casseroni a quatre de ses hommes parmi les constructeurs du dirigeable. Ils auraient été armés ; l'inventeur aurait été éloigné au dernier moment.

— Casseroni devait-il être du voyage ?

— Non, il devait rester à Londres comme intermédiaire pour le paiement des rançons.

Greville grinça des dents.

— Ecoutez, Monsieur Meeking, dit-il, nous avons autre chose à faire qu'à bavarder dans un bar. Vite, un cab, et à Scotland-Yard ?

Mais le cab ne se trouva pas sur le moment.

L'officier de police, un subalterne, en voyant dans Meeking un « policier d'agence privée », ne mit aucun empressement à aller prévenir son chef, lequel n'arriva qu'à 10 h. Le temps de les écouter, de téléphoner à la

police locale de Poplar, de donner des ordres pour s'opposer au départ du « Sheikh » et arrêter tout le monde à bord, il était plus de midi ; et l'on apprit alors que le steamer était sorti le matin même avec la plus grande précipitation et les signes d'une complète confusion à bord.

— Voyons, Monsieur Nugent, dit l'officier de police, vous fréquentez les réunions où peut se trouver le comte Casseroni. Il y a en ce moment une Garden-Party à Glade Royal. Se trouve-t-il sur la liste de Lord Sturminster?

— Oui, vous le trouverez là, si... il y est encore, répondit Greville, sèchement.

Mais, comme nous l'avons vu, Garmault avait risqué sa dernière carte pour prévenir à temps son chef ; la police arriva vingt minutes trop tard. Le comte Casseroni et son lieutenant étaient partis pour une destination inconnue.

FIN

UN PÉRIL DANS L'AIR

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 31315.



HEADON-HILL

Sous peine de Mort

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS PAR [illegible]



13 QUAI VOLTAIRE
PARIS









